
3 1761 03989 2070

LE PAGE

DU

DUC DE SAVOYE

BRUXELLES. — TYP. DE Ve J. VAN BUGGENHOUDT
Rue de Schaerbeck, 12

COLLECTION HETZEL

LE PAGE

DU

DUC DE SAVOYE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

III

NOUVELLE ÉDITION





LEIPZIG

ALPH. DURR, LIBRAIRE-ÉDITEUR

—

1860


LIBRARY
MAY 18 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

LE PAGE

DU DUC DE SAVOIE.

I

Où le lecteur se retrouve en pays de connaissance.

Henry II attendait le connétable pour donner, sans désemparer, des ordres de la plus haute importance.

M. de Montgomery, qui avait déjà, quelques années auparavant, conduit des troupes françaises au secours de la régente d'Écosse, fut envoyé à Édimbourg, pour demander que, conformément au traité signé entre ce royaume et la France, les Écossais déclarassent la guerre à l'Angleterre, et que les seigneurs composant le

conseil de régence envoyassent en France des députés munis de pouvoirs pour conclure le mariage de la jeune reine Marie avec le Dauphin.

En même temps, on rédigeait un acte par lequel Marie Stuart, de l'aveu des Guises, transmettait au roi de France son royaume d'Écosse, et les droits qu'elle avait ou pouvait avoir sur le royaume d'Angleterre, dans le cas où elle mourrait sans héritier mâle.

Aussitôt le mariage célébré, Marie Stuart devait prendre le titre de reine de France, d'Écosse et d'Angleterre. En attendant, on gravait sur la vaisselle de la jeune souveraine le triple blason des Valois, des Stuarts et des Tudors.

Le soir, comme l'avait dit le roi Henry II, il y eut une fête splendide au château de Saint-Germain, et les deux hérauts, de retour, l'un près de sa maîtresse, l'autre près de son maître, purent leur dire de quelle joyeuse façon on recevait les déclarations de guerre à la cour de France.

Mais, bien avant que la première fenêtre du château de Saint-Germain s'illuminât, deux cavaliers montés sur de magnifiques chevaux s'élançaient hors des cours du Louvre, et, gagnant la barrière de la Villette, suivaient au grand trot la route de la Fère.

A Louvres, ils s'arrêtèrent un instant pour laisser souffler leurs chevaux, qu'ils changèrent à Compiègne, comme la chose était convenue; après quoi, malgré l'heure avancée de la nuit, et le peu de repos qu'ils avaient pris, ils se remirent en route, atteignirent Noyon au point du jour, s'y reposèrent une heure, et repartirent aussitôt pour la Fère, où ils arrivèrent à huit heures du matin.

Rien de nouveau n'y était arrivé depuis le départ de Théligny et d'Yvonnet.

Si peu de minutes que ce dernier eût passées à Paris, il avait trouvé le temps de renouveler sa garde-robe chez un fripier de sa connaissance, qui demeurait rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois. Le justaucorps et la trousse marron avaient donc fait place à un pourpoint et à un haut-de-chausses de velours vert tout passementés d'or, et à une toque cerise ornée d'une plume blanche. Un maillot cerise s'assortissant à la toque se perdait dans des bottes à peu près irréprochables, armées de gigantesques éperons de cuivre. Si ce nouveau vêtement n'était pas tout à fait neuf, il avait du moins été porté si peu de temps, et par un maître si soigneux, qu'il eût fallu être de bien mauvaise compagnie pour en faire la remarque, et surtout pour s'apercevoir qu'il sortait de la boutique d'un fripier, et non de l'atelier d'un tailleur.

Quant à la chaîne, après l'avoir tournée en tous sens, Yvonnet avait décidé qu'il y restait assez de dorure pour faire illusion à ceux qui la regarderaient à la distance de quelques pas.

C'était à lui de ne point permettre qu'on la regardât de trop près.

Hâtons-nous de dire que la croix d'or avait été scrupuleusement achetée ; seulement, nul ne sut jamais si Yvonnet y avait bien scrupuleusement appliqué les dix écus d'or qui avaient été alloués par Sa Majesté Henry II pour faire ce présent à la nièce de Jean Pauquet.

Notre croyance, à nous, est que, dans les rognures de cette croix, Yvonnet avait trouvé moyen de se tailler, non-seulement le pourpoint et le haut-de-chausses de velours vert, la toque cerise et la plume blanche, les bottes de buffle et les éperons de cuivre, mais encore une élégante cuirasse qui, placée en portemanteau sur la croupe de son cheval, faisait, à chaque mouvement de celui-ci, entendre un petit bruit de ferraille tout à fait guerrier.

Mais il faut dire que, comme tout cela avait pour but d'orner ou de défendre sa personne, et que sa personne appartenait à mademoiselle Gudule, Yvonnet eût-il ainsi utilisé les rognures de la croix de sa maîtresse, l'argent de Sa Majesté

le roi de France n'eût point été détourné de sa destination.

Au reste, à peine eut-il franchi la porte de la Fère, qu'il put juger de l'effet qu'était appelée à produire sa nouvelle toilette. Frantz et Heinrich Scharfenstein étaient, en leur qualité de pourvoyeurs de la société, occupés à conduire au camp un bœuf dont ils venaient de faire l'acquisition, et, avec cet instinct de conservation qui éloigne les animaux de la boucherie, celui-ci refusait de marcher, — autant qu'il était en lui ; car Heinrich Scharfenstein le tirait par une corne, tandis que Frantz le poussait par derrière.

Au bruit que firent les fers des chevaux résonnant sur le pavé, Heinrich leva la tête, et, reconnaissant notre écuyer :

— O Frantz ! s'écria-t-il, recarte tonc meinherr Yfonnette, gomme il êdre pelle !

Et, dans son admiration, il lâcha la corne du bœuf, lequel, profitant de la liberté qui lui était donnée, fit un demi-tour, et eût regagné l'étable d'une seule course, si Frantz, qui, ainsi que nous l'avons dit, stationnait dans le voisinage de la queue, ne se fût emparé de ce membre, et, se roidissant avec sa force herculéenne, n'eût arrêté tout court l'animal fugitif.

Yvonnet envoya, de la main, un salut protecteur, et passa.

On arriva chez Coligny.

Le jeune lieutenant se fit reconnaître, et pénétra aussitôt dans le cabinet de l'amiral, suivi d'Yvonnet, qui, avec son tact habituel, et malgré le changement qui s'était opéré en lui, demeura respectueusement à la porte.

M. de Châtillon, penché sur une de ces cartes géographiques incomplètes comme on les faisait à cette époque, essayait de la compléter par les renseignements que lui donnait un homme à la figure fine, au nez pointu, à l'œil intelligent, debout devant lui.

Cet homme, c'était notre ancien ami le Picard Maldent, qui, ainsi que l'avait dit Yvonnet, ayant été trois ans clerc de procureur à Saint-Quentin, connaissait comme son écritoire la ville et ses environs.

M. l'amiral, au bruit que fit Théligny en entrant, leva la tête, et reconnut son messager.

Maldent tourna doucement les yeux du côté de la porte, et reconnut Yvonnet.

M. l'amiral tendit la main à Théligny; Maldent échangea un regard avec Yvonnet, lequel tira de sa poche les cordons de l'orifice supérieur d'une bourse, pour indiquer à son associé que le voyage n'avait pas été sans fruit.

Théligny rendit compte en deux mots à M. l'amiral de son entrevue avec le roi et avec

M. le connétable, et remit au gouverneur de la Picardie les lettres de son oncle.

— Oui, dit Coligny tout en lisant, j'y ai pensé comme lui ; Saint-Quentin est, en effet, la ville importante à garder. Aussi, mon cher Théligny, depuis hier, votre compagnie y est-elle entrée. Vous irez la rejoindre aujourd'hui même, et y annoncerez mon arrivée prochaine.

Et, tout entier aux renseignements que Maldent lui donnait, il se courba de nouveau sur la carte, et continua ses annotations.

Théligny connaissait l'amiral, esprit sérieux et profond qu'il fallait laisser à ce qu'il faisait, et, comme, selon toute probabilité, ses notes prises, Coligny aurait, à l'endroit de Saint-Quentin, de nouveaux ordres à lui donner, le lieutenant s'approcha d'Yvonnet.

— Allez m'attendre au camp, lui dit-il tout bas ; je vous y prendrai en passant, lorsque j'aurai reçu les dernières instructions de M. l'amiral.

Yvonnet s'inclina silencieusement, et sortit.

Il retrouva son cheval à la porte, et en un instant il fut hors de la ville.

Le camp de M. l'amiral, qui avait d'abord été posé à Pierrepont près Marle, avait ensuite été transporté près de la Fère. Trop faible pour tenir en rase campagne avec quinze ou dix-huit

cents hommes qu'il commandait, l'amiral, dans la crainte d'une surprise, avait gagné le voisinage d'une ville fortifiée, pensant que, si peu nombreuse que fût sa troupe, une fois derrière de bonnes murailles, elle tiendrait toujours.

La ligne du camp franchie, Yvonnet se dressa sur ses étriers pour tâcher de reconnaître quelqu'un de ses compagnons, et savoir où ils avaient établi leur domicile.

Bientôt son regard fut attiré par un groupe au milieu duquel il crut reconnaître Procope, assis sur une pierre, et écrivant sur son genou.

Procope avait utilisé sa science cléricale : au moment où l'on était exposé à rencontrer l'ennemi d'un instant à l'autre, il faisait des testaments à cinq sous parisis la pièce.

Yvonnet comprit qu'il en était de l'ancien huissier comme de M. l'amiral, et qu'il ne fallait point le déranger dans cette grave occupation. Il jeta un nouveau regard autour de lui, et aperçut Heinrich et Frantz Scharfenstein, qui, ayant renoncé au dessein de conduire leur bœuf au camp, lui avaient lié les pieds, et l'y apportaient à l'aide d'un timon de voiture dont chacun d'eux soutenait une extrémité sur son épaule.

Un homme qui n'était autre que Pille-Trousse leur faisait des signes à la porte d'une tente en assez bon état.

Yvonnet reconnut le domicile auquel il avait droit pour un neuvième, et en quelques secondes il fut près de Pille-Trousse, lequel, avant de souhaiter aucune bienvenue à son compagnon, commença par faire une première fois, puis une seconde fois, puis une troisième fois, le tour d'Yvonnet, qui, pareil au cavalier d'une statue équestre, le regardait accomplir son périple avec un sourire de satisfaction.

Au troisième tour, Pille-Trousse s'arrêta, et, avec un clappement de langue qui indiquait son admiration :

— Peste ! dit-il, voilà un joli cheval, et qui vaut bien quarante écus d'or ! Où diable as-tu volé cela ?

— Chut ! dit Yvonnet, parlons avec respect de l'animal : il sort des écuries de Sa Majesté, et ne m'appartient qu'à titre de prêt.

— C'est fâcheux ! dit Pille-Trousse.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que j'avais un acquéreur.

— Ah! fit Yvonnet, et quel était cet acquéreur ?

— Moi, dit une voix derrière Yvonnet.

Yvonnet se retourna et jeta un coup d'œil rapide sur celui qui se présentait avec ce fier monosyllabe, lequel fit réussir, cent ans plus tard, la tragédie de *Médée*.

L'amateur du cheval était un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, moitié armé, moitié désarmé, comme avaient l'habitude de se tenir les gens de guerre lorsqu'ils étaient au camp.

Yvonnet n'eut besoin que de laisser tomber son regard sur ces épaules carrées, sur cette tête encadrée dans une chevelure et dans une barbe rousses, sur ces yeux bleu-clair pleins d'entêtement et de férocité, pour reconnaître celui qui lui adressait la parole.

— Mon gentilhomme, dit-il, vous venez d'entendre ma réponse : le cheval appartient effectivement à Sa Majesté le roi de France, qui a eu la bonté de me le prêter pour revenir au camp; s'il le réclame, il est trop juste que je le lui rende; s'il me le laisse, il est à votre disposition, son prix, bien entendu, étant d'avance débattu et arrêté entre nous.

— C'est comme cela que je l'entends, répondit le gentilhomme; gardez-le-moi donc : je suis riche et de bonne composition.

Yvonnet salua.

— D'ailleurs, continua le gentilhomme, ce n'est pas la seule affaire que je compte traiter avec vous.

Yvonnet et Pille-Trousse saluèrent ensemble.

— Combien êtes-vous de votre bande?

— De notre troupe, vous voulez dire, mon gentilhomme, reprit Yvonnet, un peu blessé de la qualification.

— De votre troupe, si cela vous plaît.

— A moins que, en mon absence, il ne soit arrivé malheur à quelqu'un de mes camarades, répondit Yvonnet interrogeant Pille-Trousse, nous sommes neuf.

Un regard de Pille-Trousse rassura Yvonnet, en supposant même qu'Yvonnet fût inquiet.

— Et neuf braves? demanda le gentilhomme.

Yvonnet sourit; Pille-Trousse haussa les épaules.

— Le fait est que vous avez là un joli échantillon, dit le gentilhomme montrant Frantz et Heinrich, si ces deux braves font partie de la troupe...

— Ils en font partie, répondit laconiquement Pille-Trousse.

— Eh bien, on pourra traiter...

— Pardon, dit Yvonnet, mais nous appartenons à M. l'amiral.

— Sauf deux jours de la semaine où nous pouvons travailler pour notre compte, observa Pille-Trousse. Procope a introduit cette clause dans le traité, prévoyant les deux cas, 1° où nous aurions quelque entreprise à tenter pour nous-mêmes, 2° où quelque honorable gentil-

homme nous ferait une proposition dans le genre de celle que monsieur paraît disposé à nous faire.

— Ce n'est que pour un jour ou pour une nuit; ainsi cela tombe à merveille ! Maintenant, en cas de besoin, où vous retrouverai-je?

— A Saint-Quentin, probablement, dit Yvonnet; je sais que, personnellement, j'y serai aujourd'hui même.

— Et deux de nous, continua Pille-Trousse, Lactance et Malemort, y sont déjà. Quant au reste de la troupe...

— Quant au reste de la troupe, reprit Yvonnet, il ne peut pas tarder à nous y suivre, attendu que M. l'amiral, d'après ce que je lui ai entendu dire à lui-même, doit y être dans deux ou trois jours.

— Bien ! dit le gentilhomme. Ainsi donc à Saint-Quentin, mes braves !

— A Saint-Quentin, mon gentilhomme !

Ce dernier fit un léger mouvement de tête, et s'éloigna.

Yvonnet le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il se fût perdu dans la foule; puis, appelant un goujat qui servait les neuf associés, et qui, en échange de ses services, recevait de la communauté sa nourriture temporelle et spirituelle, il lui jeta au bras la bride de son cheval.

Le premier mouvement d'Yvonnet avait été de s'approcher de Pille-Trousse pour lui faire part de

ses réminiscences à propos de l'inconnu ; mais, sans doute, réfléchissant que Pille-Trousse était d'une bien matérielle organisation pour recevoir un secret de cette importance, il ravala les paroles qui s'étaient déjà avancées jusqu'au bord de ses lèvres, et parut donner toute son attention à l'œuvre qu'accomplissaient Heinrich et Frantz Scharfenstein.

Heinrich et Frantz, après avoir, comme nous l'avons dit, à l'aide du timon de voiture qu'ils lui avaient passé entre les quatre jambes, apporté leur bœuf récalcitrant jusqu'au milieu du camp, l'avaient déposé, tout soufflant et les yeux enflammés, en face de leur tente.

Puis Heinrich était entré dans la tente pour y chercher sa masse d'armes, qu'il avait eu quelque peine à trouver, Fracasso, saisi d'une inspiration poétique, s'étant couché sur un matelas pour rêver tout à son aise, et s'étant fait de cette masse un oreiller pour soutenir sa tête.

Cette masse, simple dans sa forme, et humble par sa matière, était tout uniment un boulet de douze emmanché à une barre de fer; c'était, avec une gigantesque épée à deux mains, l'arme habituelle des deux Scharfenstein.

Heinrich avait fini par la trouver, et, malgré les gémissements de Fracasso, qu'il surprenait justement dans le plus beau feu de la composi-

tion, il l'avait tirée de dessous la tête du poëte, et était revenu joindre Frantz, qui l'attendait.

A peine Frantz eut-il délié les jambes de devant du bœuf, que l'animal fit aussitôt un effort, et se trouva à moitié redressé. Heinrich profita de ce moment : il leva la masse de fer jusqu'à ce que, renversée en arrière, elle touchât ses reins, et de toute sa force l'abattit entre les deux cornes du bœuf.

L'animal, qui avait commencé à pousser un mugissement, s'interrompit et tomba comme foudroyé.

Pille-Trousse, qui, l'œil ardent, et pareil à un dogue en arrêt, n'attendait que ce moment, s'élança sur le bœuf abattu, et lui ouvrit l'artère du cou. Après quoi, il le fendit depuis la lèvre inférieure jusqu'à l'extrémité opposée, et se mit à le découper.

Pille-Trousse était le boucher de la société; Heinrich et Frantz, les approvisionneurs, achetaient et tuaient l'animal, quel qu'il fût; Pille-Trousse le dépouillait, le dépeçait, mettait de côté, pour la société, le meilleur morceau; puis, sur une espèce d'étal placé à quelques pas de la tente commune, il exposait, parés avec tout l'art qui le caractérisait, les différents morceaux dont il désirait se défaire. Or, Pille-Trousse était un si adroit détailleur, et un si habile marchand,

qu'il arrivait rarement que, la part de l'association faite pour deux ou trois jours, il ne tirât point des trois quarts de l'animal un ou deux écus de plus que celui-ci n'avait coûté.

Tout cela profitait à l'association, qui, comme on le voit, ne devait pas faire de mauvaises affaires, pourvu qu'elle fût secondée par chacun de ses membres comme elle l'était par ceux qui viennent de repasser sous nos yeux.

Le dépècement était fini, et la vente à la criée commençait, lorsqu'un cavalier se fit jour au milieu de toute cette cohue qui encombrait l'étal de maître Pille-Trousse, et qui — chacun faisant selon ses moyens — achetait depuis le filet jusqu'aux tripes.

Ce cavalier, c'était Théligny, qui, muni des lettres de M. l'amiral pour le maïeur, pour le gouverneur de la ville, et pour Jean Pauquet, syndic des tisserands, venait chercher son écuyer Yvonnet.

Il apportait aussi la nouvelle que, dès que M. l'amiral aurait réuni autour de lui les troupes qu'il attendait, et aurait pris langue avec son oncle M. le connétable, il partirait, accompagné de cinq ou six cents hommes, pour Saint-Quentin.

Maldent, Procope, Fracasso, Pille-Trousse et les deux Scharfenstein feraient partie de la garnison, et rejoindraient, dans la ville, Malemort et

Lactance, qui y étaient déjà, et Yvonnet, qui, devant partir avec M. de Théligny, y serait dans deux ou trois heures.

Les adieux furent courts, Fracasso n'ayant pas encore fini son sonnet, et cherchant au verbe *perdre* une rime qu'il ne pouvait pas trouver ; les deux Scharfenstein aimant beaucoup Yvonnet, mais étant de leur naturel peu démonstratifs, et, enfin, Pille-Trousse s'étant contenté de dire au jeune homme en lui serrant la main, tant il était occupé de sa vente :

— Tâche que le cheval te reste !

II

Saint-Quentin.

Comme l'avait dit Yvonnet à M. le connétable, il y a six lieues de la Fère à Saint-Quentin.

Les chevaux avaient déjà fait une bonne course depuis la veille au soir, et, cela, sans autre halte qu'une heure passée à Noyon. Ils venaient de se reposer deux heures, il est vrai; néanmoins, comme rien ne pressait autrement les cavaliers, si ce n'est le désir d'Yvonnet de revoir Gudule, ils employèrent près de trois heures à faire les six lieues qui les séparaient du terme de leur voyage.

Enfin, après avoir franchi le boulevard extérieur, après avoir laissé à droite le chemin de

Guise, qui se bifurque à cent pas de la vieille muraille, après s'être fait reconnaître à la porte, après avoir traversé la voûte qui s'enfonce sous le rempart, les deux cavaliers se trouvèrent dans le faubourg d'Isle.

— Mon lieutenant veut-il me donner congé pour dix minutes? demanda Yvonnet, ou veut-il, en se détournant de quelques pas, avoir des nouvelles de ce qui se passe dans la ville?

— Ah! ah! fit Théligny en riant, il paraît que nous sommes dans le voisinage du logis de mademoiselle Gudule?

— Justement, mon lieutenant, dit Yvonnet.

— Y a-t-il indiscrétion...? demanda Théligny.

— Pas le moins du monde! Le jour, je suis, à l'endroit de mademoiselle Gudule, une simple connaissance qui échange avec elle un mot et un salut. J'ai toujours eu pour principe de ne pas nuire à l'établissement des belles filles.

Et, se détournant à droite, il s'avança dans une petite ruelle bordée, d'un côté, par un long mur de jardin, et, de l'autre, par plusieurs maisons dont une seule était percée d'une fenêtre toute garnie de capucines et de volubilis.

En se dressant sur ses étriers, Yvonnet atteignait juste à la fenêtre, au-dessous de laquelle était plantée une borne pouvant donner aux piétons,

pour causer d'amour ou d'affaires, la même facilité que trouvait Yvonnet étant à cheval.

Au moment où il arriva, la fenêtre s'ouvrit comme par magie, et une charmante tête toute rose de joie apparut au milieu des fleurs.

— Ah! c'est vous, Gudule! dit Yvonnet. Comment avez-vous deviné mon arrivée?

— Je ne l'ai pas devinée : j'étais à mon autre fenêtre, qui, par-dessus la muraille, plonge sur la route de la Fère. J'ai vu venir de loin deux cavaliers, et, quoiqu'il fût peu probable que vous fussiez l'un ou l'autre, je n'ai pas pu détourner mes regards de ces deux voyageurs. Au fur et à mesure que vous vous êtes rapprochés, je vous ai reconnu. Alors, je suis accourue ici, toute tremblante de peur; car je craignais de vous voir passer sans vous arrêter, d'abord parce que vous n'êtes pas seul, et ensuite parce que vous êtes si brave et si beau, que j'ai craint que vous n'eussiez fait fortune.

— La personne que j'ai l'honneur d'accompagner, ma chère Gudule, et qui a permis que je vous entretinsse un instant, est M. de Théligny, mon lieutenant, qui, tout à l'heure, va avoir, ainsi que moi, quelques questions à vous faire sur l'état de la ville.

Gudule jeta timidement un regard sur le lieutenant, qui lui fit un gentil salut auquel la jeune

fille répondit par un « Dieu vous garde, monseigneur ! » prononcé d'une voix émue.

— Quant au costume sous lequel vous me revoyez, Gudule, continua Yvonnet, c'est l'effet de la libéralité du roi, qui même, sachant que j'avais le bonheur de vous connaître, a bien voulu me charger de vous remettre de sa part cette belle croix d'or.

Et, en même temps, il tira la croix de sa poche, et l'offrit à Gudule, qui, hésitant à la prendre, s'écria :

— Que dites-vous là, Yvonnet ! et pourquoi vous moquer d'une pauvre fille ?

— Je ne me moque aucunement de vous, Gudule, reprit Yvonnet; et voici mon lieutenant qui vous affirmera que je dis la vérité.

— En effet, ma belle enfant, dit Théligny, j'étais là quand le roi a chargé Yvonnet de vous faire ce cadeau.

— Vous connaissez donc le roi ? demanda Gudule tout ébahie.

— Depuis hier, Gudule, et, depuis hier, le roi vous connaît, ainsi que votre brave homme d'oncle, Jean Pauquet, auquel mon lieutenant apporte une lettre de M. l'amiral.

Le lieutenant fit un nouveau signe d'affirmation, et Gudule, qui avait hésité d'abord, comme nous avons dit, passa à travers les fleurs sa main

tremblante, qu'Yvonnet prit et baisa en lui remettant la croix.

Alors, Théligny, s'approchant :

— Et, maintenant, mon cher monsieur Yvonnet, dit-il, voulez-vous demander à la belle Gudule où est son oncle, et dans quelles dispositions nous le trouverons?

— Mon oncle est à l'hôtel de ville, monsieur, dit la jeune fille ne pouvant se décider à détacher ses yeux de la croix, et, je pense, en disposition de bien défendre la ville.

— Merci, ma belle enfant! —Allons, Yvonnet...

Gudule fit un petit signe de prière, et, rougissant jusqu'au blanc des yeux :

— Ainsi donc, monsieur, dit-elle s'adressant à Théligny, si mon père me demande d'où me vient cette croix...

— Vous pourrez lui dire qu'elle vous vient de Sa Majesté, reprit en riant le jeune officier, qui comprit la crainte de Gudule ; qu'elle vous a été donnée par le roi en reconnaissance des bons services que lui ont déjà rendus, et que vont sans doute encore lui rendre votre oncle Jean et votre père Guillaume. Enfin, si vous ne voulez pas — ce qui est possible — nommer M. Yvonnet, vous ajouterez que c'est moi, Théligny, lieutenant à la compagnie du Dauphin, qui vous ai remis cette croix.

— Oh! merci! merci! s'écria Gudule toute joyeuse, et frappant ses deux mains l'une contre l'autre; sans cela, je n'eusse jamais osé la porter!

Puis, tout bas et vivement à Yvonnet :

— Quand vous reverrai-je? demanda-t-elle.

— Lorsque j'étais à trois ou quatre lieues de vous, Gudule, vous me voyiez toutes les nuits, répondit Yvonnet; ainsi jugez, maintenant que j'habite la même ville...

— Chut! fit Gudule.

Puis, plus bas encore :

— Venez de bonne heure! dit-elle; je crois que mon père passera toute la nuit à l'hôtel de ville.

Et elle rentra sa tête, qui disparut derrière le rideau de verdure et de fleurs.

Les jeunes gens suivirent la chaussée qui passait entre la Somme et la fontaine Ferrée. A moitié route de cette chaussée, ils laissèrent à leur gauche l'abbaye et l'église de Saint-Quentin-en-Isle, et traversèrent un premier pont qui les conduisit à la chapelle où devaient être retrouvées les reliques du saint martyr, un second pont qui les mena au détroit Saint-Pierre, enfin un troisième qui les mit, lui franchi, en face des deux tours dont était flanquée la porte d'Isle.

La porte était gardée par un soldat du régi-

ment de Théligny, et par un bourgeois de la ville.

Cette fois, Théligny n'eut pas besoin de se faire reconnaître : ce fut le soldat qui vint à lui pour lui demander des nouvelles. On disait l'ennemi fort proche, et cette petite compagnie de cent cinquante hommes, sous les ordres d'un lieutenant en second, se trouvait un peu isolée au milieu de tous ces bourgeois, qui couraient effarés à droite et à gauche, ou qui perdaient leur temps en réunions à l'hôtel de ville, réunions où l'on discutait beaucoup, mais où l'on agissait très-peu.

Au reste, Saint-Quentin paraissait en proie à un effroyable tumulte. L'artère principale — qui coupe la ville dans les deux tiers de sa longueur, et où, comme des ruisseaux affluant à un fleuve, se jetaient, à droite, la rue Wager, la rue des Cordeliers, la rue d'Issenghien, la rue des Ligniers, et, à gauche, la rue des Corbeaux, la rue de la Truie-qui-file et la rue des Brebis, — était encombrée de monde, et cette multitude, devenue plus épaisse encore dans la rue de la Sellerie, se présentait, sur la grande place, tellement compacte, qu'elle devenait, même pour les cavaliers, une muraille presque impossible à percer.

Il est vrai que, lorsque Yvonnet eut mis sa toque au bout de son épée, et que, se dressant sur ses

étriers, il eut crié : « Place! place aux gens de M. l'amiral! » la foule, espérant que c'était un renfort qui allait lui être annoncé, réagit tellement sur elle-même, qu'elle finit par ouvrir aux deux cavaliers un chemin qui, à partir de l'église Saint-Jacques, les conduisit au perron de l'hôtel de ville, au haut duquel les attendait le maïeur, messire Varlet de Gibercourt.

Les deux cavaliers arrivaient au bon moment : il venait d'y avoir assemblée, et, grâce au patriotisme des habitants, surexcité par l'éloquence de maître Jean Pauquet et de son frère Guillaume, il avait été unanimement décidé que la ville de Saint-Quentin, fidèle à son roi, et confiante dans son saint patron, se défendrait jusqu'à la dernière extrémité.

La nouvelle qu'apportait Théligny de la prochaine arrivée de l'amiral avec un renfort porta donc l'enthousiasme à son comble.

A l'instant même, et séance tenante, les bourgeois s'organisèrent en compagnies qui nommèrent leurs chefs. — Chaque compagnie était de cinquante hommes.

Le maïeur ouvrit l'arsenal de l'hôtel de ville; par malheur, il était pauvrement garni : on y trouva quinze pièces de canon, tant bâtardes que coulevrines, dont quelques-unes en assez mauvais état, et seulement quinze arquebuses ordi-

naires et vingt et une à crocs; mais des hallebardes et des piques à foison!

Jean Pauquet fut nommé capitaine de l'une de ces compagnies, et Guillaume Pauquet, son frère, lieutenant d'une autre. On le voit, les honneurs pleuvaient sur la famille; mais ces honneurs étaient dangereux.

Le total des troupes se composait donc, pour le moment, de cent vingt ou cent trente hommes de la compagnie du Dauphin, commandée par Théligny; de cent hommes, à peu près, de la compagnie de M. de Breuil, gouverneur de Saint-Quentin, lequel était arrivé depuis huit jours d'Abbeville; enfin, de deux cents bourgeois organisés en quatre compagnies de cinquante hommes chacune. — Trois de ces compagnies se composaient d'arbalétriers, de piquiers et de hallebardiers; la quatrième était armée d'arquebuses.

Tout à coup, on en vit apparaître une cinquième que l'on n'attendait pas, et qui, à cause de son apparition inattendue, et des éléments dont elle était formée, provoqua des cris d'enthousiasme.

Elle arrivait par la rue Croix-Belle-Porte, et était composée de cent moines jacobins, portant tous des piques ou des hallebardes.

Un homme couvert d'une robe sous laquelle on

apercevait les mailles d'une cuirasse les conduisait, une épée nue à la main.

Aux cris que l'on poussait sur leur passage, Yvonnet se retourna, et, regardant leur capitaine avec attention :

— Que le diable me brûle, s'écria-t-il, si ce n'est point Lactance!

C'était Lactance, en effet. Soupçonnant que la campagne allait être rude, il s'était retiré chez les jacobins de la rue des Rosiers pour y faire ses pénitences, et se mettre, autant que possible, en état de grâce. Les bons pères l'avaient reçu à bras ouverts, et Lactance, tout en se confessant et tout en communiant, ayant remarqué le patriotisme qui les animait, avait jugé à propos de l'utiliser. En conséquence, il leur avait communiqué, comme une inspiration du ciel, cette idée qui lui était venue de les organiser en compagnie militaire : ceux-ci avaient accepté. Lactance avait obtenu du prieur qu'on prît une heure sur les matines, et une demi-heure sur les vêpres, pour faire l'exercice, et, au bout de trois jours, jugeant ses hommes suffisamment instruits dans la manœuvre militaire, il les avait tirés du couvent, et, comme nous l'avons dit, les avait, aux grandes acclamations de la multitude, amenés sur la place de l'Hôtel de Ville.

Saint-Quentin pouvait donc compter, pour le

moment, sur cent vingt hommes de la compagnie du Dauphin, sur cent hommes de la compagnie du gouverneur de la ville, sur deux cents bourgeois et sur cent moines jacobins. En tout, cinq cent vingt combattants.

A peine le maïeur, le gouverneur de la ville et les autres magistrats venaient-ils de faire le relevé de leurs forces, que de grands cris s'élevèrent des remparts, et que l'on vit arriver, par la rue de l'Orfévrerie et par la rue Saint-André, des gens qui levaient les bras au ciel d'une façon désespérée.

On s'enquit, on questionna, on s'informa. Ils avaient vu accourir, dans la plaine qui s'étend de Hombliêres au Mesnil-Saint-Laurent, une grande quantité de paysans courant à travers les moissons, et donnant, autant qu'on en pouvait juger à la distance où ils étaient encore de la ville, des signes non équivoques de terreur.

A l'instant même, on ordonna de fermer les portes, et de garnir les remparts.

Lactance, qui, au milieu des dangers, gardait le sang-froid d'un vrai chrétien, ordonna aussitôt à ses jacobins de s'atteler aux canons, d'en conduire huit sur la muraille qui s'étend de la porte d'Isle jusqu'à la tour Dameuse, deux sur la muraille du Vieux-Marché, trois depuis la grosse Tour jusqu'à la poterne du petit Pont, et

deux sur la vieille muraille, au faubourg d'Isle.

Théligny et Yvonnet, qui étaient à cheval, et qui sentaient que, malgré l'effroyable course qu'ils avaient fournie depuis la veille, leurs chevaux possédaient encore bonnes jambes et longue haleine, sortirent par la porte de Rémicourt, traversèrent la rivière à gué, et s'élancèrent à travers la plaine pour savoir qui causait la fuite de toute cette population.

Le premier individu qu'ils rencontrèrent tenait son nez et une partie de sa joue dans sa main droite, à l'aide de laquelle il maintenait tant bien que mal ces deux objets précieux à la place qu'ils avaient occupée, et, de la gauche, faisait de grands signes à Yvonnet.

Yvonnet se dirigea vers lui, et reconnut Malemort.

— Ah! hurla celui-ci de toute la force de ses poumons, aux armes! aux armes!

Yvonnet redoubla la rapidité de sa course, et, voyant son associé tout ruisselant de sang, sauta à terre, et s'informa de sa blessure.

Elle était terrible au point de vue du ravage qu'elle eût fait sur un visage vierge; mais celui de Malemort était tellement couturé en tous sens, que c'était une couture de plus, et voilà tout.

Yvonnet plia son mouchoir en quatre, fit un trou au milieu, pour donner passage au nez de

Malemort; puis, ayant couché le blessé à terre, et lui ayant renversé la tête sur son genou, il lui banda le visage aussi lestement et aussi adroitement qu'eût pu faire le plus habile chirurgien.

Pendant ce temps, Théligny recueillait les renseignements.

Voici ce qui était arrivé.

Le matin, l'ennemi avait paru en vue d'Origny-Sainte-Benoîte. Malemort, qui se trouvait là, ayant, avec son instinct habituel, flairé que c'était de ce côté que devaient venir les coups, avait excité les habitants à se défendre. En conséquence, ils s'étaient retirés dans le château avec tout ce qu'ils avaient pu réunir d'armes et de munitions. Là, ils avaient tenu près de quatre heures. Mais, attaqué par toute l'avant-garde espagnole, le château avait été emporté d'assaut. Malemort avait fait merveille; cependant, il lui avait fallu se décider à la retraite. Pressé de trop près par trois ou quatre Espagnols, il s'était retourné, en avait tué un d'un coup de pointe, le second d'un coup d'estoc; mais, pendant qu'il attaquait le troisième, le quatrième lui avait, d'un coup de revers, fendu le visage un peu au-dessous des yeux. Alors, Malemort, comprenant l'impossibilité de se défendre avec une blessure qui l'aveuglait, avait jeté un grand cri, et s'était laissé tomber à la renverse, comme s'il eût été tué sur

le coup. Les Espagnols l'avaient fouillé, lui avaient pris les trois ou quatre sous parisis qu'il possédait, et avaient été rejoindre leurs compagnons, occupés d'un pillage plus fructueux. Sur quoi, Malemort s'était relevé, avait rapproché son nez et sa joue de leur place naturelle, les avait de son mieux maintenus avec sa main, et avait pris sa course vers la ville, afin de donner l'alarme. Voilà comment Malemort, qui était d'ordinaire le premier à l'attaque et le dernier à la retraite, se trouvait, cette fois, contre toutes ses habitudes, en tête des fuyards.

Théligny et Yvonnet savaient ce qu'ils voulaient savoir. Yvonnet prit Malemort en croupe, et tous trois rentrèrent dans la ville en criant : « Aux armes ! »

La ville tout entière les attendait. En un instant on sut que l'ennemi n'était plus qu'à quatre ou cinq lieues; mais la résolution des habitants était telle, que cette nouvelle, au lieu d'abattre les courages, les exalta.

Par bonheur, au nombre des cent hommes qu'avait amenés M. de Breuil, se trouvaient quarante canonniers; on les distribua aux quinze pièces que les frères jacobins venaient de traîner sur les remparts. Il manquait trois servants par pièce : les moines s'offrirent pour compléter les batteries, et furent acceptés. Au bout d'une heure

d'exercice, on eût dit qu'ils n'avaient jamais fait autre chose de leur vie.

Il était temps, car, au bout d'une heure, on commençait à apercevoir les premières colonnes espagnoles.

Le conseil de la ville résolut d'envoyer un courrier à l'amiral pour le prévenir de la situation; mais c'était à qui ne voudrait pas quitter la ville au moment du danger.

Yvonnet offrit Malemort.

Malemort jeta les hauts cris : depuis qu'il était pansé, il se sentait, disait-il, bien plus gai qu'auparavant; il y avait quinze mois qu'il ne s'était battu : le sang l'étouffait, et le peu qu'il en avait perdu l'avait grandement soulagé.

Mais Yvonnet lui fit observer qu'on allait lui donner un cheval; que ce cheval, il le garderait; que, dans trois ou quatre jours, il rentrerait dans la ville à la suite de M. l'amiral, et que, grâce à ce cheval, il pourrait, dans les sorties qu'il ferait, aller bien plus loin que les hommes à pied.

Cette dernière considération décida Malemort.

Ajoutons, d'ailleurs, qu'Yvonnet avait sur lui cette influence qu'ont toujours les natures faibles, nerveuses, sur les natures puissantes.

Malemort monta à cheval, et partit au galop dans la direction de la Fère.

On pouvait être tranquille : au train dont l'a-

venturier menait son cheval, avant une heure et demie, M. l'amiral serait prévenu.

Cependant, on avait ouvert les portes pour recevoir les pauvres habitants d'Origny-Sainte-Benoîte, et chacun dans la ville s'était empressé de leur offrir l'hospitalité. Puis on avait envoyé dans tous les villages environnants, à Harly, à Rémicourt, à la Chapelle, à Rancourt, à l'Abbiette, pour requérir toute la farine et tout le grain qu'on y pourrait trouver.

L'ennemi s'avançait sur une ligne immense, et sur une profondeur qui faisait supposer qu'on allait avoir affaire à toute l'armée espagnole, allemande et wallonne, c'est-à-dire à cinquante ou soixante mille hommes.

De même que, quand la lave descend du cratère du Vésuve et de l'Etna, avant que le torrent de flamme les ait atteints, les maisons s'écroulent et les arbres s'enflamment, de même on voyait, en avant de toute cette ligne noire qui s'avançait, les maisons flamber, et les villages prendre feu.

La ville tout entière regardait ce spectacle du haut des remparts de Rémicourt, des galeries de l'église collégiale, qui domine la cité, et du sommet de la tour Saint-Jean, de la tour Rouge et de la tour à l'Eau, et, à chaque incendie nouveau qui éclatait, un concert d'imprécations s'élevait, et semblait, comme une nuée d'oiseaux de

malheur, prendre son vol pour aller s'abattre sur l'ennemi.

Mais l'ennemi s'avançait toujours, chassant devant lui les populations comme le vent chassait la fumée des incendies. Pendant quelque temps, les portes de la ville continuèrent à recevoir les fuyards; mais bientôt elles furent obligées de se fermer, tant l'ennemi était proche. Et l'on vit alors les pauvres paysans des villages enflammés, forcés de tourner la ville, et d'aller chercher un refuge du côté de Vermand, de Pontru et de Caulaincourt.

Bientôt encore le tambour battit.

C'était le signal pour que tout ce qui n'était point combattant quittât le rempart et les tours.

Enfin, il ne resta plus sur toute la ligne que les combattants, silencieux, comme sont toujours les hommes réunis, à l'approche d'un péril.

On commençait à distinguer parfaitement l'avant-garde.

Elle se composait de pistoliers qui, ayant traversé la Somme entre Rouvroy et Harly, se répandirent avec célérité sur toute la circonférence de la ville, occupant les abords des portes de Rémicourt, de Saint-Jean et de Ponthoille.

Derrière les pistoliers, trois ou quatre mille hommes que, à la régularité de leur marche, on pouvait reconnaître pour faire partie de ces

vieilles bandes espagnoles qui avaient la réputation d'être les meilleures troupes du monde, passaient la Somme à leur tour, et se dirigeaient du côté du faubourg d'Isle.

— Tout bien calculé, mon cher monsieur Yvonnet, dit Théligny, j'ai lieu de croire que c'est du côté de la maison de votre belle que la musique va commencer. Si vous voulez voir comment l'air s'en joue, venez avec moi.

— Bien volontiers, mon lieutenant, dit Yvonnet sentant déjà passer par tout son corps les frissonnements nerveux qui, chez lui, signalaient les approches de toute bataille.

Et, les lèvres serrées, la joue légèrement blêmissante, il prit la direction de la porte d'Isle, vers laquelle Théligny conduisait la moitié de ses hommes à peu près, laissant le reste pour soutenir les bourgeois, et, au besoin, leur donner l'exemple.

Nous verrons plus tard que ce furent les bourgeois qui donnèrent l'exemple aux soldats, au lieu de le recevoir d'eux.

On arriva au faubourg d'Isle. Yvonnet devançait la troupe d'une centaine de pas, ce qui lui donna le temps de frapper à la fenêtre de Gudule, laquelle accourut toute tremblante, et de donner à la jeune fille le conseil de descendre dans les salles basses, attendu que, selon toute probabi-

lité, les boulets n'allaient point tarder à jouer aux quilles avec les cheminées des maisons.

Il n'avait pas achevé, que, comme pour appuyer ses paroles, un biscaïen passa en sifflant, et renversa un pignon dont les éclats tombèrent comme une pluie d'aérolithes autour du jeune homme.

Yvonnet s'élança de la rue sur la borne, se cramponna des deux mains au rebord de la fenêtre, alla, de ses lèvres, chercher au milieu des fleurs les lèvres tremblantes de la jeune fille, y appuya un baiser bien tendre, et, se laissant retomber dans la rue :

— S'il m'arrive malheur, Gudule, dit-il, ne m'oubliez pas trop vite, et, si vous m'oubliez, que ce ne soit pas pour un Espagnol, pour un Allemand ou pour un Anglais !

Et, sans attendre la protestation qu'allait lui faire la jeune fille de l'aimer toujours, il prit sa course vers la vieille muraille, et se trouva derrière le parapet, à quelques pas de l'endroit qu'il avait l'habitude d'escalader dans ses courses nocturnes.

Comme l'avait prévu Théligny, qui, du reste, n'arrivait sur le théâtre du combat que derrière son écuyer, c'était là, en effet, que commençait la musique.

La musique était bruyante, et fit plus d'une

fois courber la tête à ceux qui l'écoutaient; mais, peu à peu, les bourgeois, qui avaient commencé par prêter à rire aux soldats, s'y habituèrent, et, une fois qu'ils y furent habitués, devinrent plus acharnés que les autres.

Cependant, les Espagnols se succédaient par rangs si nombreux, que force fut aux bourgeois d'abandonner le boulevard extérieur, qu'ils avaient d'abord tenté de défendre, mais qui, sans parapet, et dominé de tous côtés par les hauteurs environnantes, n'était pas tenable. Protégés par les deux pièces de canon et par les arquebusiers de la vieille muraille, ils opérèrent leur retraite en bon ordre, laissant trois hommes tués, mais rapportant leurs blessés.

Yvonnet traînait un Espagnol à qui il avait passé sa fine épée au travers du corps, et dont il avait pris l'arquebuse; mais, comme il n'avait pas eu le loisir de prendre en même temps les cartouches pendues au baudrier du mort, il tirait le tout à lui, espérant bien, d'ailleurs, que sa peine ne serait pas perdue, et que les poches seraient aussi bien garnies que le baudrier.

Cette confiance fut récompensée : outre leur solde de trois mois qu'on avait distribuée, la veille, aux Espagnols, afin de leur donner bon courage, chacun d'eux avait quelque peu pillé, depuis cinq ou six jours que l'on tenait la cam-

pagne. Nous ne saurions dire si l'Espagnol d'Yvonnet avait plus ou moins pillé que les autres; mais, visite faite de ses poches, Yvonnet parut fort satisfait de ce qu'il y avait trouvé.

Derrière les soldats de Théligny et les bourgeois de la ville, les deux chefs espagnols, qui se nommaient Julien Romeron et Carondelet, prirent possession du boulevard extérieur, et s'emparèrent de toutes les maisons qui bordaient la chaussée de Guise, ainsi que celle de la Fère, et qui formaient ce que l'on appelait le haut faubourg; mais, lorsqu'ils voulurent franchir l'espace compris entre le boulevard extérieur et la vieille muraille, ils furent reçus par un feu si bien nourri, qu'ils durent regagner les maisons, des fenêtres desquelles ils continuèrent à tirer jusqu'à ce que l'obscurité croissante vînt mettre fin au combat.

A cette heure seulement, Yvonnet crut qu'il lui était permis de retourner la tête. Alors, à dix pas derrière lui, dépassant à peine le talus du rempart, il vit la tête pâle d'une charmante jeune fille qui, sous le prétexte de s'assurer si son père était là, avait, malgré la défense faite, empiété sur le terrain des combattants.

Son œil se reporta de la jeune fille à son lieutenant.

— Mon cher monsieur Yvonnet, lui dit celui-

ci, comme voilà tantôt deux jours et deux nuits que vous tenez la campagne, vous devez être fatigué ; laissez donc à d'autres le soin de veiller sur le rempart, et tâchez de trouver, jusqu'à demain, un bon et agréable repos. Vous me trouverez où sera le feu.

Yvonnet ne se le fit pas dire deux fois : il salua son lieutenant, jeta un regard de côté à Gudule, et, sans paraître s'occuper de la jeune fille, il prit la route de la chaussée, comme pour rentrer en ville.

Mais, sans doute, à cause de l'obscurité, s'égara-t-il dans le faubourg ; car, dix minutes après, il se retrouvait dans cette petite ruelle, en face de cette petite fenêtre, et un pied sur cette borne du haut de laquelle on pouvait faire tant de choses !

Ce que fit Yvonnet, ce fut de se cramponner à deux petites mains blanches qui sortirent bientôt par cette fenêtre, et qui l'attirèrent si bien et si adroitement à l'intérieur, qu'il était facile de voir que ce n'était point la première fois qu'elles se livraient à cet exercice.

Les choses que nous venons de raconter se passaient le 2 août 1557.

III

L'amiral tient sa parole.

Ainsi qu'on avait pu le prévoir, Malemort avait fait rapidement les six lieues qui séparaient Saint-Quentin du camp de la Fère.

Au bout d'une heure et demie à peine, il était à la porte de M. l'amiral.

En voyant cet homme qui arrivait d'un galop enragé avec ses habits ensanglantés, son visage caché sous des linges, s'il était impossible de reconnaître Malemort, à cause du masque qui ne lui laissait à découvert que les yeux et la bouche, était-il au moins facile de reconnaître en lui un messager de sombres nouvelles.

Il fut donc introduit à l'instant même près de Coligny.

L'amiral était avec son oncle : le connétable venait d'arriver.

Malemort raconta la prise d'Origny-Sainte-Benoîte, le massacre de ceux qui avaient voulu défendre le château, l'incendie de tous les villages sur la ligne que suivait l'armée espagnole, laquelle laissait derrière elle comme un sillage de feu et de fumée.

A l'instant même, les rôles furent distribués entre l'oncle et le neveu.

Coligny, avec cinq ou six cents hommes, partirait immédiatement pour se renfermer dans Saint-Quentin, et y tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Le connétable, avec le reste des soldats présents au camp, rejoindrait l'armée du duc de Nevers, qui, forte de huit à neuf mille hommes seulement, et, par conséquent, trop faible pour attaquer l'armée espagnole, qui comptait plus de cinquante mille combattants, la côtoyait, l'observait, se tenait prêt à profiter de ses fautes.

Cette petite troupe manœuvrait sur les confins du Lyonnais et de la Thiérache.

L'amiral fit aussitôt sonner le boute-selle, et battre le départ; mais, sur l'avis de Maldent, qu'il avait choisi pour guide, l'amiral se décida

à prendre le chemin de Ham, au lieu de suivre le chemin direct. D'après les renseignements recueillis, il comptait que les Espagnols attaqueraient Saint-Quentin par Rémicourt, le faubourg Saint-Jean et le faubourg d'Isle.

Par conséquent, de ces trois côtés, Coligny trouverait une opposition à son projet.

Le seul chemin qui, au dire de Maldent, eût chance d'être encore libre, c'était celui de Ham à Saint-Quentin, passant à travers des marais presque impraticables, excepté pour ceux qui en connaissaient les passages.

L'amiral prit avec lui trois bandes de gens de pied.

Ces bandes étaient commandées par les capitaines Saint-André, Rambouillet et Louis Poy.

Mais la troisième, arrivée de Gascogne dans la journée même, était si fatiguée, qu'elle resta sur la route de la Fère à Ham.

Au moment où le connétable et l'amiral sortaient de la Fère, — l'amiral se rendant à Ham, le connétable lui faisant la conduite, — ils trouvèrent au milieu de la route, assis sur son derrière, et barrant le chemin, un gros chien noir, lequel se mit à hurler de toutes ses forces. On chassa le chien; mais il fit cent pas en avant, s'assit comme d'abord par le travers de la route, et hurla d'une façon plus funèbre encore que la

première fois. Chassé de nouveau, il recommença pour la troisième fois le même manége, hurlant toujours plus fort et plus désespérément.

Alors, le connétable, regardant M. de Coligny :

— Que diable vous semble de ceci, mon neveu? lui demanda-t-il.

— Mais, répondit l'amiral, que c'est une musique fort déplaisante, monsieur; *et je crois que nous allons fournir la comédie.*

— Oui, *et peut-être bien aussi la tragédie,* répliqua le connétable *.

Et, sur cette prophétie, l'oncle et le neveu s'embrassèrent, l'amiral continuant son chemin vers Ham, le connétable revenant vers la Fère, qu'il quitta le soir même.

Mais, à sa sortie de la ville, un autre présage l'attendait à son tour.

A peine eut-il fait une lieue sur la route de Laon, qu'une espèce de pèlerin portant une longue robe et une longue barbe se jeta à la bride de son cheval, lui criant :

— Montmorency! Montmorency! je t'annonce que, dans trois jours, toute ta gloire sera en poudre!

* Mémoires de Mergey, folio 250.

— Soit, dit le connétable; mais, je t'annonce, moi, qu'auparavant ta mâchoire sera en cannelle!

Et il lui donna un si rude coup de poing, que le pauvre prophète tomba, en effet, évanoui sous le coup, et la mâchoire toute disloquée *.

Le connétable continua son chemin comme avait fait l'amiral, chacun emportant son présage funeste.

L'amiral arriva à Ham vers cinq heures du soir.

Sa résolution était de poursuivre sa route sans s'arrêter jusqu'à Saint-Quentin. En conséquence, après un repos d'une heure donné aux soldats, il se remit en marche avec ses gendarmes et deux compagnies de pied seulement.

A Ham, MM. de Jarnac et de Luzarches avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour le retenir, lui remontrant tous les services qu'il pouvait rendre en rase campagne, et lui offrant d'aller s'enfermer dans Saint-Quentin à sa place; mais il avait répondu :

— J'aimerais mieux avoir perdu tout ce que j'ai vaillant que de ne pas porter à ces braves gens, si bien disposés à défendre leur ville, le secours que je leur ai promis!

Et, comme nous l'avons dit, il partit sans

* Mémoires de Melvil.

une minute de retard à l'heure qu'il avait indiquée.

Aux portes de Ham, il rencontra l'abbé de Saint-Prix. C'était un très-noble prélat nommé Jacques de la Motte; il était à la fois chanoine de Saint-Quentin, de Chartres, de Paris et du Mans; il possédait, en outre, deux prieurés, et, lorsqu'il mourut, il avait été chanoine sous cinq rois, en commençant par François Ier.

Coligny, se doutant que l'illustre voyageur venait de Saint-Quentin, alla à lui; homme de guerre et homme d'église se firent reconnaître l'un à l'autre.

L'abbé, aux premiers coups de canon tirés à la porte d'Isle, avait quitté la ville, par le faubourg de Ponthoille, et allait en toute diligence informerle roi de la position de Saint-Quentin, et lui demander des secours. Ainsi donc, comme l'avait prévu l'amiral, le dernier chemin resté libre était celui qu'il suivait.

— Monsieur l'abbé, dit l'amiral au prélat, puisque vous allez trouver le roi, faites-moi le plaisir de dire à Sa Majesté que vous m'avez rencontré à la tête d'une bonne troupe, comptant, avec l'aide de Dieu, entrer cette nuit dans Saint-Quentin, où j'espère lui faire un bon service.

Et, ayant salué l'abbé, il continua son chemin.

Une lieue plus loin, il commença à apercevoir

les fuyards d'Origny-Sainte-Benoîte et des autres villages plus rapprochés de Saint-Quentin, lesquels, n'ayant pu trouver un refuge dans la ville, avaient été forcés de s'enfuir au delà. Les malheureux étaient harassés de fatigue, les uns se traînant encore, les autres couchés au pied des arbres, et mourant de faim et de lassitude.

L'amiral leur distribua quelques secours, et continua son chemin.

A deux lieues de Saint-Quentin, la nuit le prit; mais Maldent était là : il répondait de tout à ceux qui voudraient le suivre, et, dans l'espoir qu'il y aurait bonne récompense au bout du chemin, il offrait, comme preuve de sa bonne foi, de marcher devant le cheval de M. l'amiral avec une corde au cou.

La bande du capitaine Rambouillet prit la route indiquée; mais le capitaine Saint-André prétendit avoir un bon guide, et demanda à marcher de son côté.

Chacun était là tellement pour son compte, que l'amiral n'osa point exiger que tout le monde s'en rapportât, comme il le faisait, à Maldent.

M. de Saint-André tira donc de son côté, et l'amiral du sien.

Aucun obstacle ne se présenta sur la route de Saint-Quentin. La ville n'avait point été cernée entièrement; on avait réservé une de ses faces,

celle du faubourg de Ponthoille, à l'armée anglaise, qui devait arriver d'un moment à l'autre, et c'était justement par cette face que se présentait l'amiral.

A la hauteur de Savy, c'est-à-dire à trois quarts de lieue en avant de Saint-Quentin, on avait jeté un regard de précaution sur la place, et l'on avait aperçu les feux de l'armée ennemie s'étendant depuis la chapelle d'Épargnemaille jusqu'aux prés Gaillard ; on eût dit qu'un chemin avait été ménagé exprès pour la petite troupe de l'amiral.

Ce fut au point que celui-ci s'en inquiéta ; il craignait une embuscade.

Procope, auquel ses fréquentes conférences avec Maldent avaient rendu familier le patois picard, s'offrit pour aller à la découverte.

L'amiral accepta et fit halte en l'attendant.

Au bout de trois quarts d'heure, l'aventurier revint : le chemin était parfaitement libre, et il avait pu s'approcher si près du rempart, qu'il voyait se promener la sentinelle, qui allait de la porte de Ponthoille à la tour faisant face au pré aux Oisons.

Alors, par-dessus l'espèce de petit bras de rivière qui, à cette époque, coulait au pied de la muraille, Procope avait sifflé la sentinelle, qui s'était arrêtée, et avait cherché à percer l'obscurité du regard.

Procope siffla une seconde fois, et, sûr qu'il avait été vu, il annonça à demi-voix l'approche de M. l'amiral.

De cette façon, le poste de la porte de Ponthoille serait prévenu, et l'amiral serait introduit aussitôt après son arrivée.

Coligny applaudit à l'intelligence de Procope, approuva tout ce qu'il avait fait, et, plus tranquille, se mit en route, toujours sous la conduite de Maldent.

A trente pas de la porte, un homme se leva d'un fossé; il tenait un pistolet à la main, tout prêt à faire feu, si, au lieu d'une troupe amie, la troupe qui s'approchait était une troupe ennemie.

On voyait sur les remparts comme une ombre plus épaisse : cent hommes avaient été appelés sur ce point pour le cas où les confidences de Procope à la sentinelle eussent caché quelque surprise.

L'homme au pistolet, qui jaillissait, pour ainsi dire, du fossé, était le lieutenant Théligny.

Il s'avança en disant :

— France et Théligny!

— France et Coligny! répondit l'amiral.

La reconnaissance était faite : c'était bien le renfort promis qui arrivait; on ouvrit les portes.

L'amiral et ses cent vingt hommes entrèrent.

A l'instant même, le bruit de cette arrivée se

répandit par la ville: les habitants sortirent à demi vêtus de leurs maisons, en poussant des cris de joie; beaucoup voulaient illuminer; quelques-uns avaient déjà commencé.

L'amiral fit taire les cris, fit éteindre les lumières.

Il craignait que l'armée ennemie ne prît l'éveil, et ne redoublât de surveillance. D'ailleurs, Saint-André et sa troupe n'étaient pas encore arrivés.

Vers trois heures du matin, on n'avait point encore entendu parler d'eux.

Alors, comme le jour était près de se lever, et qu'il était urgent qu'ils n'allassent point donner dans quelque parti espagnol, Lactance s'avança avec six ou huit de ses jacobins.

Les bons pères, que leur habit mettait à l'abri de tout soupçon, offraient de se répandre dans la campagne sur une largeur d'une lieue ou deux, et de ramener la compagnie égarée.

Leur offre fut acceptée, et ils partirent, les uns par la porte de Ponthoille, les autres par la poterne Sainte-Catherine.

Entre quatre et cinq heures du matin, parut une première troupe d'une soixantaine d'hommes conduite par deux pères jacobins.

Puis, vers six heures, une seconde troupe de cinquante-cinq à soixante soldats conduite aussi par un moine.

Le capitaine Saint-André était avec cette seconde troupe.

Leur guide s'était égaré, et les avait égarés avec lui.

Les autres pères rentrèrent les uns après les autres, et Dieu, qui les protégeait, permit que, pour cette fois, il n'arrivât malheur à aucun d'eux.

Aussitôt les derniers hommes rentrés dans la ville, Coligny fit l'appel.

Il se trouvait que, grâce à lui, la garnison était renforcée de deux cent cinquante hommes. C'était numériquement un bien faible secours; mais la présence de celui qui l'amenait, en rendant le courage aux plus timides, avait produit un immense effet moral.

Théligny, le maïeur et le gouverneur de la ville firent à l'amiral un récit exact de ce qui s'était passé la veille. Convaincu plus que jamais qu'il fallait, jusqu'à la dernière extrémité, défendre le faubourg d'Isle, ce fut vers ce point que Coligny se dirigea d'abord. Au haut de la vieille muraille, au milieu des balles qui sifflaient autour de lui, il décida que, dès le soir, à la nuit tombante, on ferait une sortie, afin d'incendier les maisons voisines, de l'intérieur desquelles les Espagnols inquiétaient continuellement les soldats qui gardaient les remparts. Si l'on réussissait et si l'on reprenait aux

assiégeants le boulevard dont ils s'étaient emparés la veille, on pourrait alors creuser une tranchée en avant de la vieille muraille, pour la couvrir par un masque, et garantir les courtines du feu des assiégeants *.

En attendant, et pour concentrer sur ce point tous les moyens de défense possibles, l'amiral ordonna d'ouvrir à chaque flanc du rempart une embrasure à laquelle on plaça deux pièces de canon.

Puis, ces premières dispositions prises, comme mesures d'urgence, Coligny pensa qu'il était temps d'examiner la qualité et la quantité d'ennemis auxquels il allait avoir affaire.

Au reste, il était facile, d'après les bannières de leurs tentes, de reconnaître la nation à laquelle appartenaient les soldats, et les princes qui les commandaient.

De l'endroit où il était, c'est-à-dire de l'angle le plus avancé de la vieille muraille, l'amiral apercevait, à sa droite, trois camps parfaitement distincts placés chacun sur une colline.

Le plus éloigné était celui du comte de Schwartzbourg.

Le camp intermédiaire était celui du comte d'Egmont et du comte de Horn, ces deux insépa-

* Voir, sur le siége de Saint-Quentin, le beau travail de M. Charles Gomart.

rables que la mort même ne devait pas séparer.

Le camp le plus rapproché était celui d'Emmanuel Philibert.

En face de lui, l'amiral avait les troupes espagnoles contre lesquelles on avait combattu la veille, et qui étaient commandées par don Julien Romeron et le capitaine Carondelet.

Enfin, à sa gauche, s'avançait le point extrême du camp principal.

Ce camp, qui couvrait près d'une demi-lieue de terrain, et dans lequel le duc de Savoie vint plus tard placer ses tentes, était presque entièrement enveloppé par la rivière de Somme, qui forme un demi-cercle depuis l'endroit où elle prend sa source jusqu'à celui où elle passe entre Saint-Quentin et le faubourg d'Isle.

Il s'étendait sur toute une face de la muraille, de la rivière au faubourg Saint-Jean.

Dans ce camp étaient enfermés les quartiers du feld-maréchal de Binincourt, du margrave de Berg, du margrave de Valle, du duc de Saïmona, du comte de Schwartzbourg, du comte de Mansfeld, de Bernard de Mendoza, de Ferdinand de Gonzague, de l'évêque d'Arras, du comte de Feria, du comte Rinago, du maréchal de Carcheris, du duc Eric de Brunswick, du duc Ernest de Brunswick, de don Juan Manrique, de messire de Boussu, de messire de Berlaimont, du

comte de Mégue, du sieur Lazari de Schwendy; enfin, le quartier de la grosse cavalerie, le quartier des hallebardiers, et le quartier des mutins.

De la tour Saint-Jean à la grosse tour, c'est-à-dire sur le point diamétralement opposé au faubourg d'Isle, s'étendait le camp flamand, et se dressait une batterie qui fit un tel feu, que, depuis ce jour, le chemin d'où elle tirait, s'appelle la ruelle d'Enfer.

Enfin, restait cette face de la ville qui s'étend du faubourg de Ponthoille à Tourrival, laquelle, comme nous l'avons dit, était complétement dégarnie dans l'attente de l'armée anglaise, à qui l'on avait conservé cette position.

Cette espèce de revue préparatoire passée, l'amiral descendit à l'hôtel de ville. Là, il ordonna qu'il lui fût donné une liste de tous les hommes valides; que l'on fît la recherche de toutes les armes qui pouvaient se trouver encore dans la ville; que l'on dressât un rôle d'inscription pour les ouvriers, hommes et femmes, qui voudraient travailler aux terrassements; qu'une perquisition fût faite dans le but de réunir tous les outils, hottes, pelles, paniers, pics, hoyaux, bêches et pioches; qu'un compte fût dressé de tous les grains, farines, vins, bétails et provisions de toutes sortes renfermées tant dans les magasins publics que dans les maisons particulières, afin

d'établir de l'ordre dans la consommation, et d'éviter le pillage. Enfin, il demanda un état exact, non-seulement de l'artillerie, mais encore de la quantité de poudre, de boulets, et du nombre d'hommes qui faisaient le service des pièces.

Dans la tournée qu'il venait d'accomplir, l'amiral n'avait vu que deux moulins : un moulin à vent situé au bout de la rue du Billon, près de la tour Rouge, et un moulin à eau sur la Somme, dans le bas faubourg d'Isle. Ce n'était point assez de ces deux usines pour moudre le blé nécessaire à la consommation d'une ville de vingt mille âmes.

Il exprima cette crainte.

Mais aussitôt les échevins le rassurèrent en lui affirmant que l'on trouverait dans la ville quinze ou seize moulins à bras que l'on ferait constamment fonctionner à l'aide de chevaux, et qui, dans le cas d'un travail continu, suffiraient à l'alimentation de la ville et de la garnison.

Puis Coligny organisa le logement des compagnies, adoptant la division de la ville en quatre quartiers, mais en subdivisant ces quatre quartiers en seize parties, à la surveillance desquelles il affecta seize bourgeois et seize officiers, afin que toutes décisions se prissent de concert. La troupe fut répartie à la garde des murailles conjointement avec les milices bourgeoises, chacun

ayant à protéger son quartier respectif. L'échevinage se constitua en permanence, afin d'être prêt à répondre sans retard aucun à toutes les réquisitions qui lui seraient adressées.

Enfin, l'amiral présenta au corps de ville les gentilshommes qui formaient ce que l'on appellerait aujourd'hui son état-major, et qui devaient être ses intermédiaires auprès des magistrats.

En outre, et en dehors de ces officiers, le capitaine Languetot fut nommé surintendant de l'artillerie, avec disposition de dix gens d'armes auxquels on assigna mission de vérifier auprès des canonniers la quantité de poudre employée chaque jour, et qui furent particulièrement chargés de veiller à ce que cette poudre si précieuse fût mise à l'abri de tout danger.

En parcourant les remparts, Coligny avait remarqué, près de la porte Saint-Jean, à cent pas des murailles à peine, un grand nombre de jardins remplis d'arbres fruitiers, et entourés de haies élevées et touffues; ces haies et ces arbres offraient à l'ennemi un couvert qui lui permettait d'approcher des remparts. Comme ces jardins appartenaient aux principaux de la ville, l'amiral demanda au conseil son assentiment pour les déboiser : cet assentiment lui fut donné sans difficulté aucune, et l'on mit à l'instant même en

réquisition tous les charpentiers de la ville pour raser les arbres et les haies.

Leur abatis était destiné à faire des fascines.

Alors, voyant l'assemblée unie d'un seul et même esprit; nobles, bourgeois et militaires animés, sinon d'un enthousiasme, au moins d'une énergie égale, Coligny se retira dans la maison du gouverneur, où il avait donné rendez-vous aux officiers de toutes les compagnies.

Cette maison était située rue de la Monnaie, entre la Templerie et les Jacobins.

Là, ces officiers furent mis au courant de ce qui venait d'être fait. L'amiral leur dit le bon esprit des habitants de la ville, leur résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et les invita, en adoucissant autant qu'il serait en eux les rigueurs de la position, à maintenir la bonne harmonie entre ces deux pouvoirs si rarement et si difficilement d'accord : armée et bourgeoisie.

Chaque capitaine dut, en outre, fournir, séance tenante, un état de sa compagnie, afin que l'amiral connût exactement le nombre des hommes dont il avait à disposer, et le chiffre des bouches militaires qu'il avait à nourrir.

Puis, enfin, montant avec un ingénieur sur la galerie de la Collégiale, il indiqua, de ce point élevé, et d'où l'on embrassait toute la circonvallation de la ville, les excavations qu'il y avait à

combler, et les élévations qu'il y avait à aplanir.

Ces ordres donnés, et resté seul avec l'officier qu'il comptait envoyer au connétable pour en obtenir un renfort de troupes, tandis qu'il était encore possible de ravitailler la place, il décida que le chemin de Savy, tout couvert de vignes, et débouchant à travers une chaîne de petites collines près de la chapelle d'Épargnemaille, était la voie la plus favorable pour faire approcher des troupes de la place.

Le capitaine Saint-André était, en effet, en plein jour, et sans être vu, arrivé de ce côté.

Puis, ces ordres donnés, ces dispositions arrêtées, Coligny se souvint, enfin, qu'il était un homme, et rentra pour prendre quelques heures de repos.

IV

La Tente des aventuriers.

Pendant que toutes ces mesures de sûreté publique étaient arrêtées par Coligny, sur lequel pesait la responsabilité tout entière de la défense de la ville, et que, un peu rassuré, comme nous l'avons dit, par l'ardeur des soldats et le courage des bourgeois, l'amiral était rentré au palais du gouverneur afin d'y prendre un instant de repos, nos aventuriers, prêts à combattre aussi pour la ville, — parce que Coligny, sauf les réserves faites par Procope, les avait pris à sa solde, — nos aventuriers, insoucieux de tout, attendant patiemment le premier signal de la

trompette et du tambour, avaient posé leur tente à une centaine de pas de la porte d'Isle, et établi leur domicile sur un terrain libre qui s'étendait en face des Cordeliers, de l'extrémité de la rue Wager au talus de la muraille.

Par suite de l'entrée de Coligny dans Saint-Quentin, ils se trouvaient tous réunis.

On faisait les comptes.

Yvonnet, debout, venait de verser fidèlement à la caisse la moitié de la somme qu'il tenait de la libéralité du roi Henry II; Procope, la moitié des honoraires qu'il avait reçus comme tabellion; Maldent, la moitié du salaire qu'il avait reçu comme guide; Malemort, la moitié de la gratification qu'il avait méritée en allant, tout blessé qu'il était, prévenir Coligny de l'arrivée des Espagnols; Pille-Trousse, enfin, la moitié de ce qu'il avait gagné en détaillant les bœufs des deux Scharfenstein.

Quant à ces derniers, comme il n'y avait pas eu combat, ils n'avaient rien à apporter à la masse, et s'occupaient, sans s'inquiéter des futurs besoins de vivres qu'amènerait le blocus de la ville, à faire rôtir le reste du quartier de bœuf qui leur était demeuré après la distribution des trois autres quartiers par Pille-Trousse.

Lactance apportait, lui, deux grands sacs de blé et un sac de haricots qu'il offrait, au lieu

d'argent, à la communauté; c'était un présent que faisait à nos aventuriers le couvent des jacobins, dont les moines enrégimentés avaient, comme on sait, choisi Lactance pour leur capitaine.

Fracasso continuait de chercher, sans la trouver, sa rime au verbe *perdre.*

Sous une espèce de hangar bâti à la hâte, les deux chevaux, celui d'Yvonnet et celui de Malemort, mâchaient leur paille, et savouraient leur avoine.

Un moulin portatif était établi sous le hangar, non pas pour qu'il fût à la proximité des chevaux, mais pour qu'il se trouvât ainsi à couvert; c'étaient Heinrich et Frantz qui se chargeaient de le tourner.

Les affaires pécuniaires de la société étaient en bon train, et quarante écus d'or soigneusement comptés par Procope, recomptés par Maldent, alignés en piles par Pille-Trousse, étaient prêts à entrer dans la caisse commune.

Si la société durait encore un an dans de pareilles conditions, Procope se proposait d'acheter une étude de tabellion ou de procureur; Maldent, d'acquérir, sur la route de la Fère à Ham, une petite ferme qu'il connaissait de longue main, étant, comme nous l'avons dit, originaire du pays; Yvonnet, d'épouser quelque riche héritière, à la main de laquelle lui donneraient dès lors

double droit son élégance et sa fortune; Pille-Trousse, de reprendre un grand fonds de boucherie, soit dans la capitale, soit dans quelque forte ville de province; Fracasso, de faire imprimer ses poésies à l'instar de M. Ronsard et de M. Jodelle; enfin, Malemort, de se battre pour son propre compte, et, cela, tant qu'il lui conviendrait, ce qui le mettrait à l'abri des reproches de ses camarades et des gens au service desquels il s'enrôlait, et qui ne cessaient de l'admonester sur le peu de soin qu'il apportait à la conservation de sa personne.

Pour les deux Scharfenstein, ils n'avaient aucun projet, n'ayant aucune idée.

Au moment où Maldent recomptait les derniers écus, et où Pille-Trousse alignait la dernière pile, une espèce d'ombre se projeta sur les aventuriers, indiquant qu'un corps opaque venait de s'interposer entre eux et le jour.

Instinctivement, Procope étendit la main vers l'or; Maldent, plus rapide encore, le couvrit de son chapeau.

Yvonnet se retourna.

Le même jeune homme qui avait, au camp de la Fère, marchandé son cheval, se tenait debout au seuil de la tente.

Si vite que Maldent eût couvert l'argent de son chapeau, l'inconnu l'avait vu, et, avec le prompt

coup d'œil d'un homme auquel les appréciations de ce genre sont familières, il avait calculé que la somme qu'on s'était hâté de soustraire à ses regards pouvait monter à cinquante écus d'or.

— Ah ! ah ! dit-il, il paraît que la récolte n'a pas été mauvaise !... Fâcheux moment pour venir vous proposer une affaire : vous allez être durs en diable, mes maîtres !

— C'est selon la gravité de l'affaire, dit Procope.

— Il y a des affaires de plusieurs genres, dit Maldent.

— Y a-t-il des chances de bénéfice en dehors de vos propositions? demanda Pille-Trousse.

— S'il y a des coups à donner, on sera coulant, dit Malemort.

— Pourvu que ce ne soit point une expédition contre quelque église ou quelque couvent, on pourra s'arranger, dit Lactance.

— Surtout si cela se fait au clair de lune, dit Fracasso ; je suis pour les expéditions de nuit, moi ; ce sont les seules expéditions poétiques et pittoresques.

Yvonnet ne dit rien : il regardait l'étranger.

Les deux Scharfenstein étaient absorbés dans la cuisson de leur morceau de bœuf.

Toutes ces observations, dont chacune peignait le caractère de l'individu qui la faisait, s'étaient

élancées presque simultanément de la bouche des aventuriers.

Le jeune homme sourit.

Il répondit en même temps à toutes les questions, regardant successivement celui des aventuriers auquel s'adressait la fraction de sa réponse.

— Oui, l'affaire est grave, dit-il, du genre le plus grave même! et, quoiqu'il y ait des chances de bénéfice en dehors de ma proposition, comme il y a bon nombre de coups à donner et à recevoir, je compte vous offrir une somme raisonnable et qui satisfera les plus difficiles... Au reste, que les esprits religieux se rassurent, ajouta-t-il, il n'est question ni de couvent, ni d'église, et il est probable que, pour plus grande sécurité, nous agirons la nuit seulement; je dois dire, toutefois, que je préférerais une nuit sombre à une nuit éclairée.

— Alors, dit Procope, qui d'habitude était chargé de débattre les intérêts de la société, développez la proposition, et l'on verra si elle est acceptable.

— Il s'agit, répondit le jeune homme, de vous engager à me suivre, soit dans une expédition nocturne, soit dans une escarmouche, un combat ou une bataille en plein jour.

— Et qu'aurons-nous à faire à votre suite,

dans cette expédition nocturne, dans cette escarmouche, ce combat ou cette bataille?

— Vous aurez à attaquer celui que j'attaquerai, à l'entourer et à le frapper jusqu'à ce qu'il meure.

— Et s'il se rend ?

— Je vous préviens d'avance que je ne le reçois pas à merci.

— Peste! dit Procope, c'est une haine à mort, alors?

— A mort! vous avez dit le mot, mon ami.

— Bon! grogna Malemort en se frottant les mains, voilà qui est parler!

— Mais, dit Maldent, si, cependant, la rançon était bonne, il me semble que mieux vaudrait pour nous recevoir à rançon que tuer.

— Aussi traiterai-je et de la rançon et de la mort en même temps, afin que ces deux cas soient prévus.

— C'est-à-dire, reprit Procope, que vous nous achetez l'homme mort ou vivant?

— Mort ou vivant, c'est cela.

— Combien pour le mort? combien pour le vivant?

— Le même prix.

— Bon! dit Maldent, il me semble pourtant qu'un homme vivant a plus de valeur qu'un homme mort.

— Non, car je ne vous achèterais le vivant que pour en faire un mort, voilà tout.

— Voyons, dit Procope, combien donnez-vous?

— Un instant, Procope! dit Yvonnet; faut-il encore que M. de Waldeck veuille bien nous dire de qui il est question.

Le jeune homme fit un bond en arrière.

— Vous avez prononcé un nom..., dit-il.

— Qui est le vôtre, monsieur, reprit Yvonnet, tandis que les aventuriers se regardaient, commençant à comprendre que c'était à l'amant de mademoiselle Gudule qu'ils devaient laisser défendre leurs intérêts.

Le jeune homme fronça son épais sourcil roux.

— Et d'où me connaissez-vous? demanda-t-il.

— Voulez-vous que je vous le dise? répondit Yvonnet.

Waldeck hésita.

— Rappelez-vous le château du Parcq, continua l'aventurier.

Waldeck pâlit.

— Rappelez-vous la forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise.

— C'est justement parce que je me la rappelle, dit Waldeck, que je suis ici, et que je vous fais la proposition que vous discutez.

— Alors, c'est le duc Emmanuel-Philibert

qu'il s'agit de tuer, dit tranquillement Yvonnet.

— Peste! s'écria Procope; le duc de Savoie!

— Vous voyez qu'il est bon de s'expliquer, dit Yvonnet à ses compagnons en leur jetant un coup d'œil de côté.

— Et pourquoi ne tuerait-on pas le duc de Savoie? s'écria Malemort.

— Je ne dis pas qu'il ne faut pas tuer le duc de Savoie, reprit Procope.

— A la bonne heure! dit Malemort; le duc de Savoie est notre ennemi, puisque nous sommes engagés à M. l'amiral, et je ne vois pas pourquoi on ne tuerait pas le duc de Savoie comme un autre.

— Tu as parfaitement raison, Malemort, répondit Procope; on peut tuer le duc de Savoie comme un autre... seulement, c'est plus cher qu'un autre!

Maldent fit un signe d'assentiment.

— Beaucoup plus cher! dit-il.

— Sans compter, dit Lactance, que l'on risque son âme à ce jeu-là.

— Bah! dit Waldeck avec son mauvais sourire; crois-tu, s'il n'est point en enfer pour autre chose, que Benvenuto Cellini soit damné pour avoir tué le connétable de Bourbon?

— Le connétable de Bourbon était un rebelle, *distinguo*, dit Procope.

— Et puis, combattant contre le pape Clément VII, il était excommunié, ajouta Lactance, et c'était œuvre pie que de le tuer.

— Avec cela qu'il est ami du pape Paul IV, votre duc de Savoie! reprit Waldeck en haussant les épaules.

— Voyons, il ne s'agit pas de tout cela, dit Pille-Trousse; il s'agit du prix.

— Bon! fit Waldeck, cela s'appelle revenir à la question... Eh bien, que dites-vous de cinq cents écus d'or, cent à titre d'arrhes, quatre cents quand la chose sera faite?

Procope secoua la tête.

— Je dis que nous sommes loin de compte.

— J'en suis fâché, reprit Waldeck, car, pour ne pas perdre de temps, j'ai dit mon dernier mot et mon dernier prix... J'ai cinq cents écus d'or, et pas un carolus avec; si vous refusez, je serai obligé de traiter ailleurs.

Les aventuriers se regardèrent : cinq sur sept secouaient la tête. Malemort seul était d'avis d'accepter, parce qu'il y voyait des coups à donner et à recevoir. Fracasso était retombé dans ses rêveries poétiques.

— Au reste, dit Waldeck, rien ne presse... Vous réfléchirez. Je vous connais, vous me connaissez, nous habitons la même ville; il nous sera facile de nous retrouver.

Et, saluant les aventuriers d'un léger signe de tête, il tourna sur ses talons, et s'éloigna.

— Faut-il le rappeler? dit Procope.

— Dame ! fit Maldent, cinq cents écus d'or ne se trouvent pas sous le pied d'un cheval.

— Et puis, dit Yvonnet, si c'est là tout ce qu'il possède, la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

— Mes frères, dit Lactance, les existences des princes de la terre sont sous la garde directe du ciel : on risque son âme en y touchant. Il faut donc n'y toucher que pour une somme qui permette à chacun de nous d'acheter les indulgences dont il aura besoin, si nous réussissons comme si nous ne réussissons pas. L'intention, mes frères, — le digne prieur des jacobins me le disait hier encore, — l'intention, mes frères, est réputée pour le fait.

— Il est vrai, dit Pille-Trousse, que cela vaut plus cher que ce qu'on nous propose... Et, si nous faisions le coup pour notre compte... hein?

— Oui, dit Malemort, faisons le coup.

— Messieurs, interrompit Procope, l'idée est à M. de Waldeck ; lui prendre son idée, à lui qui est venu nous la confier, serait un vol... Vous connaissez mes principes en matière de droit.

— Eh bien, répondit Yvonnet, si l'idée, comme tu le dis, est à lui, et s'il a la propriété de l'idée,

je trouve, moi, qu'il faut accepter les cinq cents écus d'or.

— Oui, acceptons et battons-nous! cria Malemort.

— Oh! ne nous pressons pas, dit Maldent.

— Et s'il traite avec d'autres? dit Yvonnet.

— Oui, s'il traite avec d'autres? répéta Procope.

— Acceptons, et bataille! hurla Malemort.

— Oui, oui, acceptons! crièrent toutes les voix.

— Azebdons! dirent les deux Scharfenstein, qui entraient en ce moment, portant sur une planche leur morceau de bœuf rôti, et qui, sans savoir de quoi il était question, se rangeaient à l'avis de la majorité, faisant, comme toujours, preuve de leur bon caractère.

— Alors, que l'un de nous coure après lui, et le rappelle, dit Procope.

— Moi! dit Malemort.

Et il s'élança.

Mais, au moment où il s'élançait, il entendit retentir, du côté du faubourg d'Isle, quelques coups de feu qui prirent à l'instant même la consistance d'une vive fusillade.

— Oh! bataille! bataille! cria Malemort en tirant son épée, et en courant au bruit, qui se faisait entendre dans une direction parfaitement

opposée à celle que suivait le bâtard de Waldeck, lequel remontait vers la tour à l'Eau.

— Oh! oh! l'on se bat du côté du faubourg d'Isle! Voyons un peu ce qae devient Gudule! s'écria Yvonnet.

— Mais l'affaire? s'écria à son tour Procope.

— Termine, dit Yvonnet; ce que tu feras sera bien fait... Je te donne procuration.

Et il s'élança sur les traces de Malemort, qui avait déjà dépassé le premier pont, et qui mettait le pied sur l'île formant le détroit Saint-Pierre.

Suivons à notre tour Malemort et Yvonnet, afin de voir ce qui se passait au faubourg d'Isle.

V

Bataille.

On se rappelle qu'en entrant à l'hôtel du gouvernement, l'amiral avait donné l'ordre de faire, vers le soir, une sortie ayant pour but de brûler les maisons bordant le boulevard extérieur, et à l'aide desquelles les Espagnols tiraient à couvert sur les défenseurs de la ville, qui, placés sur un plateau inférieur, recevaient le feu sans pouvoir s'en garantir.

Cet ordre avait été donné à MM. de Théligny, de Jarnac et de Luzarches.

En conséquence, à six heures du soir, les trois officiers avaient réuni une centaine d'hom-

mes de leurs compagnies respectives, et cent vingt bourgeois de bonne volonté conduits par Guillaume et Jean Pauquet.

Ces deux cent vingt hommes allaient en attaquer deux mille.

A trente pas à peine de la vieille muraille, la route bifurque, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Un de ses embranchements conduit à Guise, et l'autre à la Fère.

C'était aux deux côtés de cette route, et sur chacun de ces embranchements que s'élevaient les maisons qu'il s'agissait de détruire.

La petite troupe devait donc, une fois hors de la vieille muraille, se diviser en deux bandes : l'une attaquant à droite, l'autre attaquant à gauche, toutes deux incendiant à la fois.

Guillaume et Jean Pauquet, qui connaissaient les localités, s'étaient chargés de diriger chacun une des bandes.

A six heures et demie du soir, la porte du faubourg d'Isle s'ouvrit, et la petite troupe sortit au pas de course.

Mais, si secret qu'eût été le rassemblement, si rapide que fût la sortie, le rassemblement avait été signalé par les sentinelles, et la sortie prévue par Carondelet et don Julien Romeron.

Il en résulta qu'au débouché de chaque rue, les Français trouvèrent un peloton d'Espagnols

double de leur nombre, et que, de chaque fenêtre, la mort descendit sur eux.

Mais, cependant, telle fut l'impétuosité du choc, que les pelotons d'Espagnols qui défendaient les deux rues furent rompus, et que, malgré le feu qui partait des fenêtres, on envahit cinq ou six maisons.

Il va sans dire que Malemort, criant, hurlant, sacrant et surtout frappant, était parvenu à se glisser à la tête d'une des deux colonnes, et à entrer le premier dans une maison.

Une fois dans la maison, il oublia qu'on n'y entrait que pour y mettre le feu, et, s'élançant dans l'escalier, il gagna l'étage supérieur.

D'un autre côté, ceux qui y entrèrent après lui oublièrent qu'il y était entré avant eux, et, ne se souvenant que de leur consigne, ils entassèrent les fagots dans les salles basses, et particulièrement au pied de l'escalier.

Puis ils y mirent le feu.

Il en fut ainsi de deux ou trois maisons bordant le boulevard.

Les Espagnols avaient d'abord pris l'attaque pour une sortie ordinaire ; mais bientôt, aux torrents de fumée qui s'échappaient par les fenêtres du rez-de-chaussée, ils devinèrent le but des Français.

Alors, ils réunirent tous leurs efforts, et tom-

bèrent en nombre dix fois supérieur sur la petite troupe, qui fut repoussée.

Mais, sans l'avoir complétement atteint, celle-ci avait, cependant, rempli une partie de son but : des flammes commençaient à percer le toit de deux ou trois maisons.

On se rappelle qu'Yvonnet, n'étant nullement commandé pour la sortie, avait eu l'idée d'utiliser son temps en se rendant près de mademoiselle Gudule, dont il calmait de son mieux les terreurs; ces terreurs étaient grandes, car, nous l'avons dit, le père et l'oncle de la jeune fille servaient de guides aux deux colonnes de sortie.

Pendant un instant, les cris, les clameurs, le bruit de la fusillade montèrent si haut, qu'Yvonnet lui-même fut curieux de savoir ce qui se passait, et grimpa dans le grenier, suivi de la jeune fille, attachée à lui comme son ombre, un peu par crainte, beaucoup par amour.

Alors, au travers d'une lucarne, il put juger de ce qui se passait.

L'arquebusade roulait toujours, et, en même temps, le bruit du fer heurté contre le fer indiquait que la lutte corps à corps continuait de tenir par les rues.

Ce n'était pas le tout. Comme nous l'avons dit, la fumée sortait par les fenêtres de quatre ou cinq maisons, et, au milieu de la fumée, on voyait

des êtres humains aller et venir tout effarés.

C'étaient les Espagnols surpris par l'incendie, et qui, les escaliers étant enflammés, ne pouvaient descendre des étages supérieurs des maisons.

Dans toutes ces maisons se produisait un mouvement d'effroi facile à remarquer ; mais, dans l'une d'elles, l'effroi paraissait monter jusqu'à la terreur.

C'était celle où opérait Malemort, qui, sans s'inquiéter de l'incendie, attaquait, frappait, combattait au milieu de la fumée.

Au moment où Yvonnet mettait le nez à la lucarne, la scène se passait au premier étage.

Les mieux avisés des Espagnols qui défendaient ce premier étage, ayant à lutter à la fois contre l'incendie et contre cet homme qui semblait en être le démon, sautèrent par les fenêtres.

Les autres, instinctivement, gagnèrent le second étage.

Malemort ne s'occupa plus de ceux qui avaient sauté par les fenêtres ; mais il poursuivit les fuyards au second étage, hurlant son cri favori : « Bataille ! bataille ! »

Pendant ce temps, le feu faisait son œuvre d'élément destructeur. Malemort poursuivait les Espagnols : le feu poursuivait Malemort.

Sans doute, l'aventurier devait, pour cette fois, une invulnérabilité qui ne lui était point habi-

tuelle au puissant allié qui marchait derrière lui, et auquel il semblait ne prêter aucune attention.

Bientôt la fumée obscurcit le second étage, comme elle avait obscurci le premier, et l'incendie darda ses langues de flamme à travers le parquet.

Un ou deux Espagnols, bravant le danger de la chute, sautèrent alors des fenêtres du second étage, comme leurs camarades avaient sauté des fenêtres du premier.

Les autres essayèrent de fuir par le toit.

On en vit sortir deux et la moitié d'un troisième par une lucarne; nous disons *la moitié d'un troisième*, parce que celui-ci sembla tout à coup arrêté dans sa sortie, et indiqua, par des mouvements de physionomie à l'expression desquels il n'y avait point à se tromper, qu'il se passait, sur la partie de son corps demeurée dans la maison, les choses les plus désagréables pour lui.

C'était Malemort qui travaillait à grands coups d'épée cette partie trop paresseuse.

L'Espagnol, après avoir fait de vaines tentatives pour rejoindre ses compagnons courant sur la crête des toits, retomba en arrière, et, malgré un dernier effort pour se cramponner aux rebords de la fenêtre, finit par disparaître tout à fait.

Cinq secondes après, c'était le visage de Male-

mort — reconnaissable au masque de linge que formait l'appareil de sa dernière blessure — qui apparaissait à la lucarne, à la place de celui de l'Espagnol.

Il vit ses deux ennemis qui fuyaient, et se mit à leur poursuite.

On eût dit que Malemort avait été couvreur ou danseur de corde, tant il marchait d'un pied ferme sur l'étroit chemin.

S'il eût été musulman, son ombre, à l'heure de la mort, eût bien certainement franchi, sans l'aide d'aucun balancier, ce pont du paradis de Mahomet qui conduit de la terre au ciel, et qui n'est pas plus large que le fil d'un rasoir.

Les deux fugitifs virent bientôt de quel danger ils étaient menacés.

L'un d'eux prit son parti : au risque de se briser les reins, il se laissa glisser sur la déclivité du toit, s'accrocha au rebord d'une lucarne, et, par cette lucarne, disparut dans la maison.

Cette maison, placée entre deux incendies, avait jusque-là échappé au feu.

Malemort ne s'inquiéta point de l'Espagnol qui venait d'accomplir si heureusement la périlleuse glissade, et continua de poursuivre celui qui restait.

De leur observatoire, Yvonnet et Gudule suivaient des yeux cette gymnastique aérienne,

Yvonnet avec tout l'attrait qu'un pareil spectacle peut inspirer à un homme, Gudule avec toute la terreur qu'il doit produire sur une femme.

Les deux acrobates gagnèrent ainsi, de toit en toit, la dernière maison, laquelle semblait, à l'instar de nos vieilles bâtisses, s'incliner pour regarder dans la rivière.

La maison était en bois, et flambait de tous côtés.

Arrivé à l'extrémité du toit, et comprenant qu'il ne pouvait aller plus loin, — à moins que saint Jacques, le patron des Espagnes, ne lui prêtât des ailes, — le fugitif, qui, sans doute, ne savait pas nager, se retourna, résolu à vendre chèrement sa vie.

La lutte commença; mais, au moment où elle atteignait son plus haut degré d'acharnement, le terrain sur lequel elle s'accomplissait commença à se lézarder pour laisser passer la fumée et, derrière la fumée, la flamme; puis le toit vacilla, puis il s'enfonça, attirant les deux combattants dans son effroyable cratère.

L'un d'eux y disparut entièrement.

L'autre s'accrocha à une poutre enflammée, mais encore solide, reprit son centre de gravité, s'achemina, tout en feu, vers l'extrémité de la poutre, et, s'élançant de la hauteur d'un deuxième étage, alla s'éteindre dans la Somme.

Gudule jeta un grand cri; Yvonnet sortit presque tout entier de la lucarne; tous deux restèrent un instant l'haleine suspendue... Le hardi plongeur était-il englouti pour toujours, ou allait-il reparaître?

Puis, seconde question, était-ce l'Espagnol? était-ce Malemort?

Bientôt la surface de la rivière bouillonna, et l'on vit poindre une tête, puis des bras, puis un torse, lesquels nagèrent selon le cours de l'eau, pour aborder derrière la vieille muraille.

Du moment où le nageur prenait cette direction, il était à peu près sûr que c'était Malemort.

Yvonnet et Gudule descendirent rapidement, coururent vers l'endroit où, selon toute probabilité, le nageur allait prendre terre. Et, en effet, ils arrivèrent juste à temps pour tirer de l'eau, à moitié brûlé, à moitié noyé, l'acharné combattant, lequel, à bout enfin de ses forces, s'évanouit entre leurs bras en agitant son épée, et en criant d'une voix étranglée : « Bataille! bataille! »

Si mal accoutré que fût Malemort, tout le monde ne s'en était pas encore tiré aussi heureusement que lui.

Repoussés, comme nous l'avons dit, par les vieilles bandes espagnoles de Carondelet et de don Julien, les soldats et les bourgeois, après être parvenus à incendier deux ou trois maisons,

ne pouvant garder dans leur retraite tout l'ordre désirable, formèrent, à la porte de la vieille muraille, un encombrement qui donna aux Espagnols toute facilité de reprendre leur revanche.

Trente soldats et vingt bourgeois restèrent sur la place, et peu s'en fallut que l'ennemi n'entrât pêle-mêle dans le faubourg avec ceux qu'il poursuivait. Par bonheur, Yvonnet entendit les cris des Espagnols qui hurlaient déjà : «Ville prise! » Il courut jusqu'à la tente des aventuriers, tout en appelant aux armes, et revint avec un renfort d'une centaine d'hommes dont une partie s'éparpilla sur le rempart, tandis que l'autre fit face à l'ennemi, déjà engagé sous la voûte.

Mais, en tête de ceux qui accouraient à l'aide du faubourg, il y avait les deux Scharfenstein, armés, l'un de sa masse, et l'autre de son épée à deux mains. Les coups tombèrent sur les Espagnols drus comme ceux du fléau sur l'aire, et force leur fut de reculer devant les deux géants.

Une fois les Espagnols refoulés hors de la voûte, il s'agissait de fermer les portes ; ce qui n'était pas chose facile, car les assaillants s'y opposaient de toute leur énergie, les uns poussant la porte avec leurs mains, les autres avec les crosses de leurs arquebuses, les autres, enfin, avec des poutres ; mais les deux Scharfenstein parvinrent à se glisser entre les deux battants et

la muraille, et, s'arc-boutant des pieds et des mains, se mirent à pousser la porte d'un mouvement lent, mais régulier et irrésistible, jusqu'à ce qu'ils se fussent joints, et que la traverse de fer eût été mise.

Cette besogne accomplie, ils respirèrent bruyamment, et si bien à l'unisson, que l'on eût dit qu'ils n'avaient qu'une seule poitrine pour leurs deux corps.

A peine avaient-ils poussé cette bruyante expiration, qu'un cri de terreur retentit : « Aux murailles! aux murailles! »

Deux brèches, en effet, avaient été faites à la muraille, une de chaque côté de la porte, dans le but de transporter de la terre destinée aux plates-formes de l'artillerie; ces brèches étaient bouchées par des claies et des balles de laine.

Les assiégeants, repoussés de la porte, avaient avisé ces brèches, et essayaient, en les utilisant, d'enlever la ville par un coup de main.

Les deux Scharfenstein, en s'élançant de la voûte, n'eurent besoin que de jeter un coup d'œil autour d'eux pour juger de l'imminence du danger. Malgré l'habitude qu'ils avaient de combattre ensemble, la séparation de leurs forces était, cette fois, si urgente, que, après avoir, avec cette sobriété de langage qui les caractérisait, échangé deux ou trois paroles, ils coururent,

l'oncle à la brèche de droite, et le neveu à la brèche de gauche.

L'ennemi, muni de ces longues piques qui étaient, à cette époque, l'arme de l'infanterie espagnole, montait à un double assaut, poussant devant lui bourgeois et soldats, forcés de reculer devant cette moisson d'acier qu'inclinait contre eux le souffle de la guerre.

Heinrich Scharfenstein, propriétaire momentané de la masse, comprit qu'il ne pouvait pas grand'chose, avec cette arme courte et pesante, contre les piques espagnoles, longues de dix pieds; il pendit, courant toujours, sa masse à sa ceinture, ramassa un quartier de rocher qui gisait sur la muraille, et, sans que sa course fût ralentie par le poids énorme qu'il transportait, il arriva à la brèche en criant : « Gare! gare!... »

C'était justement la brèche où combattait Yvonnet.

Celui-ci l'aperçut, comprit son intention, fit, d'un mouvement d'épée, ouvrir une espèce de chemin aux Espagnols, qui s'engagèrent dans la montée; mais, au moment où ils arrivaient à moitié de la muraille, le géant parut au haut de la brèche, souleva au-dessus de sa tête le rocher qu'il avait jusque-là porté sur ses épaules, et, joignant l'impulsion de ses forces au poids naturel du projectile, il le lança sur le premier rang espa-

gnol avec une violence qui n'avait rien à envier à la plus puissante catapulte.

Le rocher descendit, bondissant à travers la colonne serrée, brisant tout, écrasant tout, broyant tout!

Puis, par ce chemin ouvert, Heinrich s'élança, et, frappant à droite et à gauche, acheva, avec sa terrible masse, ceux qu'avait épargnés ou n'avait atteints qu'à demi la pierre gigantesque.

De ce côté, en moins de dix minutes, la brèche fut balayée.

Frantz avait également fait merveille.

Lui aussi avait crié gare, et, à sa voix, les rangs des soldats et des bourgeois s'étaient ouverts; alors, avec sa grande épée à deux mains, il s'était mis à faucher cette moisson de lances, abattant, à chaque coup, cinq ou six hampes, aussi aisément que Tarquin abattait, dans les jardins de Gabies, les têtes de pavot devant le messager de son fils. Puis, lorsqu'il n'eut plus en face de lui que des hommes armés de bâtons, il se jeta dans les rangs espagnols, et se mit à faucher les hommes avec le même acharnement qu'il avait fauché les lances.

Sur ce point aussi, les Espagnols reculèrent.

Mais un incident imprévu faillit faire perdre au brave Frantz tout le fruit du glorieux secours qu'il venait d'apporter aux Saint-Quentinois.

Un homme plus ardent que lui encore à la curée humaine glissa sous son bras en criant : « Bataille! bataille ! » et se jeta à la poursuite des Espagnols.

C'était Malemort, qui, après avoir repris ses sens, avait avalé une bouteille de vin que lui avait donnée Gudule, et était revenu à la charge.

Malheureusement, deux ou trois de ceux que poursuivait notre aventurier, s'apercevant qu'ils n'étaient poursuivis que par un seul homme, se retournèrent, et, quoique leurs lances tronquées ne leur laissassent pour toute arme qu'un bâton, l'un d'eux, d'un coup de ce bâton, renversa Malemort tout étourdi.

Bourgeois et soldats jetèrent un cri de regret : ils croyaient le brave aventurier mort. Par bonheur, Frantz avait des données certaines sur l'épaisseur du crâne de son compagnon ; il courut à lui, fendit en deux, d'un coup de sa redoutable épée, l'Espagnol qui s'apprêtait à l'achever d'un coup de dague, prit Malemort par le pied, et, jugeant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, revint, en courant, à la brèche, où il jeta Malemort — lequel commençait à rouvrir les yeux en murmurant : « Bataille ! » — entre les bras de Lactance, qui accourait avec ses jacobins.

Derrière les moines venait l'amiral, conduisant une petite troupe d'arquebusiers choisis qui

se mirent à ouvrir un feu si bien nourri, sur le boulevard extérieur et sur les maisons restées debout, que les Espagnols se tinrent cois et à couvert.

L'amiral s'informa : la perte avait été grande, et peu s'en était fallu que le faubourg d'Isle n'eût été enlevé d'assaut. Beaucoup de capitaines insistaient près de l'amiral pour lui faire abandonner ce point, qui venait déjà de coûter à la double garnison bourgeoise et militaire une soixantaine d'hommes; mais Coligny s'obstina : il voyait, sinon la sécurité de la ville, au moins la prolongation du siége dans l'occupation de ce faubourg.

Aussi ordonna-t-il que l'on profitât de la nuit, qui s'avançait, pour réparer les deux brèches, et remettre toutes choses en état.

Les jacobins, que leurs robes sombres rendaient moins visibles dans l'obscurité, furent chargés de cette besogne, à laquelle ils se mirent avec l'impassible dévouement du courage monacal.

Comme on craignait une attaque nocturne, les arquebusiers veillèrent sur le rempart, tandis que, pour donner l'alarme, au cas où l'ennemi aurait l'idée de tourner la vieille muraille, des sentinelles furent placées, de vingt pas en vingt pas, sur toute la ligne des marais de la Somme.

Ce fut une terrible nuit pour la ville de Saint-Quentin, que cette nuit du 3 au 4 août, nuit où elle eut à pleurer ses premiers morts !

Aussi chacun veilla-t-il sur sa maison et sur son quartier comme les sentinelles veillaient sur le faubourg d'Isle.

Les pauvres habitants du faubourg, qui comprenaient que là allait être le point acharné de l'attaque et de la défense, quittaient leurs maisons, traînant après eux dans des charrettes, ou portant sur des civières ce qu'ils avaient de plus précieux. Au nombre des émigrants qui abandonnaient le faubourg pour venir chercher un refuge dans la ville était Guillaume Pauquet, auquel son frère Jean avait offert l'hospitalité dans sa maison, qui formait l'angle de la rue du Vieux-Marché et de la rue des Arbalétriers.

Appuyée à son bras, sa fille Gudule, encore tout étourdie des événements de la journée, rentrait en ville, tournant de temps en temps la tête, soi-disant à cause du grand regret qu'elle éprouvait d'abandonner à une destruction certaine cette maison où elle était née, mais, en réalité, pour s'assurer que le bel Yvonnet ne la perdait point de vue.

Yvonnet suivait effectivement à distance raisonnable le bourgeois, sa fille et les ouvriers tisserands que Jean Pauquet avait prêtés à son

frère pour l'aider au transport de son mobilier, et qui s'acquittaient consciencieusement de ce soin.

Ce fut donc une grande consolation pour la pauvre Gudule, de voir que le jeune homme traversait Saint-Quentin dans toute sa longueur, coupait la place de l'Hôtel-de-Ville d'un angle à l'autre, suivait la rue Sainte-Marguerite, la rue du Vieux-Marché, et, du coin de la rue aux Pourceaux, la voyait entrer chez son oncle, propriétaire de la maison connue par l'enseigne de la *Navette Couronnée*.

Sous prétexte d'une grande fatigue, — et le prétexte était plausible après une pareille journée, — Gudule demanda à se retirer immédiatement dans sa chambre; ce qui lui fut accordé sans discussion.

Gudule commença de croire qu'il y avait véritablement un dieu pour les amants, quand elle vit que son oncle avait désigné pour son logement et celui de son père une espèce de petit pavillon formant l'angle du jardin, et donnant sur le chemin de ronde du rempart.

Aussi, dès qu'elle se trouva seule dans ce nouveau domicile, son premier soin fut d'éteindre sa lampe, comme si elle eût été couchée, et d'ouvrir sa fenêtre afin d'explorer les environs, et de voir quelle facilité cette fenêtre pouvait offrir à une escalade.

La facilité était grande : cette portion du rempart, qui s'étendait entre la porte du Vieux-Marché et la tour Dameuse, était certainement la plus déserte de la ville. Une échelle de huit ou dix pieds de haut, appuyée à la fenêtre, ferait au pavillon de la rue des Arbalétriers le même office que faisait la borne à la maison du faubourg d'Isle.

Il est vrai que les cloisons qui séparaient la chambre de Gudule de celle de Guillaume étaient bien légères, et que le moindre bruit qui se ferait dans cette chambre pourrait éveiller la susceptibilité de l'oreille paternelle ; mais qui empêchait, une fois l'échelle posée, qu'au lieu que ce fût Yvonnet qui montât dans la chambre, ce fût Gudule qui descendît sur le rempart ?

De cette façon, ou les amoureux auraient bien mauvaise chance, ou la chambre, demeurant solitaire, serait forcée d'être muette.

Gudule était plongée dans toutes ces combinaisons stratégiques, qui, pour le moment, faisaient d'elle un tacticien presque aussi habile que M. l'amiral, lorsqu'elle vit une ombre se glisser le long de la muraille du jardin.

Yvonnet, de son côté, se livrait à la même exploration, et faisait une reconnaissance sur le nouveau terrain où il allait avoir à manœuvrer.

Ce n'était pas un siége difficile à faire, que celui de la maison de maître Pauquet, surtout

pour un homme qui, comme notre aventurier, avait des intelligences dans la place.

Aussi, en deux mots, tout fut-il arrêté pour la nuit suivante.

Puis, comme on entendait dans l'escalier le pas de Guillaume Pauquet, un peu alourdi par la fatigue de la journée, Gudule ferma sa fenêtre, et Yvonnet disparut par la rue Saint-Jean.

VI

M. de Théligny.

Le jour retrouva l'amiral sur le rempart.

Loin d'être abattu par l'échec de la veille, Gaspard de Coligny avait décidé que l'on ferait une nouvelle tentative.

A son avis, l'ennemi savait qu'un secours était entré dans la ville, mais il n'en connaissait pas l'importance ; il fallait lui faire croire que ce secours était bien plus puissant qu'il ne l'était en réalité.

On conduirait ainsi le duc Emmanuel-Philibert à entreprendre un siége régulier, en lui ôtant l'espoir d'emporter la ville d'un coup de main ;

or, un siége régulier, c'était dix jours, quinze jours, un mois peut-être de répit, pendant lequel le connétable ferait, de son côté, quelque tentative, et où le roi aurait le loisir de prendre des mesures.

Il appela donc à lui le jeune lieutenant de la compagnie du Dauphin, M. de Théligny.

Celui-ci accourut. Il avait fait merveille, dans la soirée précédente, au faubourg d'Isle, et, cependant, il s'était tiré sain et sauf de la bataille; si bien que ses soldats, qui l'avaient vu au milieu de la fusillade, des épées et des lances, en le retrouvant sans une égratignure, l'avaient baptisé l'*Invulnérable*.

Il s'approcha de l'amiral, gai et souriant, comme un homme qui vient de faire son devoir, et qui est encore prêt à le faire. L'amiral le conduisit derrière le parapet d'une tour.

— Monsieur de Théligny, lui dit-il, vous voyez bien d'ici ce poste d'Espagnols?

Théligny fit signe qu'il voyait parfaitement.

— Eh bien, il me paraît facile à surprendre avec trente ou quarante cavaliers... Ordonnez donc trente ou quarante hommes de votre compagnie; mettez à leur tête un homme sûr, et faites-moi enlever hardiment ce poste-là!

— Mais, monsieur l'amiral, demanda en riant

Théligny, pourquoi ne serais-je pas moi-même cet homme sûr qui doit commander la sortie? Je vous avoue que je suis sûr de mes officiers, mais encore autrement sûr de moi.

L'amiral lui posa la main sur l'épaule.

— Mon cher Théligny, lui dit-il, les hommes de votre trempe sont rares; voilà pourquoi il ne faut pas les risquer dans des escarmouches, et les aventurer dans des échauffourées. Donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne commanderez pas la sortie, ou, tout mourant de fatigue que je suis, je demeure sur le rempart.

— S'il en est ainsi, monsieur l'amiral, dit Théligny en s'inclinant, retirez-vous, prenez du repos, et laissez-moi le soin de l'entreprise : je vous engage ma parole que je ne franchirai pas la porte de la ville.

— Je compte sur votre parole, monsieur! dit gravement l'amiral.

Puis, comme s'il eût voulu faire comprendre que la gravité de son visage et de sa voix s'appliquait seulement à cette recommandation de ne point quitter la ville :

— Quant à moi, mon cher Théligny, ajouta-t-il, je ne retourne pas même au logement du gouverneur, que je trouve trop éloigné : je rentre chez M. de Jarnac, je me jette sur un lit, et j'y dors une heure ou deux... Vous me trouverez là.

— Dormez tranquille, monsieur l'amiral, répondit Théligny; je veille.

L'amiral descendit le rempart en face la tour de Guise, et entra dans la deuxième maison de la rue de Rémicourt, qui était celle qu'habitait M. de Jarnac.

Théligny le suivit des yeux ; puis, se tournant vers un enseigne :

— Trente ou quarante hommes de bonne volonté de la compagnie du Dauphin ! dit-il.

— Vous allez les avoir à l'instant même, mon lieutenant, répondit l'enseigne.

— Comment cela ? je n'ai encore donné aucun ordre.

— C'est vrai; mais les paroles de M. l'amiral ont été prises au vol par un des auditeurs qui a fait signe que c'était compris, et qui est parti tout courant du côté de la caserne en criant : « Dauphins! Dauphins, à la bataille! »

— Et quel homme est-ce que celui qui exécute si bien les ordres avant qu'ils soient donnés?

— Ma foi! mon lieutenant, répondit en riant l'enseigne, il m'a bien plus l'air d'un diable que d'un homme : la moitié de son visage est couverte d'un appareil ensanglanté, ses cheveux sont brûlés tout ras, sa cuirasse est bosselée devant et derrière, et ses habits sont en loques!

— Ah! très-bien, dit Théligny, je sais à qui

nous avons affaire... Vous avez raison : ce n'est pas un homme, c'est un diable !

— Eh ! tenez, le voici, mon lieutenant, dit l'enseigne.

Et il montrait à Théligny un cavalier qui accourait au galop, venant de la porte d'Isle.

C'était Malemort, à moitié brûlé, à moitié noyé, à moitié assommé dans la sortie de la veille, et qui, ne s'en portant que mieux, demandait à faire une nouvelle sortie.

En même temps, du côté opposé, c'est-à-dire débouchant par la rue du Billon, à l'extrémité de laquelle était une caserne, s'avançait une petite troupe de quarante cavaliers.

Avec l'activité qui le caractérisait lorsqu'il était question de donner des coups ou d'en recevoir, Malemort avait eu le temps de courir au quartier, d'y transmettre la volonté de l'amiral, de se rendre à la porte d'Isle, d'y seller son cheval, et de revenir à la porte de Rémicourt, où il se trouvait arriver, comme on voit, en même temps que les cavaliers de la compagnie du Dauphin.

Pour toute récompense du zèle et de l'activité qu'il venait de déployer, Malemort demanda la faveur de faire partie de l'expédition ; ce qui lui fut accordé.

Au reste, il avait déclaré que, si on ne l'adjoi-

gnait pas à la sortie principale, il ferait une sortie particulière; que, si on ne lui ouvrait pas les portes, il sauterait du haut en bas du rempart.

Seulement, Théligny, qui le connaissait pour l'avoir vu à l'œuvre, la veille, lui recommanda de ne point se séparer du corps principal, et de charger dans les rangs.

Malemort promit tout ce que l'on voulut.

La porte fut ouverte, et la petite troupe sortit.

Mais, à peine hors de la porte, Malemort, entraîné par la rage qui le tenait, ne put s'astreindre à suivre le chemin pris par la petite troupe, et qui, sous un couvert d'arbres, et à la faveur de certains mouvements du sol, devait conduire les quarante cavaliers tout près du poste espagnol; il coupa le terrain en droite ligne, lançant son cheval au grand galop, et criant : « Bataille! bataille ! »

Pendant ce temps, l'amiral, ainsi qu'il l'avait dit, s'était retiré chez monsieur de Jarnac, et s'était jeté sur un lit; mais, tourmenté par une espèce de pressentiment, et, malgré sa fatigue, ne pouvant s'endormir, il se releva au bout d'une demi-heure, et, comme il lui semblait entendre des cris du côté du rempart, il prit à la main son épée dans le fourreau, et sortit vivement.

A peine avait-il fait vingt pas dans la rue de

Rémicourt, qu'il vit accourir à lui MM. de Luzarches et de Jarnac. A leur air effaré, on devinait aisément qu'il venait de se passer quelque chose de grave.

— Ah! dit M. de Jarnac en abordant l'amiral, vous savez donc déjà...?

— Quoi? demanda Coligny.

Les deux officiers se regardèrent.

— Si vous ne savez pas, dit M. de Luzarches, comment donc êtes-vous sorti?

— Je ne pouvais dormir : j'avais quelque chose comme un pressentiment... Ayant entendu des cris, je me suis levé, et me voici.

— Venez, alors!

Et les deux officiers remontèrent vivement sur le rempart, accompagnant l'amiral.

Le rempart était encombré de spectateurs.

En effet, voici ce qui s'était passé.

L'attaque prématurée de Malemort avait donné l'alarme. Le poste espagnol était plus nombreux qu'on ne l'avait jugé; les soldats et l'officier de la compagnie du Dauphin, qui croyaient surprendre l'ennemi, trouvèrent l'ennemi à cheval, et en nombre double du leur. A cette vue, la charge mollit; quelques cavaliers tournèrent bride, les plus lâches abandonnant les plus braves. Ces derniers étaient aux prises avec des forces trop considérables pour ne point succom-

ber s'il ne leur arrivait un prompt secours. Théligny oublia la parole engagée à l'amiral : sans autre arme que son épée, il sauta sur le premier cheval qui se trouva à sa portée, et il s'élança hors des murailles, appelant à grands cris au secours de leurs compagnons ceux qui avaient tourné bride. Quelques-uns, alors, se rallièrent à lui, et, avec huit ou dix hommes, espérant faire une diversion, il était venu, tête baissée, donner au milieu des Espagnols.

Un instant après, on avait vu ce qui restait des quarante cavaliers de la compagnie du Dauphin ramené vivement.

Ils étaient diminués d'un tiers, et M. de Théligny n'était point avec eux.

C'était alors que MM. de Jarnac et de Luzarches, jugeant qu'il était important de prévenir l'amiral de ce nouvel échec, s'étaient acheminés vers la maison où il s'était retiré pour prendre une heure de repos, et l'avaient rencontré à moitié chemin.

On a vu comment tous trois s'étaient élancés sur le rempart qui dominait le théâtre de la catastrophe.

Là, Coligny avait interrogé les fuyards; ceux-ci avaient raconté ce que nous venons de dire.

A l'égard de M. de Théligny, ils ne pouvaient rien affirmer : ils l'avaient vu arriver comme la

foudre, frapper l'officier espagnol d'un coup d'estoc au visage; mais, aussitôt, il avait été entouré, et, comme il ne portait aucune arme offensive, il était, au bout de quelques secondes, tombé percé de coups.

Un seul soldat soutenait que, tout dépouillé et tout percé de coups qu'était M. de Théligny, ce brave officier n'avait pas encore rendu le dernier soupir, parce qu'il l'avait vu faire un mouvement d'appel au moment où il passait au galop près de lui.

Quoique cet espoir fût bien faible, l'amiral donna aux officiers de la compagnie du Dauphin l'ordre de monter à cheval, et, à tout prix, de rapporter M. de Théligny mort ou vif.

Les officiers, qui ne demandaient pas mieux que de venger leur camarade, commençaient déjà de courir à la caserne, lorsqu'une espèce de Goliath sortit de la foule, et, portant la main à sa salade :

— Barton, meinherr amiral, dit-il; ce n'êdre boint bézoin d'ine gombagnie bour aller gerger cette bauvre tiable de lieudenant... s'il le feut, meinherr amiral, ch'irai afec mon nefeu Frantz. et nous l'abborderons mort ou five !

L'amiral se tourna vers celui qui faisait cette honnête proposition : c'était un des aventuriers qu'il avait pris à son service sans trop compter

sur eux, et qui, comme on le voit, avaient, dans le peu de rencontres déjà accomplies, largement payé de leurs personnes.

Il reconnut Heinrich Scharfenstein ; à quatre pas derrière lui, dans la même attitude, et pareil à l'ombre de son oncle, se tenait Frantz.

La veille, il les avait vus tous deux à l'œuvre, défendant chacun une des brèches du faubourg d'Isle; il lui avait suffi d'un coup d'œil pour les apprécier.

— Oui, mon brave, dit l'amiral, j'accepte... Que demandes-tu pour cela?

— Che temante un chéfal bour moi, et un chéfal bour mon nefeu Frantz.

— Mais ce n'est point là ce que je veux dire.

— Auzi, addentez tonc... Che temante engore teux hommes bour monder en groube terrière nous.

— Soit; mais après?

— Après? C'êdre dout... Zeulement, il vautrait teux chéfaux cras et teux hommes maieres.

— Eh bien, tu choisiras toi-même hommes et chevaux.

— Pon! fit Heinrich.

— Mais je voulais dire que pour l'argent...

— Oh! l'archent, c'êdre l'avvaire de Brogobe.

— Il n'y a pas besoin de Procope pour cela, dit l'amiral. Je promets pour Théligny vivant

cinquante écus, et pour Théligny mort vingt-cinq écus de gratification.

— Oh! oh! fit Heinrich en riant de son gros rire, che fous en irai gerger dant guc fons foutrez, à ce brix-là!

— Eh bien, alors, va, dit l'amiral, et sans perdre de temps!

— Dout de zuide, meinherr amiral! dout de zuide!

Et, en effet, immédiatement Heinrich se mit à choisir les chevaux.

Ceux qu'il préféra étaient deux chevaux d'escadron, vigoureux, fortement râblés, solides sur leurs jambes.

Puis il commença l'inspection des hommes.

Tout à coup, il poussa un cri de joie : il venait d'apercevoir, d'un côté, Lactance, et, de l'autre, Fracasso. Un pénitent et un poëte, c'était ce que le bon Heinrich connaissait de plus maigre au monde.

L'amiral ne savait trop que penser de tous ces préparatifs; mais il s'en rapportait, sinon à l'intelligence, du moins à l'instinct des deux géants.

Les quatre aventuriers descendirent le talus du rempart, disparurent sous la voûte de la porte de Rémicourt; puis, un instant après, la porte leur ayant été ouverte, ils reparurent deux sur chaque cheval, mais prenant, cette fois, toutes

les précautions d'ombre et de couvert qui avaient été négligées par Malemort.

Puis ils s'enfoncèrent derrière une petite éminence qui s'élevait à droite du moulin de la Couture.

Il nous serait impossible d'exprimer l'intérêt qui s'attachait à l'expédition de ces quatre hommes allant disputer un cadavre à toute une armée, car l'avis des moins pessimistes était que Théligny devait être mort.

Aussi le silence qui s'était fait parmi les trois ou quatre cents personnes entassées sur le rempart, tant que les quatre aventuriers avaient été en vue, se continua-t-il quand ils eurent disparu derrière la colline.

On eût dit que toute cette foule avait peur, par un souffle, par un mot, par un mouvement, d'éveiller la surveillance de l'ennemi.

Au bout d'un instant, on entendit une décharge de huit ou dix coups d'arquebuse.

Tous les cœurs tressaillirent.

Presque en même temps, Frantz Scharfenstein reparut à pied, portant, non pas un homme, mais deux hommes entre ses bras.

Derrière lui, la cavalerie et l'infanterie de l'expédition soutenaient la retraite.

La cavalerie ne se composait plus que d'un cheval et d'un homme ; sans doute, un des deux

chevaux avait été tué par la décharge qu'on avait entendue.

L'infanterie se composait de Fracasso et de Lactance, chacun son arquebuse à la main.

Huit ou dix cavaliers espagnols harcelaient la retraite. Mais l'infanterie était-elle trop pressée, Henrich opérait une charge, et la dégageait à grands coups de masse ; mais était-ce la cavalerie qui, à son tour, se trouvait serrée de trop près, deux coups d'arquebuse partis en même temps, avec une unité et une justesse remarquables, mettaient deux Espagnols à terre, et donnaient à Heinrich le temps de respirer.

Cependant, Frantz gagnait du chemin, et, en quelques secondes, grâce à ses gigantesques enjambées, il se trouva hors de toute poursuite.

Ce fut un cri de joie et d'admiration, quand on le vit gravir le talus, portant dans ses bras ces deux corps, hommes ou cadavres, comme une nourrice eût porté deux enfants.

Il déposa la moitié de son fardeau aux pieds de l'amiral.

— Foilà le fôtre, dit-il; il n'èdre bas dout à vait drébassé!

— Et celui-là? demanda Coligny en montrant le second blessé.

— Oh! zelui-là, dit Frantz, ce n'èdre rien... c'èdre Malemort... Tans ine minute, il fa êdre

refenu ! Lui êdre le tiaple, lui bas bouvoir êdre dué !

Et il se mit à rire de ce rire particulier à l'oncle et au neveu, et que l'on eût pu appeler le rire des Scharfenstein.

En ce moment, aux acclamations des assistants, les trois autres aventuriers, cavalerie et infanterie, rentraient dans la ville.

En effet, comme l'avait dit Frantz Scharfenstein, Théligny n'était pas encore mort, quoique percé de sept coups d'épée et de trois balles; ce qui était facile à voir, les Espagnols lui ayant enlevé jusqu'à sa chemise, et l'ayant laissé à l'endroit où il était tombé, bien convaincus qu'il ne s'en relèverait jamais.

On le porta aussitôt chez M. de Jarnac, et on le coucha sur ce même lit où l'amiral, une heure auparavant, n'avait pu reposer, tourmenté par le pressentiment de ce qui arrivait.

Là, et comme s'il n'eût attendu que ce moment, le blessé rouvrit les yeux, regarda autour de lui, et reconnut l'amiral.

— Un médecin ! un médecin ! s'écria vivement Coligny se reprenant à un espoir qu'il avait complétement perdu.

Mais Théligny, étendant la main :

— Merci, monsieur l'amiral, dit-il ; Dieu permet que je rouvre les yeux, et que je retrouve la

voix pour vous demander bien humblement pardon de vous avoir désobéi.

L'amiral l'arrêta.

— Ah! mon cher monsieur Théligny, lui dit-il, ce n'est point à moi qu'il faut demander pardon, car, si vous m'avez désobéi, c'est par excès de zèle pour le service du roi; mais, si vous êtes aussi mal que vous croyez être, et que vous ayez quelque chose à demander, demandez-le à Dieu!

— Oh! monsieur, dit Théligny, je n'ai heureusement à demander pardon à Dieu que de ces fautes qu'il est permis à un bon gentilhomme d'avouer... tandis que, en vous désobéissant, j'ai commis contre la discipline une grave offense... Pardonnez-moi donc, monsieur l'amiral, afin que je meure tranquille!

M. de Coligny, si bon appréciateur de tout vrai courage, se sentit venir les larmes aux yeux en entendant ce jeune officier, qui, sur le point de quitter une vie si pleine de belles promesses, ne paraissait regretter que ce moment d'oubli aux ordres de son général.

— Puisque vous le voulez absolument, dit-il, je vous pardonne une faute dont tout brave soldat serait fier, et, si cette seule chose vous tourmentait à votre dernière heure, mourez tranquille et en paix, comme est mort le chevalier Bayard, notre modèle à tous!

Et il s'inclina pour poser ses lèvres sur le front pâle du mourant.

Celui-ci, de son côté, fit un effort, et se souleva.

Les lèvres de l'amiral touchèrent le front du jeune officier, qui murmura ce seul mot :

— Merci !

Et il retomba en poussant un soupir.

C'était le dernier.

— Messieurs, dit Coligny essuyant une larme, et s'adressant à ceux qui l'entouraient, voici un brave gentilhomme de moins... Dieu nous donne à tous une pareille mort !

VII

Le Réveil de M. le connétable.

Si glorieux que fussent les deux échecs que venait d'éprouver l'amiral, ce n'en étaient pas moins des échecs qui lui faisaient comprendre le besoin qu'il avait d'être promptement secouru en face d'une si nombreuse armée, et d'une si active vigilance.

En conséquence, il résolut, profitant du moment où l'armée anglaise, encore absente, laissait à découvert tout un côté de la ville, d'envoyer des messagers à son oncle le connétable, pour obtenir de lui le plus grand renfort possible.

A cet effet, il fit venir Maldent et Yvonnet :

Yvonnet, qui avait été le guide du pauvre Théligny, et Maldent, qui avait été son propre guide à lui.

Le connétable devait être à Ham ou à la Fère; l'un des deux messagers irait donc à Ham, l'autre à la Fère, porter des nouvelles, et indiquer au connétable le moyen de faire parvenir un secours jusqu'à Saint-Quentin.

Ce moyen, que l'absence de l'armée anglaise rendait facile, consistait simplement à lancer une forte colonne par le chemin de Savy, qui aboutit au faubourg de Ponthoille, pendant que, à la même heure où elle arriverait en vue de la ville, Coligny, du côté opposé, simulerait une sortie, qui, en occupant sur le point faussement menacé l'armée ennemie, permettrait à la colonne française d'arriver saine et sauve jusqu'à la ville.

Les deux messagers partirent le soir même, emportant chacun une pressante recommandation, l'un de la part du pauvre Malemort, l'autre de la part de la désolée Gudule.

Malemort, qui avait reçu un coup d'épée à travers les côtes, lequel coup, par bonheur, avait passé dans une ancienne cicatrice, — ce qui, du reste, lui arrivait presque toujours, tant il en était grêlé! — Malemort recommandait à Maldent de lui rapporter certaines herbes qui lui étaient nécessaires pour renouveler ce fameux

baume de Ferragus dont il faisait une si terrible consommation.

Gudule, qui avait reçu à travers le cœur un coup bien autrement douloureux et bien autrement mortel que celui de Malemort, recommandait à Yvonnet de veiller avec le plus grand soin sur une vie à laquelle la sienne était attachée. En attendant son bien-aimé Yvonnet, elle passerait toutes ses nuits à sa fenêtre donnant sur le rempart du Vieux-Marché.

Nos deux aventuriers sortirent par la porte de Ponthoille ; puis, arrivé à une demi-lieue à peu près sur la route de Ham, Yvonnet prit à travers champs, pour gagner le chemin de la Fère, tandis que Maldent continuait de suivre celui de Ham.

Yvonnet passa la Somme entre Gauchy et Gruoïs, et rejoignit à Cérisy le chemin de la Fère.

Nous nous attacherons plutôt à Yvonnet qu'à Maldent, attendu que c'est à la Fère que se trouvait le connétable.

A trois heures du matin, Yvonnet frappait à la porte de la ville, qui refusait obstinément de s'ouvrir; mais, cependant, le concierge, apprenant que le visiteur nocturne arrivait de Saint-Quentin, l'entre-bâilla pour le laisser passer.

L'ordre avait été donné par le connétable d'accueillir sans retard tout messager venant de la

part de son neveu, et d'introduire l'envoyé près de lui, à quelque heure que ce fût.

À trois heures et demie du matin, on éveillait donc le connétable.

Le vieux soldat était couché dans un lit, luxe qu'il se permettait rarement en campagne; mais il avait sous son chevet son épée de connétable, et, sur une chaise, près de son lit, son armure et son casque; ce qui indiquait que, à la moindre alerte, il serait en mesure d'attaquer ou de se défendre.

Ceux qui servaient sous lui étaient, d'ailleurs, habitués à être appelés à toute heure du jour et de la nuit, soit pour donner des avis, soit pour recevoir des ordres.

Yvonnet fut introduit dans la chambre de l'infatigable vieillard, qui, sachant qu'un messager était arrivé, attendait ce messager à moitié soulevé sur son coude.

A peine eut-il entendu les pas d'Yvonnet, que, avec sa brutalité ordinaire :

— Allons, drôle! dit-il, avance ici!

Ce n'était pas l'heure de faire de la susceptibilité : Yvonnet s'avança.

— Plus près, dit le connétable, plus près, que je te regarde dans le blanc des yeux, maroufle! J'aime à voir ceux à qui je parle.

Yvonnet s'avança jusqu'au bord du lit.

— Me voici, monseigneur, dit-il.

— Ah ! te voici... c'est bien heureux !

Il prit sa lampe, et regarda l'aventurier avec un mouvement de tête qui n'indiquait pas que l'examen fût favorable au messager.

— J'ai déjà vu ce muguet quelque part, dit le connétable se parlant à lui-même.

Puis, à Yvonnet :

— Ne vas-tu pas me donner la peine de chercher où je t'ai vu, drôle? Voyons, dis-moi cela tout de suite; tu dois t'en souvenir, toi!

— Et pourquoi m'en souviendrais-je mieux que vous, monseigneur? dit Yvonnet ne pouvant résister au désir d'adresser à son tour une question au connétable.

— Parce que, répondit le vieux soldat, tu vois une fois par hasard un connétable de France, tandis que je vois tous les jours un tas de coquins comme toi !

— C'est juste, monseigneur, répondit Yvonnet. Eh bien, vous m'avez vu chez le roi.

— Comment, dit le connétable, chez le roi? Tu vas donc chez le roi, toi?

— J'y ai du moins été le jour où j'ai eu l'honneur de vous y voir, monsieur le connétable, répondit Yvonnet avec la plus exquise politesse.

— Hum ! fit le connétable. Au fait, je me rappelle : tu étais avec un jeune officier qui ve-

nait parler au roi de la part de mon neveu...

— Avec M. de Théligny.

— C'est cela! dit le connétable. Et tout va bien là-bas?

— Au contraire, monseigneur, tout va mal.

— Comment, tout va mal? Prends garde à ce que tu vas me dire, drôle!

— Je vais vous dire la vérité, monseigneur. Avant-hier, nous avons eu, en faisant une sortie au faubourg d'Isle, une soixantaine d'hommes mis hors de combat. Hier, en essayant d'enlever un poste d'Espagnols en avant de la porte de Rémicourt, nous avons perdu quinze cavaliers de la compagnie du Dauphin, et leur lieutenant, M. de Théligny...

— Théligny! interrompit le connétable, qui se croyait invulnérable, ayant survécu à tant de batailles, à tant de combats, à tant d'escarmouches; Théligny s'est laissé tuer? l'imbécile!... Après?

— Eh bien, après, monsieur le connétable, voici une lettre de M. l'amiral, qui demande un prompt secours.

— Il fallait donc commencer par là, maroufle! dit le connétable en arrachant la lettre des mains de l'aventurier.

Et il la lut, selon son habitude, en s'interrompant pour donner des ordres :

« Je tiendrai le plus que je pourrai le faubourg d'Isle... »

— Et il fera bien, mordieu !... Qu'on m'aille chercher M. Dandelot !

« ... Car, des hauteurs du faubourg, une batterie d'artillerie peut balayer dans toute sa longueur le rempart de Rémicourt, de la tour à l'Eau à la tour Rouge... »

— Qu'on appelle le maréchal Saint-André !

« ... Mais, pour défendre le faubourg d'Isle et les autres points menacés, il me faudrait un renfort de deux mille hommes au moins, n'ayant, en réalité, que cinq ou six cents hommes sous mes ordres... »

— Corbleu ! je lui en enverrai quatre mille !... Qu'on me fasse venir M. le duc d'Enghien !... De quel droit ces messieurs dorment-ils quand je suis éveillé ?... M. le duc d'Enghien, tout de suite !... Voyons, que me rabâche-t-il encore, monsieur mon neveu ?

« ... Je n'ai que seize pièces de canon ; je n'ai

que quarante canonniers; je n'ai que cinquante ou soixante arquebuses; enfin, je n'ai de munitions que pour quinze jours, et de vivres que pour trois semaines... »

— Comment, c'est vrai, tout ce qu'il me dit là? s'écria le connétable.

— C'est l'exacte vérité, monseigneur! répondit gracieusement Yvonnet.

— En effet, je voudrais bien voir qu'un maroufle de ton espèce donnât un démenti à mon neveu... hum!

Et le connétable regarda Yvonnet d'un air féroce.

Yvonnet s'inclina et fit trois pas en arrière.

— Pourquoi te recules-tu? demanda le connétable.

— Parce que je pense que monseigneur n'a plus rien à me demander.

— Tu te trompes... Viens ici!

Yvonnet reprit sa place.

— Et les bourgeois, comment se conduisent-ils? demanda le connétable.

— A merveille, monseigneur!

— Les drôles!... Je voudrais bien voir qu'il en fût autrement!

— Il n'y a pas jusqu'aux moines qui n'aient pris la hallebarde.

— Cafards!... Et tu dis qu'ils se battent?...

— Comme des lions! Quant aux femmes, monseigneur...

— Elles geignent, elles pleurent, elles tremblent?... Les drôlesses ne sont bonnes qu'à cela.

— Au contraire, monseigneur, elles encouragent les combattants, elles pansent les blessés, elles enterrent les morts.

— Coquines!...

En ce moment, la porte s'ouvrit, et un gentilhomme tout armé, mais la tête seulement couverte d'un bonnet de velours, parut sur le seuil.

— Ah! venez ici, monsieur Dandelot, dit le connétable. Voilà votre frère qui jette les hauts cris dans sa ville de Saint-Quentin, où l'on croirait qu'on l'égorge.

— Monseigneur, répondit en riant M. Dandelot, si mon frère, votre neveu, jette les hauts cris, vous le connaissez assez, je présume, pour savoir que ce n'est pas de peur.

— Eh! oui, morbleu! je sais que c'est de mal... et voilà ce qui me fâche... Aussi vous ai-je fait appeler, vous, M. le maréchal de Saint-André...

— Me voici, monseigneur, interrompit le maréchal en apparaissant à son tour à l'entrée de la chambre.

— Bon! bon! maréchal!... Et M. d'Enghien, qui n'arrive pas!

— Pardon, monseigneur, dit le duc en entrant à son tour, me voici.

— Tripes et boyaux, messieurs! dit le connétable lançant son gros juron avec d'autant plus de violence, que, voyant tout le monde rendu à son devoir, il ne savait comment épancher cette mauvaise humeur habituelle qui faisait le fond de son caractère; tripes et boyaux, messieurs! nous ne sommes pas à Capoue pour dormir, comme vous faites, les poings fermés.

— Ce n'est pas à moi que cela s'adresse, monseigneur, dit le maréchal, car j'étais déjà levé.

— Et, moi, dit le duc d'Enghien, je n'étais pas encore couché.

— Non, je parle pour M Dandelot.

— Moi! dit Dandelot; mais monseigneur m'excusera : je faisais patrouille, et, si je suis arrivé ici avant ces messieurs, c'est que j'étais à cheval quand on m'a rencontré, et que je suis accouru à cheval.

— Alors, c'est pour moi, dit Montmorency. Il paraît que me voilà vieux et bon à rien, puisque je suis le seul couché... Tête et sang!

— Mais, connétable, reprit en riant Dandelot, qui diable dit cela?

— Personne, je l'espère bien ; car, à celui qui dirait cela, je lui casserais la margoulette comme j'ai fait à ce prophète de mauvais augure que j'ai rencontré l'autre jour sur la route... Mais il s'agit d'autre chose, voyons ; il s'agit de porter secours à ce pauvre diable de Coligny, qui a cinquante mille hommes sur les bras. Cinquante mille hommes, qu'en dites-vous ? M'est avis que monsieur mon neveu a peur, et qu'il voit double.

Les trois officiers sourirent en même temps, et avec une expression pareille.

— Si mon frère dit cinquante mille hommes, répondit Dandelot, c'est cinquante mille hommes, monseigneur.

— Et même plutôt soixante mille que cinquante mille, dit le maréchal de Saint-André.

— Et vous, monsieur d'Enghien, que pensez-vous ?

— Mais, monsieur le connétable, je pense exactement comme ces messieurs.

— Alors, vous êtes, comme toujours, d'un avis contraire au mien ?

— Non, monsieur le connétable, reprit Dandelot ; seulement, nous sommes d'avis que l'amiral dit la vérité.

— Eh bien, êtes-vous prêts à risquer quelque chose pour le secourir, l'amiral ?

— Je suis prêt à risquer ma vie, répondit Dandelot.

— Nous aussi, dirent d'une même voix le maréchal de Saint-André et le duc d'Enghien.

— Alors, tout va bien! dit le connétable.

Puis, se retournant vers l'antichambre, dans laquelle se faisait un grand bruit :

— Corbleu! dit-il, d'où vient tout ce vacarme?

— Monseigneur, dit un des sous-officiers de garde, c'est un homme qu'on vient d'arrêter à la porte de Ham.

— Qu'on le fourre en prison!

— On croit que c'est un militaire déguisé en paysan.

— Qu'on le pende!

— Mais il se réclame de M. l'amiral, et assure qu'il vient de sa part.

— A-t-il une lettre ou un sauf-conduit?

— Non, et c'est ce qui nous a fait croire que nous avions affaire à un espion.

— Qu'on le roue!

— Un instant! cria une voix dans l'antichambre, on ne roue pas les gens comme cela, fût-on M. le connétable.

Et, à la suite d'une vive rumeur et d'un mouvement qui indiquait une lutte, un homme s'élança de l'antichambre dans la chambre.

— Eh! s'écria Yvonnet, prenez garde à ce que

vous allez faire, monseigneur : c'est Maldent!

— Qu'est-ce que c'est que cela, Maldent? demanda le connétable.

— C'est le second messager que vous a envoyé M. l'amiral, et qui, parti en même temps que moi de Saint-Quentin, arrive naturellement deux heures après moi, ayant passé par Ham.

Et, en effet, c'était Maldent, qui, n'ayant pas trouvé M. le connétable à Ham, y avait pris un cheval, et était accouru à toute bride de Ham à la Fère, de peur que quelque obstacle n'eût arrêté Yvonnet en chemin.

Maintenant, comment Maldent, qui était parti en costume militaire, et avec une lettre de l'amiral, arrivait-il vêtu en paysan et sans lettre? C'est ce que, grâce à leur perspicacité habituelle, nos lecteurs devineront dans un des chapitres suivants.

VIII

L'Échellade.

Que nos lecteurs ne s'étonnent point de nous voir suivre, avec une exactitude qui appartient plutôt à l'historien qu'au romancier, tous les détails, attaque et défense, de ce glorieux siége de Saint-Quentin, — siége également glorieux pour celui qui l'a fait et pour celui qui l'a soutenu.

D'ailleurs, à notre avis, la grandeur d'un pays se compose aussi bien de ses défaites que de ses victoires : la gloire des triomphes se rehausse de celle des revers.

Quel peuple, en effet, n'eût pas succombé après

Crécy, après Poitiers, après Azincourt, après Pavie, après Saint-Quentin, après Waterloo? Mais la main de Dieu était sur la France, et, après chaque chute, la France, au contraire, s'est relevée plus grande qu'elle n'était auparavant.

C'est après avoir succombé sept fois sous le poids de sa croix que Jésus sauva le monde!

La France, sous ce rapport, qu'on nous permette de le dire, pourrait bien n'être autre chose que le Christ des nations.

Saint-Quentin est une de ces stations de la France portant sa croix.

La croix, ce fut la monarchie.

Heureusement, derrière la monarchie était le peuple.

Cette fois encore, derrière la monarchie tombée, nous allons voir le peuple rester debout.

Pendant la nuit qui suivit le départ d'Yvonnet et de Maldent, on vint prévenir l'amiral que les sentinelles qui montaient la garde au faubourg d'Isle croyaient entendre un bruit de sape.

Coligny se leva et courut à l'endroit menacé.

C'était un capitaine expérimenté, que l'amiral. Il descendit de son cheval, se coucha sur le rempart, approcha son oreille de terre, et écouta.

Puis, se relevant :

— Ce n'est point un bruit de sape, dit-il; c'est un bruit de canons que l'on roule... L'ennemi

approche ses pièces pour tirer en batterie.

Les officiers se regardèrent.

Puis Jarnac, s'avançant :

— Monsieur l'amiral, dit-il, vous savez que l'avis de tout le monde est que l'endroit n'est pas tenable?

L'amiral sourit.

— C'est le mien aussi, messieurs, dit-il; et, cependant, vous le voyez, depuis cinq jours, nous tenons... Si je m'étais retiré quand j'en fus pressé par vous, le faubourg d'Isle serait, depuis cinq jours, aux mains des Espagnols, et les travaux qui leur restent à faire pour attaquer la ville de ce côté seraient terminés. Or, n'oublions point ceci, messieurs : chaque jour que nous gagnons nous est aussi utile que le sont au daim poursuivi les derniers souffles de son haleine.

— Alors, votre avis, monseigneur?

— Mon avis est que nous avons fait, de ce côté, tout ce qu'il était humainement possible de faire, et qu'il faut porter ailleurs notre force, notre dévouement et notre vigilance.

Les officiers s'inclinèrent en signe d'acquiescement.

— Au point du jour, continua Coligny, les pièces espagnoles seront en batterie, et le feu commencera; au point du jour, il faut que tout ce que nous avons ici d'artillerie, de munitions,

de boulets, de balles de laine, de brouettes, de civières, de pics, d'outils à pionnier, soit rentré dans la ville. Une partie de nos hommes va s'occuper à cela; l'autre entassera dans les maisons les fagots, les fascines que j'ai fait préparer, et y mettra le feu... Je veillerai moi-même à la retraite, et ferai couper les ponts derrière nos soldats.

Puis, comme il voyait autour de lui les pauvres malheureux à qui ces maisons appartenaient, et qui écoutaient ces ordres d'un air désolé :

— Mes amis, dit-il, vos maisons, épargnées par nous, seraient démolies par les Espagnols, qui y chercheraient du bois et des pierres pour construire leurs masques, et creuser leurs tranchées; faites-en donc vous-mêmes le sacrifice au roi et au pays : c'est vous que je charge d'y mettre le feu.

Les habitants du faubourg d'Isle se regardèrent, échangèrent quelques mots à voix basse, et l'un d'eux, s'avançant :

— Monsieur l'amiral, dit-il, je m'appelle Guillaume Pauquet; vous voyez d'ici ma maison, celle-là qui est une des plus grandes du quartier... Je me charge de mettre le feu à ma maison, et voici mes voisins et mes amis qui en feront autant aux leurs que je vais en faire à la mienne.

— C'est vrai, cela, mes enfants? dit l'amiral, les larmes aux yeux.

— Est-ce pour le bien du roi et du pays, ce que vous demandez là, monsieur l'amiral?

— Tenez seulement quinze jours avec moi, mes amis, et nous sauvons la France! dit Coligny.

— Et, pour que vous teniez dix jours encore, il faut que nous brûlions nos maisons?

— Je crois, mes amis, que c'est nécessaire.

— Alors, nos maisons brûlées, vous répondez de tenir?

— Je réponds, mes amis, de faire tout ce qu'un gentilhomme dévoué au roi et au pays peut faire, dit l'amiral. Quiconque parlera de rendre la ville sera jeté par moi du haut en bas des murailles; si je parle de la rendre moi-même, que l'on m'en fasse autant.

— C'est bien, monsieur l'amiral, dit un des habitants du faubourg, quand vous ordonnerez de brûler les maisons, on y mettra le feu.

— Mais, dit une voix, j'espère bien qu'on épargnera l'abbaye de Saint-Quentin-en-Isle.

L'amiral se retourna du côté d'où venait la voix, et reconnut Lactance.

— Saint-Quentin-en-Isle moins que tout le reste, répondit l'amiral. De la plate-forme de Saint-Quentin-en-Isle, on domine tout le rem-

part de Rémicourt, et une batterie de canons établie sur cette plate-forme rendrait la défense du rempart impossible.

Lactance leva les yeux au ciel, et poussa un profond soupir.

— D'ailleurs, continua en souriant l'amiral, saint Quentin est avant tout le protecteur de la ville, et il ne nous en voudra point d'empêcher qu'on ne fasse de son abbaye un moyen de ruine pour ses protégés.

Puis, profitant de ce moment de bonne volonté qui paraissait inspirer à chacun un seul et même dévouement, il ordonna que l'on commençât de tirer vers la ville les canons, et de charrier les différents objets indiqués par lui ; le tout dans le plus grand silence possible.

On se mit à l'œuvre, et, il faut le dire, avec autant de courage ceux qui portaient les fascines dans les maisons que ceux qui, attelés aux canons ou aux chariots, tiraient chariots et canons vers la ville.

A deux heures du matin, tout était rentré, et il ne restait derrière la vieille muraille que le nombre d'arquebusiers nécessaire pour faire croire qu'elle était toujours défendue, et les hommes qui, des torches à la main, se tenaient prêts à mettre le feu aux maisons.

Au point du jour, comme l'avait prévu l'ami-

ral, les Espagnols tirèrent leur première volée. Une batterie de brèche avait été établie dans la nuit, et c'était bien le travail qui se faisait pour son établissement qu'avait entendu l'amiral.

Cette première volée était le signal convenu pour mettre le feu au faubourg. Pas un des habitants n'hésita ; chacun approcha héroïquement sa torche des fascines, et, au bout d'un instant, on vit monter vers le ciel un rideau de fumée qui fit bientôt place à un rideau de flamme.

Le faubourg brûlait depuis l'église Saint-Éloi jusqu'à celle de Saint-Pierre-au-Canal ; mais, au milieu de cet immense brasier, comme si un pouvoir surhumain en eût écarté l'incendie, l'abbaye de Saint-Quentin restait intacte.

Trois fois, à travers le feu, et passant sur des ponts volants, — car les autres avaient été coupés, — des bourgeois d'abord, des soldats ensuite, et enfin des artificiers, allèrent renouveler la tentative, trois fois la tentative échoua.

L'amiral, du haut de la porte d'Isle, suivait les progrès de la destruction, lorsque Jean Pauquet, se séparant du groupe dont il faisait partie, et s'approchant de l'amiral, son bonnet de laine à la main :

— Monseigneur, dit-il, il y a là un ancien de la ville qui prétend avoir entendu raconter à son père qu'un dépôt de poudre existe dans l'une ou

l'autre des deux tours qui flanquent la porte d'Isle, et peut-être dans toutes les deux.

— Bon! dit l'amiral, il faut voir... Où sont les clefs?

— Ah! les clefs, dit Jean Pauquet, qui sait cela? Il y a peut-être cent ans que les portes n'ont été ouvertes!

— Alors, qu'on prenne des leviers et des pinces pour les ouvrir.

— N'êdre bas pézoin te lefiers ni te binzes, dit une voix; moi bouzer la borde, et la borde s'oufrira!

Et Heinrich Scharfenstein, suivi de son neveu Frantz, fit trois pas vers Coligny.

— Ah! c'est toi, mon brave géant? dit l'amiral.

— Foui, c'êdre moi et mon nefeu Frantz.

— Eh bien! pousse, mon ami! pousse!

Les deux Scharfenstein s'approchèrent chacun d'une porte, s'y adossèrent, et, toujours pareils à une double mécanique obéissant à un même mouvement, après avoir pris leur point d'appui, comptèrent :

— *Ein! zwein! drei!*

Et, au mot *drei*, qui, dans notre langue, correspond au mot *trois,* faisant chacun un effort, ils enfoncèrent chacun le battant de la porte auquel il était adossé, et cela si victorieusement,

que tous deux tombèrent avec les battants.

Seulement, comme les portes avaient opposé des résistances plus ou moins grandes, Frantz Scharfenstein tomba de son long et à la renverse, tandis que Heinrich, plus favorisé, ne tomba que sur son derrière.

Mais tous deux se relevèrent avec leur gravité habituelle en disant :

— Foilà !

On entra dans les tours. L'une d'elles, comme l'avait dit Jean Pauquet, contenait effectivement deux ou trois milliers de poudre ; mais, comme il l'avait dit encore, cette poudre était là depuis si longtemps, que, lorsqu'on voulut l'enlever dans les caques, celles-ci tombèrent en poussière.

Alors, l'amiral donna l'ordre d'apporter des draps pour transporter la poudre à l'arsenal.

Puis, voyant que cet ordre commençait à s'exécuter, il rentra chez lui pour déjeuner et pour prendre un peu de repos, étant sur pied depuis minuit, et n'ayant rien mangé depuis la veille.

Il venait de se mettre à table, lorsqu'on lui annonça qu'un des messagers qu'il avait envoyés au connétable était de retour, et demandait à lui parler sans retard.

C'était Yvonnet.

Yvonnet venait annoncer à l'amiral que les secours réclamés par lui arriveraient le lende-

main conduits par son frère M. Dandelot, par le maréchal de Saint-André et par le duc d'Enghien.

Ces secours devaient se composer de quatre mille hommes de pied qui, selon l'indication donnée par l'amiral, suivraient le chemin de Savy, et entreraient par le faubourg de Ponthoille.

Maldent était resté à la Fère pour servir de guide à M. Dandelot.

Yvonnet en était là de son récit, et levait un verre de vin qu'on venait de lui verser pour boire à la santé de l'amiral, lorsque, tout ensemble, la terre trembla, les murailles chancelèrent, les vitres des fenêtres volèrent en éclats, et un bruit pareil à celui de cent pièces de canon qui tonneraient à la fois se fit entendre.

L'amiral se leva; Yvonnet, pris d'un mouvement nerveux, reposa sur la table son verre plein.

En même temps, un nuage passa sur la ville emporté par le vent d'ouest, et une forte odeur de soufre se répandit dans l'appartement à travers les vitres cassées.

— Oh! les malheureux! dit l'amiral, ils n'auront pas pris les précautions nécessaires, et la poudrière vient de sauter!

Aussitôt, sans attendre les nouvelles, il sortit de la maison, et courut vers la porte d'Isle.

Toute la population se précipitait du même

côté; l'amiral n'avait point de renseignements à demander : tous ces gens couraient au bruit, mais ignoraient quelle était la cause de ce bruit.

Coligny ne s'était pas trompé : en arrivant sur le rempart, il vit la tour éventrée et fumante comme le cratère d'un volcan. Une flammèche de l'immense incendie qui l'entourait était entrée par une des meurtrières, et avait mis le feu au terrible combustible.

Quarante ou cinquante personnes avaient péri; cinq officiers qui dirigeaient l'opération avaient disparu.

La tour offrait à l'ennemi une brèche par laquelle vingt-cinq assaillants pouvaient monter de front.

Par bonheur, le voile de flamme et de fumée qui s'étendait entre le faubourg et la ville cachait cette brèche aux Espagnols; — le dévouement des habitants qui avaient mis le feu à leurs maisons venait donc de sauver la ville.

Coligny comprit le danger : il fit un appel à la bonne volonté de tous; mais les bourgeois seuls y répondirent. Les gens de guerre, qu'on avait retirés du faubourg, étaient allés *se repaître et se rafraîchir*.

Au nombre de ceux qui étaient allés se repaître et se rafraîchir étaient les deux Scharfenstein; mais, comme leur tente n'était qu'à une cinquan-

taine de pas du théâtre de l'événement, ils furent des premiers à répondre à l'appel de l'amiral.

C'étaient deux précieux auxiliaires, que l'oncle Heinrich et le neveu Frantz, en circonstance pareille : leur force herculéenne, leur stature gigantesque les rendaient bons à tout. Ils mirent bas leurs pourpoints, retroussèrent leurs manches, et se firent maçons.

Trois heures après, soit que l'ennemi n'eût rien su de la catastrophe, soit qu'il préparât quelque autre entreprise, les réparations étaient faites sans empêchement aucun, et la tour était redevenue presque aussi solide qu'auparavant.

Toute cette journée — qui était celle du 7 août — s'écoula sans que l'ennemi fît la moindre démonstration ; il semblait se borner à un simple blocus. Sans doute attendait-il l'arrivée de l'armée anglaise.

Le soir, les sentinelles remarquèrent quelque mouvement du côté du faubourg d'Isle. Les Espagnols de Carondelet et de Julien Romeron, profitant de l'affaiblissement de l'incendie, commencèrent à apparaître dans le faubourg, et à se rapprocher de la ville.

Toute la surveillance se concentra donc de ce côté.

Le soir, à dix heures, l'amiral convoqua chez lui les principaux officiers de la garnison ; il leur

annonça que, dans la nuit, selon toute probabilité, leur arriverait le renfort attendu. On devait donc secrètement et silencieusement garnir la muraille, depuis Tourival jusqu'à la porte de Ponthoille, afin de se tenir prêt à porter du secours, s'il était besoin, à Dandelot et à ses hommes.

Yvonnet, qui, en sa qualité de messager, avait été initié à ces dispositions, les avait vu prendre avec joie, et, autant qu'il avait été en lui, — car sa connaissance toute particulière des localités ne laissait pas que de lui donner une certaine influence, — il avait poussé les veilleurs nocturnes du côté de la porte de Rémicourt, du côté de la porte d'Isle, et du côté de la porte de Ponthoille.

Cette disposition, en effet, — à part quelques sentinelles, — laissait entièrement à découvert le rempart du Vieux-Marché, où était située, on se le rappelle, la maison de Jean Panquet, et particulièrement le petit pavillon habité par mademoiselle Gudule.

Aussi, vers onze heures, par une de ces sombres nuits si estimées et si bénies des amoureux qui vont voir leurs maîtresses, et des hommes de guerre qui préparent une surprise, notre aventurier, suivi de ses deux amis Heinrich et Frantz, armés comme lui jusqu'aux dents, s'avançait-il avec précaution à travers les rues des Rosiers,

de la Fosse et de Saint-Jean, par laquelle, — à cent pas à peu près de la tour Dameuse, — on rejoignait le rempart du Vieux-Marché.

Les trois aventuriers suivaient ce chemin parce qu'il était à leur connaissance que tout l'espace qui s'étendait entre la tour Dameuse et la porte du Vieux-Marché était veuf de sentinelles, l'ennemi n'ayant encore fait aucune démonstration de ce côté.

Le boulevard était donc sombre et désert.

Pourquoi cette troupe, qui, malgré son apparence formidable, n'avait aucune intention hostile, se composait-elle de Heinrich et Frantz d'un côté, et d'Yvonnet de l'autre?

Par cette loi naturelle qui veut qu'en ce monde, la faiblesse cherche la force, et que la force aime la faiblesse.

Avec qui, parmi ses huit compagnons, Yvonnet avait-il fait la liaison la plus intime? Avec Heinrich et avec Frantz. Pourquoi? C'est qu'ils étaient les plus forts, et que lui était le plus faible.

Dès que les deux Scharfenstein avaient un instant de loisir, quel était celui dont ils s'empressaient de rechercher la compagnie? Yvonnet.

Aussi, lorsque Yvonnet avait besoin d'un appui quelconque, à qui allait-il demander secours? Aux deux Scharfenstein.

Sous son costume toujours soigné, toujours coquet, toujours élégant, jurant avec le costume rude et soldatesque des deux géants, Yvonnet, suivi par eux, ressemblait à un enfant de bonne maison tenant en laisse deux molosses.

C'était par cette attraction que nous avons dite de la faiblesse vers la force, et cette sympathie de la force pour la faiblesse, que, ce soir-là encore, Yvonnet s'était adressé aux deux Scharfenstein, afin de leur demander s'ils voulaient venir avec lui, et que, comme d'habitude, ceux-ci s'étaient levés et armés aussitôt en répondant :

— Pien folondiers, meinherr Yfonnet.

Car les deux Scharfenstein appelaient Yvonnet *monsieur*, distinction qu'ils n'accordaient à aucun autre de leurs compagnons.

C'est que leur amitié pour Yvonnet était mêlée d'un profond respect. Jamais il ne serait arrivé à l'oncle ou au neveu de se permettre de prendre la parole devant le jeune aventurier; non, ils l'écoutaient parler belles femmes, belles armes, beaux habits, se contentant d'approuver de la tête, et, de temps en temps, — à ses saillies, bien entendu, — de rire de ce gros rire qui leur était particulier.

Où allait Yvonnet, quand Yvonnet leur disait : « Venez avec moi ! » peu leur importait; il avait dit : « Venez ! » cela suffisait, et ils suivaient

cette charmante flamme de leur esprit comme des satellites suivent une planète.

Ce soir, Yvonnet allait à ses amours; il avait dit aux deux Scharfenstein : « Venez! » et, comme on le voit, ils étaient venus.

Seulement, dans quel but, quand il s'agissait d'un de ces rendez-vous où la présence d'un tiers est toujours gênante, Yvonnet s'était-il fait accompagner des deux géants?

D'abord, empressons-nous de dire que les braves Allemands n'étaient point des témoins incommodes; ils fermaient un œil, ils en fermaient deux, ils en fermaient trois, ils en fermaient quatre, sur un mot, sur un geste, sur un signe de leur compagnon, et les tenaient religieusement fermés tant qu'un signe, un geste ou un mot de leur compagnon ne leur permettait pas de les rouvrir.

Yvonnet les avait emmenés parce que, — on s'en souvient, — pour arriver à la fenêtre du pavillon de Gudule, il avait besoin d'une échelle; et, au lieu de prendre une échelle, il avait trouvé plus simple de prendre les deux Scharfenstein; ce qui revenait absolument au même.

Le jeune homme avait, comme on le comprend bien, une collection de signaux, de bruits, de cris différents, à l'aide desquels il annonçait à sa maîtresse qu'il était présent; mais, ce soir-là,

il n'eut besoin ni de cris, ni de bruit, ni de signal : Gudule était à sa fenêtre, et attendait.

Toutefois, en voyant arriver trois hommes au lieu d'un, elle se retira prudemment.

Mais, alors, Yvonnet se détacha du groupe, se fit reconnaître, et la jeune fille, tremblante encore, mais non plus effrayée, reparut dans le sombre encadrement.

En deux mots, Yvonnet expliqua à sa maîtresse les dangers que courait, dans une ville assiégée, un soldat se promenant une échelle sur le dos : une patrouille pouvait croire qu'il portait cette échelle dans le but de communiquer avec les assiégeants; une fois ce doute logé dans l'esprit de la patrouille, il fallait suivre le chef de cette patrouille chez un officier, chez un capitaine, chez le gouverneur peut-être, et, là, expliquer la destination de cette échelle, explication qui, si délicatement qu'elle fût menée, compromettait l'honneur de mademoiselle Gudule.

Il valait donc bien mieux s'en rapporter à deux amis de la discrétion desquels on était sûr, comme l'était Yvonnet de celle de ses deux compagnons.

Mais comment deux amis remplaçaient-ils une échelle? Voilà ce qu'avait quelque peine à comprendre mademoiselle Gudule.

Yvonnet résolut de ne point perdre de temps

à développer la théorie, et il appliqua immédiatement la démonstration.

A cet effet, il appela les deux Scharfenstein, lesquels, ouvrant l'immense compas qui leur servait de jambes, furent en trois enjambées près de lui.

Puis il adossa l'oncle contre la muraille, et fit un signe au neveu.

En moins de temps qu'il n'en faudrait pour le raconter, Frantz mit un pied entre les mains jointes de son oncle, un autre sur son épaule; puis, arrivé à la hauteur de la fenêtre, il prit par la taille mademoiselle Gudule, qui regardait avec curiosité, et qui, avant qu'elle eût eu le temps de faire un mouvement pour se défendre, — mouvement qu'elle n'eût peut-être point fait, d'ailleurs, en eût-elle eu le temps, — se trouva enlevée de sa chambre, et déposée sur le boulevard côte à côte d'Yvonnet.

— Là! dit Frantz en riant, foilà la cheune ville temantée!

— Merci, dit Yvonnet.

Et, prenant le bras de Gudule sous le sien, il entraîna la belle enfant vers l'endroit le plus obscur du rempart.

Cet endroit le plus obscur était le sommet circulaire d'une des tours, sommet protégé par un parapet de trois pieds de hauteur.

Les deux Scharfenstein allèrent s'asseoir sur une espèce de banc de pierre adossé à la courtine.

Notre prétention n'est pas de rapporter ici la conversation d'Yvonnet et de mademoiselle Gudule. Ils étaient jeunes, amoureux; il y avait trois jours et trois nuits qu'ils n'avaient causé ensemble, et ils avaient tant de choses à se dire, que tout ce qu'ils se dirent en un quart d'heure ne tiendrait certainement pas dans ce chapitre.

Nous disons en un quart d'heure, parce que, au bout d'un quart d'heure, si animée que fût la conversation, Yvonnet s'interrompit, et, posant sa main sur la jolie bouche de son interlocutrice, pencha la tête en avant, et écouta.

En écoutant, il lui sembla entendre un bruit pareil à celui d'un froissement d'herbe sous des pas nombreux.

En regardant, il lui sembla voir comme un immense serpent noir rampant au pied de la muraille.

Mais la nuit était si sombre, mais le bruit était si peu perceptible, que tout cela pouvait aussi bien être une illusion qu'une réalité; d'autant plus que, tout à coup, le mouvement et le bruit cessèrent.

Yvonnet regarda, écouta, et ne vit ni n'entendit plus rien.

Cependant, tout en maintenant la jeune fille

enveloppée de son bras et appuyée contre sa poitrine, il demeura les yeux fixes, la tête passée entre deux créneaux.

Bientôt, il crut voir le gigantesque serpent dresser sa tête contre la muraille grise, et se hisser le long de cette muraille pour atteindre le parapet de la courtine.

Puis, comme une hydre à plusieurs têtes, le serpent allongea une seconde tête près de la première, et une troisième près de la seconde.

Alors, tout fut expliqué pour Yvonnet : sans perdre une minute, il prit Gudule entre ses bras, et, lui recommandant le silence, il la jeta dans les mains de Frantz, qui, à l'aide de son oncle, en un instant, et par le même procédé qu'il l'en avait tirée, la réintégra dans sa chambre.

Puis, courant vers l'échelle la plus proche, le jeune homme arriva juste au moment où le premier Espagnol posait le pied sur le parapet de la courtine.

Si grande que fût l'obscurité, on vit une espèce d'éclair briller dans l'ombre; puis on entendit un cri, et l'Espagnol, frappé à travers les entrailles par la fine épée d'Yvonnet, tomba à la renverse, la tête la première.

Le bruit de sa chute se perdit dans un effroyable craquement; c'était la seconde échelle, toute chargée d'hommes, qui, repoussée par le

bras nerveux de Heinrich, glissait le long de la muraille avec un rauque frôlement.

De son côté, Frantz avait trouvé sur son chemin une poutre abandonnée, et, la soulevant au-dessus de sa tête, il l'avait laissée tomber en travers sur la troisième échelle.

L'échelle avait été brisée aux deux tiers de sa hauteur à peu près, et la poutre, l'échelle et les hommes étaient tombés pêle-mêle dans le fossé.

Restait Yvonnet, qui, en frappant de son mieux, criait à tue-tête :

— Alarme! alarme!

Les deux Scharfenstein accoururent à son aide, au moment où deux ou trois Espagnols avaient déjà mis le pied sur le rempart, et pressaient vivement Yvonnet.

Un des assaillants tomba fendu en deux par l'énorme épée de Heinrich ; l'autre roula assommé sous la masse de Frantz ; le troisième, qui s'apprêtait à frapper Yvonnet, fut saisi à la ceinture par l'un des deux géants, et jeté à la volée par-dessus le rempart.

En ce moment, apparurent, à l'extrémité de la rue du Vieux-Marché, Jean et Guillaume Pauquet, attirés par les cris des trois aventuriers, et portant des torches d'une main, et des haches de l'autre.

Dès lors, la surprise était manquée, et, aux

cris réunis des bourgeois et des aventuriers, un double secours arriva de la tour Saint-Jean et de la grosse tour, qui confinait au faubourg de Ponthoille.

Puis, en même temps, et comme si toutes ces attaques eussent été combinées pour éclater ensemble, on entendit, à une demi-lieue dans la plaine, du côté de Savy, derrière la chapelle d'Épargnemaille, la détonation d'un millier d'arquebuses, et l'on vit s'élever entre le ciel et la terre cette fumée rougeâtre qui plane au-dessus des vives fusillades.

Les deux entreprises, — celle des Espagnols pour surprendre la ville, et celle de Dandelot pour la secourir, — étaient éventées.

Nous avons vu comment le hasard avait fait échouer celle des Espagnols; disons comment ce même hasard avait fait échouer celle des Français.

IX

Du double avantage qu'il peut y avoir à parler le patois picard.

Jusqu'à présent, nous avons fait tous les honneurs du siége aux assiégés ; il est temps que nous passions un peu — ne fût-ce que pour la visiter — sous la tente des assiégeants.

Au moment où Coligny et ce groupe d'officiers que nous appellerions aujourd'hui l'état-major faisaient le tour des murailles, afin de se rendre compte des moyens de défense de la ville, un autre groupe non moins important accomplissait son périple extérieur, afin de se rendre compte des moyens d'attaque.

Ce groupe se composait d'Emmanuel Philibert,

du comte d'Egmont, du comte de Horn, du comte de Schwartzbourg, du comte de Mansfeld, et des ducs Éric et Ernest de Brunswick.

Parmi les autres officiers formant un groupe à la suite du premier, chevauchait, toujours insoucieux de tout, excepté de la vie et de l'honneur de son bien-aimé Emmanuel, notre ancien ami Scianca-Ferro.

Par ordre exprès d'Emmanuel, Leona était demeurée à Cambray, avec le reste de la maison du duc.

Le résultat de l'examen avait été que la ville, abritée derrière de mauvaises murailles, manquant d'une garnison et d'une artillerie suffisantes, ne pouvait tenir plus de cinq ou six jours; et c'était ce que le duc Emmanuel avait mandé à Philippe II, qui, lui aussi, non par ordre supérieur, mais par prudence suprême, était demeuré à Cambray.

Au reste, six ou sept lieues seulement séparaient les deux villes, et, si Emmanuel avait choisi pour Leona la résidence royale, c'est que, la nécessité de communiquer de vive voix avec Philippe II devant amener de temps en temps à Cambray le généralissime de l'armée espagnole, celui-ci avait calculé que chacun des voyages qu'il y ferait lui serait une occasion de voir Leona.

De son côté, Leona avait consenti à cette séparation, d'abord et avant toute chose, parce que, dans cette vie de dévouement, d'amour et d'abnégation qu'elle avait adoptée, un désir d'Emmanuel devenait un ordre pour elle; ensuite, parce que cette distance de six ou sept lieues, quoiqu'elle créât une absence réelle, était illusoire sous le rapport de l'éloignement, puisque, au moindre sujet d'inquiétude qui lui serait donné, la jeune fille, avec cette liberté d'action que lui laissait l'ignorance où chacun — excepté Scianca-Ferro — était de son sexe, pouvait, en une heure et demie, être au camp d'Emmanuel Philibert.

Au reste, depuis le commencement de la campagne, Emmanuel, quelle que fût la joie que lui donnât la reprise des hostilités, — reprise à laquelle il avait, par les tentatives faites sur Metz et sur Bordeaux, au moins autant contribué que l'amiral par sa tentative sur Blois, — depuis le commencement de la campagne, disons-nous, Emmanuel Philibert semblait, moralement du moins, avoir vieilli de dix ans. Jeune capitaine de trente et un ans à peine, il se trouvait à la tête d'une armée chargée d'envahir la France, commandant à tous ces vieux chefs de Charles-Quint, et jouant sa propre fortune, à lui, derrière la fortune de l'Espagne.

En effet, du résultat de la campagne entreprise

allait dépendre son avenir, non-seulement comme grand général, mais encore comme prince souverain; c'était le Piémont qu'il venait reconquérir en France. Emmanuel Philibert, fût-il commandant en chef des armées espagnoles, n'était toujours qu'une espèce de *condottiere* royal; on n'est vraiment quelque chose dans la balance de la destinée que lorsqu'on a le droit de faire tuer des hommes pour son propre compte.

Toutefois, il n'avait pas à se plaindre : Philippe II, obtempérant, au moins en cela, aux recommandations que lui avait faites, en descendant du trône, son père Charles-Quint, avait donné, sur l'affaire de la paix et de la guerre, plein pouvoir au duc de Savoie, et avait mis sous ses ordres toute cette longue liste de princes et de capitaines que nous avons nommés en désignant topographiquement les places que chacun d'eux occupait autour de la ville.

Toutes ces pensées, au milieu desquelles celle de la responsabilité qui pesait sur lui n'était pas la moindre, rendaient donc Emmanuel Philibert grave et soucieux comme un vieillard.

Il avait parfaitement compris que, du succès du siége de Saint-Quentin, dépendait le succès de la campagne. Saint-Quentin pris, il ne restait entre cette ville et Paris que trente lieues à franchir, et Ham, la Fère et Soissons à emporter; seulement,

il fallait enlever rapidement Saint-Quentin pour ne point donner à la France le temps de réunir une de ces armées qui lui sortent presque toujours de terre, en vertu d'on ne sait quel enchantement, et qui, comme par miracle, viennent offrir leur poitrine, muraille de chair, en remplacement des murailles de pierre que l'ennemi a détruites.

Aussi on a vu avec quelle persistante rapidité Emmanuel Philibert avait pressé les travaux du siége, et quelle surveillance il avait établie autour de la ville.

Sa première idée avait été que le côté faible de Saint-Quentin était la porte d'Isle, et que ce serait de ce côté que, à la moindre imprudence faite par les assiégés, il emporterait la place.

En conséquence, laissant tous les autres chefs de bataille poser leurs tentes devant la muraille de Rémicourt, qui, en cas de siége régulier, était effectivement le point attaquable de la place, il avait été, comme nous l'avons déjà dit, poser la sienne du côté opposé, entre un moulin qui s'élevait au haut d'une petite colline et la Somme.

De là, il surveillait la rivière, sur laquelle il avait fait jeter un pont, et tout ce vaste espace s'étendant depuis la Somme jusqu'à la vieille chaussée de Vermand, espace qui devait être rempli par le campement de l'armée anglaise

aussitôt que cette armée aurait rejoint l'armée espagnole et flamande.

On a vu comment la tentative faite pour enlever le faubourg d'un coup de main avait été repoussée.

Alors, Emmanuel Philibert avait résolu de risquer une échellade. Cette échellade devait avoir lieu pendant la nuit du 7 au 8 août.

Quel motif avait fait choisir à Emmanuel Philibert pour l'exécution de cette entreprise cette nuit du 7 au 8 août, plutôt qu'une autre nuit? Nous allons le dire.

Dans la matinée du 6, au moment où il écoutait le rapport qui lui était fait par les différents chefs de patrouille, on lui avait amené un paysan du village de Savy qui, au reste, demandait à lui parler.

Emmanuel, sachant qu'aucun renseignement ne doit être dédaigné par un commandant militaire, avait ordonné que quiconque demanderait à le voir fût à l'instant même introduit en sa présence.

Le paysan n'avait donc attendu que le temps nécessaire à Emmanuel pour écouter la fin du rapport.

Il apportait au général de l'armée espagnole une lettre qu'il avait trouvée dans un pourpoint militaire.

Quant au pourpoint militaire, il l'avait trouvé sous le lit de sa femme.

Cette lettre, c'était celle que l'amiral écrivait par duplicata au connétable.

Ce pourpoint, c'était celui de Maldent.

Maintenant, comment le pourpoint de Maldent se trouvait-il sous le lit de la femme d'un paysan du village de Savy? C'est ce que nous ne pouvons nous dispenser de raconter, le destin des États tenant parfois à ces sortes de fils, plus légers que ceux qui volent à travers les airs, échappés au fuseau de la Vierge.

Après avoir quitté Yvonnet, Maldent avait continué son chemin.

Arrivé à Savy, il s'était, au détour d'une rue, trouvé en présence d'une patrouille de nuit.

Fuir était impossible : il avait été vu; fuir, c'eût été donner des soupçons; d'ailleurs, deux ou trois cavaliers, en mettant leurs chevaux au galop, l'eussent facilement rejoint.

Il se jeta dans l'embrasure d'une porte.

— Qui vive? cria une voix.

Maldent connaissait les mœurs picardes; il savait qu'il était rare que les paysans fermassent les portes de leurs maisons au verrou; il appuya sur le loquet : le loquet céda, la porte s'ouvrit.

— C'est ti tai, not' pove homme? demanda une voix de femme.

— Ah! oui-da, c'est mai, répondit Maldent, qui parlait le patois picard dans toute sa pureté, étant natif de Noyon, une des capitales de la Picardie.

— Oh! dit la femme, j' crayais mi éque t'étais défuncté!

— Bon! dit Maldent, ti va ben vir éque no!

Et, fermant la porte au verrou, il s'approcha du lit.

Si rapidement que Maldent eût disparu dans la maison, un cavalier l'avait vu disparaître, mais sans pouvoir dire précisément par quelle porte il avait disparu.

Or, comme cet homme pouvait être quelque espion suivant la patrouille, le cavalier, avec trois ou quatre de ses camarades, frappait déjà à la porte voisine, diligence qui prouvait à Maldent qu'il n'avait pas de temps à perdre.

Mais Maldent connaissait mal les localités; il alla se jeter à corps perdu dans une table couverte de pots et de verres.

— Què qui gnia donc? demanda la femme effrayée.

— Y gnia éque j' dégriboule! dit Maldent.

— Feut-i ête si viux pour ête si bête! murmura la femme.

Malgré le peu de galanterie de l'apostrophe, l'aventurier se contenta de répondre entre ses

dents quelques mots de tendresse, et, tout en se déshabillant, s'approcha du lit.

Il ne doutait pas que l'on ne frappât bientôt à la porte qui venait de s'ouvrir pour lui comme on frappait à la porte voisine, et il tenait fort à ce qu'on ne le reconnût pas pour étranger à la maison.

Or, le moyen de n'être pas reconnu pour étranger à la maison, c'était d'occuper la place du maître de la maison.

L'habitude que Maldent avait prise de dépouiller les autres faisait qu'il était très-prompt à se dépouiller lui-même; en un tour de main, ses vêtements furent à terre; il les poussa du pied sous le lit, leva la couverture, et se fourra dessous.

Mais il ne suffisait pas à Maldent d'être tenu par les étrangers pour le maître de la maison; il fallait encore que l'aigre femelle qui venait de l'apostropher si impoliment sur sa maladresse ne pût pas dire qu'il ne l'était point.

Maldent recommanda son âme à Dieu, et, sans savoir à qui il avait affaire, il s'empressa de prouver à son hôtesse, jeune ou vieille, qu'il n'était point *défuncté* ainsi qu'elle l'avait cru, ou plutôt elle avait feint de le croire.

C'était une manière de faire ses preuves, comme eût dit M. d'Hozier, qui plaisait fort à la

bonne dame; aussi fut-elle la première à se plaindre du dérangement, quand, après avoir visité la maison voisine, occupée seulement par une vieille femme de soixante ans et une petite fille de neuf ou dix, les cavaliers, qui tenaient à savoir quel était l'homme qu'ils avaient entrevu, et qui avait été si prompt à disparaître, vinrent frapper à celle de la maison où était véritablement entré Maldent.

— Ah! min Diu! dit la femme, què qui gnia, Gosseu?

— Bien, dit Maldent à lui-même, il paraît que je m'appelle Gosseu... C'est toujours bon à savoir.

Puis, à son hôtesse :

— Què qui gnia? Va-t-en vir tai-meume.

— Mais, zernidiu! ils vont écramouler la porte! s'écria la femme.

— Bon! qu'ils l'écramoulent! répondit Maldent.

Et, sans s'inquiéter des soldats, l'aventurier reprit où il l'avait quittée la conversation interrompue; de sorte que, lorsque la porte céda sous les coups de botte des cavaliers, personne — et, un instant, son hôtesse moins que personne — n'avait le droit de lui contester le titre de maître de la maison.

Les soldats entrèrent, jurant, sacrant, blas-

phémant; mais, comme ils juraient, sacraient et blasphémaient en espagnol, et que Maldent leur répondait en picard, le dialogue devint bientôt si confus, que les soldats jugèrent à propos d'allumer une chandelle, afin que l'on se vît au moins, si l'on ne se comprenait pas.

C'était le moment critique : aussi, pendant qu'un soldat battait le briquet, Maldent jugea-t-il prudent de mettre, en deux mots, son hôtesse au courant de la situation.

Il faut dire, à l'honneur de celle-ci, que son premier mouvement fut de ne point entrer dans la conspiration.

— Ah! s'écria-t-elle, vous n'êtes pau é ce pove Gossen!... Dégaloppez-mai vitemeint hors d'ici, grand r'nidiu !

— Bon ! dit Maldent, j' sus Gosseu, pisque j' sus dans son lit !

Il paraît que l'argument parut péremptoire à l'hôtesse de Maldent, car elle n'insista pas davantage, et, après avoir, à la lueur de la chandelle qui venait de prendre flamme, jeté un regard rapide sur son mari improvisé, elle murmura :

— A tout péqué miséricorde! I n' fautmi vouloir l' mort du péquen, comme dit l'évangile d' not' Seingneu.

Et elle tourna le nez du côté de la ruelle.

Maldent profita de la lumière qui venait d'être faite pour jeter à son tour un regard autour de lui.

Il était dans une maison de paysan aisé : table de chêne, armoire de noyer, rideaux de serge ; sur une chaise, tout préparé, s'étalait le costume complet du dimanche, que, par les soins de sa ménagère, le véritable Gosseu devait trouver à son retour.

Les soldats, de leur côté, regardaient d'un œil non moins rapide et non moins observateur, et, comme rien au monde ne pouvait éveiller leurs soupçons à l'endroit de Maldent, ils commencèrent à parler entre eux en espagnol, mais sans menace ; ce que Maldent eût reconnu facilement, quand bien même il n'eût pas compris l'espagnol à peu près aussi clairement qu'il comprenait le picard.

Il s'agissait tout simplement de le prendre pour guide, les soldats ayant peur de s'égarer dans le trajet de Savy à Dallon.

Voyant qu'il ne courait pas d'autre danger que celui-là, et que même ce danger qu'il courait lui donnait toute chance de s'échapper, Maldent prit le haut de la conversation.

— Ah çà, messieurs les soldats, dit-il, i n'faut pau tant laisser fertouiller vot'laingue dans vos bouques... Dites vite vos volontés.

Alors, le chef, qui parlait un peu plus français

que les autres, comprenant à peu près l'apostrophe de Maldent, s'approcha du lit, et lui fit entendre que, ce qu'on désirait, c'était qu'il se levât d'abord.

Mais Maldent secoua la tête.

— Je n'peux mi, dit-il.

— Comment, tu ne peux pas? dit le chef.

— No!

— Et pourquoi ça, *no?*

— Pasque, en passant par la voyette de la Bourbatrie, j'ma laissé dégribouler deins l'carrière, éque j'nai la gaimbe foulée.

Et Maldent fit, avec le haut de son corps et ses deux coudes, le simulacre d'un homme qui boite.

— Bon! dit le sergent, en ce cas, on te donnera un cheval.

— Oh! répondit Maldent, merchi! Je n'sais mi monter à chevau; à beudet, bon!

— Alors, tu apprendras, dit le sergent.

— No, no, no! dit Maldent en secouant la tête de plus fort en plus fort, je ne monte mi à chevau!

— Ah! *tu ne montes mi à chevau!* dit l'Espagnol s'approchant de Maldent, et levant son fouet; nous allons voir!

— J'monte à chevau! j'monte à chevau! dit Maldent en se jetant à bas du lit, et en sautillant sur une jambe comme si effectivement il ne pouvait pas se poser sur l'autre.

— A la bonne heure! dit l'Espagnol. Et, maintenant, habillons-nous lestement.

— Bon! bon! fit Maldent; mais n'criez pau tant, qu'vous allez réveiller mi pov' Cath'reine, qu'est infieuvrée pasqu'il li pousse eine gross' deint... Dors, mi pov' Cath'reine! dors!

Et Maldent, toujours sautant sur un pied, jeta le drap par-dessus la tête de *Cath'reine*, qui n'avait rien de mieux à faire que de simuler le sommeil.

Quant à Maldent, il avait son idée en recouvrant avec le drap la tête de Catherine; il avait guigné sur la chaise les nippes toutes flambantes neuves de maître Gosseu, et il avait eu l'idée peu charitable de se les approprier, au lieu de l'habit de soudard tout dépenaillé qu'il avait précautionnellement poussé sous le lit.

Il trouvait à cette substitution un double avantage : c'était d'avoir des chausses et un pourpoint neufs, au lieu d'un vieux pourpoint et de vieilles chausses; et, ensuite, d'être vêtu en paysan, au lieu d'être vêtu en militaire, ce qui lui donnait une plus grande sécurité pour accomplir le reste de son voyage.

Il commença donc à revêtir l'habit des dimanches du pauvre Gosseu, avec autant de tranquillité que si la mesure en eût été prise sur lui-même, et qu'il l'eût payé de sa propre bourse.

On comprend, du reste, que Catherine s'occupait peu de regarder ce qui se passait ; elle ne demandait plus qu'une chose : c'est que son faux mari s'en allât, et bien vite.

De son côté, Maldent, qui craignait à chaque instant de voir apparaître sur le seuil de la porte le vrai Gosseu, se dépêchait du mieux qu'il pouvait.

Il n'y avait pas jusqu'aux soldats, pressés d'arriver à Dallon, qui n'aidassent Maldent à revêtir les frusques de Gosseu.

Au bout de dix minutes, l'affaire fut bâclée. C'était un miracle comme les habits de Gosseu allaient bien à Maldent !

Une fois habillé, Maldent prit la chandelle, sous prétexte de chercher son chapeau ; mais Maldent, en se heurtant à un tabouret, laissa échapper de ses mains la chandelle, qui s'éteignit.

— Ah ! dit-il en grommelant contre lui-même, gnia ren d'pus bête au monne qu'ein paysan qui n'a pau d'esprit !

Et, comme pour sa propre satisfaction, il ajouta à demi-voix :

— Au réservé pourtant d'ein soldat qui crait dé n'avoir bécup !

Après quoi, prenant un ton pleureur :

— A r'vir, ma pov' Cath'reine ! dit-il ; bonsoir ! j'décarre !

Et, s'appuyant au bras d'un soldat, le faux Gosseu sortit en boitant.

A la porte, il trouva un cheval tout préparé. Ce fut une grande affaire que de mettre Maldent à cheval ; il demandait à grands cris *ein baudet* ou *eine bourrique;* il fallut que trois hommes le soulevassent pour qu'il arrivât à enfourcher la selle.

Une fois en selle, ce fut bien pis! Dès que le cheval menaçait de prendre le trot, Maldent jetait des cris lamentables, et s'accrochait piteusement aux arçons, tirant si fort la bride en arrière, que le pauvre cheval, ahuri, faisait, de son côté, tout ce qu'il pouvait pour se débarrasser d'un si désobligeant cavalier.

Il en résulta que, au coin d'une rue, le cheval profita de ce que le sergent venait de lui sangler un vigoureux coup de fouet sur la croupe, et de ce que, en même temps, Maldent lui lâchait les rênes, et lui enfonçait les éperons dans le ventre, pour partir au triple galop.

Maldent appelait de toutes ses forces à son secours; mais, avant que l'on eût eu le temps d'y aller, le cheval et le cavalier avaient complétement disparu.

La comédie avait été si bien jouée, que ce ne fut que lorsque le bruit même des pas se fut éteint que les Espagnols commencèrent à com-

prendre qu'ils étaient dupes de leur guide, lequel, comme on voit, ne les avait pas guidés longtemps.

C'est ainsi que Maldent était arrivé à la Fère avec un cheval d'escadron et un habit de paysan, et avait failli être emprisonné, pendu ou roué, par suite de l'anomalie qui existait entre sa monture et son costume.

Maintenant, il nous reste à expliquer comment la lettre de Coligny était tombée entre les mains d'Emmanuel Philibert, ce qui sera à la fois moins scabreux et plus court à raconter.

Deux heures après le départ du faux Gosseu, le vrai Gosseu était rentré chez lui : il avait trouvé le village en révolution, et sa femme en larmes. La pauvre *Cath'reine* racontait à tout le monde comment un brigand était entré chez elle, — vu l'imprudence qu'elle avait eue, attendant son mari, de ne point fermer sa porte, — et, le pistolet à la main, l'avait forcée de lui livrer les habits de Gosseu, dont, sans doute, le scélérat avait besoin pour se dérober aux recherches de la justice ; — car l'homme capable de faire une pareille violence à une pauvre femme ne pouvait être qu'un grand criminel! Alors, si grande que fût la colère du vrai Gosseu de s'être vu si impudemment voler ses hardes neuves, il n'avait pu s'empêcher de consoler sa femme en la voyant entrer dans

un si grand désespoir; puis cette heureuse idée lui était venue, qu'en fouillant dans les poches des guenilles laissées à la place de ses belles hardes neuves, peut-être trouverait-il quelque renseignement qui l'aiderait dans la recherche de son infâme voleur. En effet, il avait trouvé la lettre adressée par l'amiral à son oncle M. de Montmorency, lettre oubliée par l'aventurier dans son pourpoint, mais de l'oubli de laquelle celui-ci s'était peu préoccupé, sachant par cœur et étant prêt à redire de vive voix au connétable ce qu'elle contenait.

On a vu, du reste, que l'absence de cette lettre avait failli lui être fatale.

La première idée du vrai Gosseu, honnête homme au fond, avait été de porter cette lettre à son adresse; mais il avait réfléchi que, au lieu de punir son voleur, il lui rendait service, puisqu'il faisait les commissions que celui-ci négligeait de faire, et la haine, cette mauvaise conseillère, lui avait alors soufflé l'inspiration d'aller la porter à Emmanuel Philibert, c'est-à-dire à l'ennemi du connétable.

De cette façon, le messager n'aurait point la joie de voir sa commission faite, mais, tout au contraire, il serait peut-être fustigé, emprisonné, passé par les armes, dans la supposition qui viendrait au connétable qu'il avait trahi.

Il faut dire que Gosseu balança quelque temps entre le premier mouvement et le second ; mais, comme s'il eût connu l'axiome que devait, trois siècles plus tard, formuler M. de Talleyrand, il lutta victorieusement contre son premier mouvement, qui était le bon, et eut la gloire de céder au second, qui était le mauvais.

En conséquence, le jour venu, malgré les prières de sa femme, qui était assez bonne pour implorer son mari en faveur de l'infâme scélérat, il se mit en route en disant :

— Allons, Cath'reine, n'm'engiborne pau sur l'artique de c'gueux-là... N, i, ni, chest fini. J'ai bouté deins m'tête qu'y s'rait pendu, i l's'ra... Saint-Quentin, tête de kien !

Et, maintenant sa résolution, l'entêté Picard avait effectivement porté la lettre à Emmanuel Philibert, qui ne s'était pas fait scrupule, bien entendu, de l'ouvrir, et qui y avait vu l'itinéraire tracé par M. de Coligny au connétable pour le renfort qu'il le priait de lui envoyer.

Emmanuel Philibert récompensa largement Gosseu, et le renvoya chez lui en lui promettant qu'il serait bien vengé.

Néanmoins, tant que dura le jour, le duc de Savoie ne fit aucune démonstration pouvant laisser croire qu'il soupçonnait le projet du connétable ; mais, pensant bien que l'amiral ne s'était pas

contenté de dépêcher un seul messager à son oncle, et que celui-ci devait en avoir reçu deux ou trois au moins, le soir arrivé, il fit partir cinquante pionniers, et couper, dans les vallées de Raucourt et de Saint-Phal, les chemins de Savy et de Ham par de larges fossés flanqués de barricades.

Puis il y embusqua les meilleurs arquebusiers espagnols.

La nuit se passa sans que l'on entendît parler de rien.

Emmanuel Philibert s'y attendait, supposant bien qu'il avait fallu au connétable le temps de faire ses dispositions, et que la *comédie*, comme disait l'amiral, serait pour le lendemain.

Aussi, le lendemain au soir, les arquebusiers espagnols étaient-ils à leur poste.

Mais ce n'était pas assez d'empêcher ce secours d'arriver jusqu'à la ville. Emmanuel Philibert avait pensé que, pour favoriser l'entrée des Français dans Saint-Quentin, toute la garnison se porterait au faubourg de Ponthoille, et dégarnirait les autres points; que le rempart du Vieux-Marché particulièrement, ayant cessé, depuis deux jours, d'être menacé par le feu des batteries flamandes, serait encore plus dégarni que les autres, et il avait ordonné une surprise pour la même nuit.

Nous avons vu comment le hasard, qui avait amené, pour affaires particulières, Yvonnet, suivi des deux Scharfenstein, sur le rempart du Vieux-Marché, avait fait échouer cette surprise.

Mais, comme compensation, en même temps que la surprise échouait, l'embuscade réussissait, et cruellement pour les pauvres assiégés, à qui cette réussite de l'ennemi enlevait leur dernier espoir. Trois fois Dandelot, revenant à la charge, essaya de franchir le mur de feu qui le séparait de la ville ; trois fois il fut repoussé sans que les assiégés osassent, dans la nuit, et ignorant les dispositions prises par le duc de Savoie, sortir de la ville, et leur porter secours. Enfin, décimés par les balles, les trois ou quatre mille hommes que conduisait Dandelot se dispersèrent dans la plaine, et, avec cinq ou six cents seulement, il rejoignit, le lendemain, 8 août, le connétable, auquel il raconta son échec, et qui, après l'avoir écouté en grommelant, jura, que, puisque les Espagnols le forçaient à se mettre de la partie, il allait leur apprendre un tour de vieille guerre.

A dater de ce moment, le connétable se décida donc à porter en personne, et avec toute son armée, — qui, au reste, n'était pas égale en nombre au cinquième de l'armée espagnole, — un secours d'hommes et de vivres à la ville de Saint-Quentin.

Ce fut, le lendemain matin, un coup terrible pour les assiégés, que cette double nouvelle et de la surprise à laquelle ils avaient échappé, et de l'échec où avait succombé le secours que leur amenait le frère de l'amiral.

Ils en étaient donc réduits à leurs propres forces, et l'on a vu ce qu'étaient leurs forces.

Ce fut Maldent, qui, après avoir reçu décharge de la bouche même de Dandelot sur la façon dont il s'était conduit, se sauva à travers terres, et, à trois heures du matin, vint, par la vieille chaussée de Vermand, frapper à la porte de Ponthoille.

Les dernières paroles de Dandelot, paroles prononcées pour être transmises à son frère, avaient été de ne point désespérer, et que, si l'amiral trouvait quelque autre moyen de ravitailler la ville, il pouvait le lui indiquer par Maldent.

C'était une promesse, mais une promesse trop vague pour qu'on pût asseoir sur elle une espérance quelconque. Coligny trouva donc plus simple, tout en exposant, le lendemain, aux échevins et au maïeur la situation plus que grave dans laquelle on se trouvait, de ne pas dire un seul mot de cette promesse.

Les bourgeois, comme le dit Coligny dans ses Mémoires, *commencèrent par s'étonner un peu;*

mais bientôt ils se réunirent, et l'amiral put, secondé par eux, prendre de nouvelles mesures.

Beaucoup de pauvres gens des environs, de peur du pillage, — exercice dans lequel les Espagnols avaient la réputation d'exceller, — s'étaient réfugiés, comme nous l'avons dit, dans la ville, y transportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Au nombre de ceux qui étaient venus demander cette hospitalité à Saint-Quentin étaient deux seigneurs de noble maison, et habitués à la guerre : les sires de Caulaincourt et d'Amerval.

Coligny les appela près de lui, et les invita à élever chacun une bannière sur la place de l'hôtel-de-Ville, et à y faire des enrôlements, promettant que, à chaque homme qui s'enrôlerait, il ferait payer un écu de gratification et un quartier d'avance.

Les deux gentilshommes acceptèrent; ils élevèrent chacun de son côté une bannière, et, au bout de quatre ou cinq heures, ils avaient enrôlé deux cent vingt hommes qui étaient, avoue lui-même Coligny, *assez bien armés et en bon équipage pour le lieu.*

L'amiral, le même soir, les passa en revue, et leur fit remettre la gratification et le quartier promis.

Puis, comme il pensait que le moment était venu de recourir aux mesures de rigueur, et que

le peu de vivres que renfermait la ville le forçait d'en éloigner toutes les bouches inutiles, il fit publier à son de trompe que tous les hommes ou femmes étrangers à Saint-Quentin, et qui s'y étaient réfugiés venant des villages environnants, eussent à se faire enrôler pour travailler aux réparations, sous peine d'être fouettés par les carrefours, la première fois qu'on les trouverait en faute, et pendus, la seconde; « si mieux n'aimaient, ajoutait la publication, se réunir, une heure avant la nuit, à la porte de Ham, laquelle leur serait ouverte pour qu'ils pussent se retirer. »

Par malheur pour ces pauvres gens, dont la majeure partie préférait la retraite au travail, pendant la journée, on avait entendu battre les tambours, sonner les trompettes, et l'on avait aperçu, arrivant du côté de Cambray, une nouvelle troupe vêtue de bleu.

C'était l'armée anglaise, forte de douze mille hommes, qui venait joindre celle du duc de Savoie, et occuper les campements qui lui étaient préparés; deux heures après, elle complétait le blocus de la ville, masquant sa quatrième face, et s'étendant depuis le faubourg d'Isle jusqu'à Florimont.

Les trois généraux qui la commandaient étaient Pembroke, Clinson et Grey.

Elle traînait à sa suite vingt-cinq pièces de canon, et possédait ainsi, à elle seule, une artillerie double de celle que l'amiral avait été forcé d'éparpiller sur toute la circonférence des remparts de la ville.

Du haut des murailles, les habitants regardaient, avec consternation, cette troisième armée qui arrivait se joindre aux deux autres; mais l'amiral passait dans la foule disant :

— Allons, braves gens de Saint-Quentin, du courage! Vous ne pouvez point penser que je sois venu parmi vous, et que j'y aie amené tant d'hommes de bien pour le plaisir de me perdre et de les perdre avec moi... Or, quand nous en serions réduits à nous-mêmes, foi de Coligny, votre constance aidant, je tiens la garnison suffisante pour nous défendre contre nos ennemis!

Et, derrière lui, les fronts se relevaient, les yeux brillaient, et les plus abattus se disaient les uns aux autres :

— Eh bien donc, courage! Il ne nous arrivera pas pis à nous qu'à M. l'amiral, et, puisque M. l'amiral répond de tout, reposons-nous sur sa parole.

Mais il n'en était point de même des pauvres paysans étrangers à la ville, et qui, ne voulant pas courir le risque d'un travail exposé au feu de l'ennemi, s'étaient préparés à sortir de la ville :

l'arrivée de l'armée anglaise venait de leur en fermer les portes, et, danger pour danger, beaucoup se décidèrent à affronter celui que présentait le travail de réparation aux murailles.

Les autres persistèrent à vouloir quitter la ville, et furent mis hors de la porte de Ham. Ils étaient plus de sept cents.

Pendant vingt-quatre heures, ces malheureux demeurèrent couchés dans les fossés, n'osant s'aventurer à travers l'armée anglaise ou espagnole; mais la faim les y força, et, le soir du second jour, ils s'avancèrent, deux à deux, la tête basse, les mains jointes, vers les lignes ennemies.

Ce fut un terrible spectacle pour ceux de la ville, que de voir ces malheureux entourés comme un troupeau par les soldats espagnols ou anglais, poussés dans le camp à grands coups de manches de pique, et demandant inutilement miséricorde.

Tout le monde pleurait autour de l'amiral. « Mais, dit celui-ci, ce fut autant de décharge, car il me fallait les nourrir ou les laisser mourir de faim. »

Le soir, Coligny tint conseil avec les bonnes gens de Saint-Quentin. Il s'agissait, maintenant que la ville était complétement bloquée, de trouver un passage par où le connétable pût essayer une nouvelle tentative de secours. On s'arrêta au

passage de la Somme à travers les marais de Grosnard.

Ces marais étaient très-dangereux, à cause de leurs tourbières et de leurs puisards; mais des chasseurs habitués à ces marais, que l'on jugeait impraticables, déclarèrent que, si l'on voulait leur donner une cinquantaine d'hommes chargés de fascines, ils tenteraient, cette même nuit, d'établir un passage d'une dizaine de pieds de largeur faisant chaussée au milieu des marais, et s'avançant jusqu'à la Somme.

Quant à la rive gauche, il ne fallait pas s'en inquiéter : elle était praticable.

L'amiral adjoignit Maldent aux travailleurs; il lui donna une lettre pour son oncle; dans cette lettre, il traçait au connétable un plan des localités; lui indiquant, à ne pas s'y tromper, le point où devait avoir lieu l'embarquement; seulement, il lui recommandait de se munir de bateaux plats, attendu qu'il ne possédait, lui, que quatre nacelles en état de servir, et que la plus grande de ces quatre nacelles contenait à peine quatre hommes.

Si la chaussée était faite pendant la nuit, Maldent devait traverser la Somme à la nage, et se rendre près du connétable. S'il y avait réponse urgente, il la rapporterait de la même façon.

A deux heures du matin, chasseurs et travail-

leurs rentrèrent disant qu'un chemin était tracé sur lequel pouvaient hardiment passer six hommes de front.

Le travail s'était fait sans dérangement aucun, les ingénieurs qui avaient sondé ces marais pour le duc de Savoie lui ayant rapporté que ce serait folie à un corps de troupes quelconque de s'y hasarder.

Maldent avait passé la rivière à la nage, et s'était, à travers plaines, dirigé sur la Fère.

Tout allait donc, de ce côté, aussi bien que possible, et c'était une espérance faible, il est vrai, mais qu'il fallait laisser grandir dans la foi du Seigneur.

Au point du jour, l'amiral était sur la plate-forme de la Collégiale. C'était le 9 au matin. De ce point élevé, il dominait le triple camp ennemi, et voyait tous les travaux des assiégeants.

Depuis vingt-quatre heures que Coligny n'était point monté à son observatoire, les Espagnols avaient diablement avancé leur besogne, et l'on voyait, aux grands amas de terre fraîche qui s'élevaient du côté de Rémicourt, que leurs pionniers étaient au travail.

L'amiral envoya chercher aussitôt un excellent mineur anglais nommé Lauxfort, et lui demanda ce qu'il pensait des travaux qu'exécutaient les ennemis; celui-ci fut d'avis que c'était le com-

mencement d'une mine; mais il rassura l'amiral en lui disant que, par bonne fortune, lui-même avait déjà, depuis deux ou trois jours, commencé de contre-miner si à propos, qu'il se chargeait d'avoir raison de ce travail qui inquiétait l'amiral.

Mais, en même temps que ces mines, les Espagnols accomplissaient un autre travail qui n'était pas moins inquiétant : ils creusaient leurs tranchées, et ces tranchées — lentement, il est vrai, mais sans qu'on pût s'opposer à leur progrès, — s'approchaient de la ville.

Ces tranchées étaient au nombre de trois; toutes trois, elles menaçaient le rempart de Rémicourt, vers lequel elles s'avançaient en zigzag : une en face de la tour à l'Eau, la seconde en face de la porte de Rémicourt, la troisième en face de la tour Rouge.

L'amiral ne pouvait s'opposer efficacement à ces tranchées; il lui eût fallu assez d'hommes pour faire des sorties, et les détruire; assez d'arquebusiers pour soutenir ces sorties, et protéger la retraite; or, nous l'avons vu, il avait, avec les nouvelles recrues, six ou sept cents hommes à peine, et, en réunissant toutes les armes, il n'était arrivé à se procurer qu'une quarantaine d'arquebuses; de sorte que, comme il le dit lui-même, il n'avait *aucun moyen de donner empê-*

chement à ces travaux, ce dont il était fort marry!

Tout ce que pouvait faire l'amiral était donc de réparer, tant bien que mal, au fur et à mesure que les Espagnols détruisaient.

Mais bientôt ces réparations elles-mêmes devinrent impossibles. Dans la journée du 9, on entendit tonner une nouvelle batterie, et cette batterie, élevée sur la plate-forme de l'abbaye de Saint-Quentin-en-Isle, et prenant en écharpe le rempart de Rémicourt depuis la tour à l'Eau jusqu'à la tour Rouge, ne permettait plus guère les réparations, car aucun travailleur n'osait s'y hasarder. Cependant, comme ces réparations devenaient d'autant plus urgentes que les ravages de l'artillerie ennemie étaient plus considérables, l'amiral commença par employer le bâton; mais, voyant que ce moyen, si efficace en d'autres circonstances, était insuffisant dans celle-ci, on dressa un rôle de pionniers auxquels on promit un écu par jour et une bonne nourriture. Cette *double friandise*, comme dit l'amiral, décida une centaine de travailleurs à s'engager.

De son côté, Maldent était arrivé sain et sauf à la Fère, et aussitôt que le connétable avait su la détresse où se trouvait son neveu, et les travaux qui, exécutés à travers les marais, lui donnaient la facilité de le secourir, il avait

résolu de visiter lui-même les lieux sans retard.

En conséquence, une heure après l'arrivée de Maldent à la Fère, il en partit à la tête de deux mille chevaux et de quatre mille hommes d'infanterie, et marcha jusqu'à Essigny-le-Grand, où il s'arrêta.

Là, après avoir rangé son armée en bataille, il envoya en avant trois officiers chargés d'étudier la position des Espagnols, et la distance qui séparait leurs avant-postes de la ville et de la rivière ; puis, derrière eux, lui-même, avec ses capitaines les plus expérimentés, il s'avança le plus près possible des marais de la Somme, c'est-à-dire jusqu'au village de Gruoïs.

Les trois officiers envoyés en reconnaissance purent, eux, atteindre l'Abbiette en dépassant un poste d'arquebusiers espagnols; puis, ayant reconnu les marais de Gauchy, et sondé les abords de la Somme, ils revinrent près du connétable, confirmant tout ce que Maldent avait dit.

A l'instant même, celui-ci reçut du connétable une lettre annonçant à Coligny qu'il n'avait plus à s'occuper de rien, que de bien tenir un jour ou deux, et que les secours demandés lui arriveraient d'un moment à l'autre.

L'amiral était donc invité à faire bonne garde, afin que, à quelque heure du jour que ce secours

arrivât, on ne le fît point attendre hors des murailles.

En conséquence, et comme, dans tous les cas, ce secours devait arriver du côté de Tourival, l'amiral doubla les postes de ce côté, et fit porter bon nombre d'échelles sous les hangars du magasin à poudre, pour que les arrivants pussent à la fois entrer par la poterne Sainte-Catherine, et monter par-dessus la muraille.

Le connétable rejoignit son armée à Essigny-le-Grand, à peu près vers le moment où Maldent rentrait dans la ville.

La résolution du connétable était de secourir Saint-Quentin ouvertement et en plein jour. L'obscurité et la ruse avaient si mal secondé l'entreprise une première fois, qu'il en appelait à ces deux grands auxiliaires du courage, la lumière du soleil et la force ouverte.

Le connétable retourna donc à la Fère, y rassembla son infanterie, sa cavalerie, son artillerie, quinze pièces de canon, et fit tenir l'ordre au maréchal de Saint-André, qui se trouvait à Ham, de venir le joindre le 10 août, de bonne heure, sur le chemin de la Fère à Saint-Quentin.

Après avoir remis son message à Coligny, Maldent s'en revint tout droit à la tente des aventuriers.

Il trouva chacun à son poste ; tous les visages

étaient riants. Les affaires d'Yvonnet allaient à merveille. Fracasso avait abandonné l'infinitif du verbe *perdre* pour son participe passé, ce qui lui faisait *perdu,* rime à laquelle il avait trouvé immédiatement *pendu*. Les deux Scharfenstein s'étaient créé une petite industrie qui ne laissait pas que de leur rapporter un assez joli bénéfice : ils faisaient à eux deux des sorties nocturnes, s'embusquant sur les passages qui communiquaient d'un camp à l'autre, et, avec un grand fléau de leur invention pouvant atteindre à la distance de douze pieds, ils attendaient les passants, qui recevaient sur la nuque un coup asséné soit par Frantz, soit par Heinrich, et tombaient, bien entendu, sans dire ouf. Or, comme les Espagnols et les Flamands venaient de toucher leur solde arriérée et une gratification d'entrée en campagne, les deux géants tiraient à eux l'homme mort ou évanoui, et le dépouillaient, s'il était mort, le passant ne se réveillait pas ; s'il n'était qu'évanoui, il se réveillait ficelé comme un saucisson, et un bâillon dans la bouche, ayant à ses côtés trois ou quatre compagnons ficelés et bâillonnés comme lui. Puis, lorsqu'il était l'heure de s'aller coucher, les deux Scharfenstein chargeaient sur leurs épaules leurs trois ou quatre prisonniers, et, si pauvres que fussent les rançons, nos Allemands, qui étaient des gens d'ordre, les alignaient

à l'*avoir* de la société. Procope continuait d'exercer son industrie de notaire marron et de procureur *in partibus;* il ne pouvait suffire aux testaments : aussi avait-il doublé son prix, et n'en faisait-il plus qu'à six livres. Lactance déménageait peu à peu la cave des jacobins, qui était réputée comme la meilleure qu'il y eût aux environs, et la faisait passer sous la tente des aventuriers. Pille-Trousse revenait avec des bourses qu'il prétendait avoir rencontrées dans des pas de cheval, et des manteaux qu'il soutenait avoir découverts sur des bornes. — Les affaires d'argent comme les affaires d'amour allaient donc à merveille; l'or affluait de tous les côtés, et, quoique ce fût en petits ruisseaux, promettait de faire une si grosse rivière, que, pour peu que la guerre durât encore un ou deux ans, chacun de nos aventuriers pourrait se retirer avec une fortune honnête, et suivre en paix et avec considération le penchant naturel qui l'entraînait, celui-ci vers l'amour, celui-là vers la poésie.

Le sourire était sur toutes les lèvres, disons-nous, excepté pourtant sur celles du pauvre Malemort.

Malemort geignait lamentablement; jamais il n'avait fait entendre gémissements pareils. Ce n'était point qu'il allât plus mal, au contraire; mais Malemort, selon le précepte de Socrate :

Γνωθι σεαυτον (*Connais-toi toi-même*), avait fait une étude, non pas psychologique, mais anatomique de lui-même; il se connaissait à fond; il sentait venir une affaire décisive, et, si promptes que fussent ses chairs à se recoudre, il voyait clairement qu'il lui serait tout à fait impossible d'y jouer son rôle, et d'y attraper quelque nouvelle estafilade.

Maldent, en annonçant confidentiellement la prochaine arrivée du connétable, vint mettre le comble au désespoir de son compagnon.

C'était l'heure du souper; les aventuriers se mirent à table. Grâce aux mille ressources de leur imagination, cette table était certainement mieux garnie que celle de l'amiral. Le vin surtout, fourni, comme nous l'avons dit, par frère Lactance, y était à la fois abondant et délicieux.

Aussi épuisa-t-on toutes les santés.

On but d'abord au bon retour de Maldent; au sonnet de Fracasso, qui était venu à bien; à la santé de Malemort, puis à celle du roi, puis à celle de M. l'amiral, puis à celle de mademoiselle Gudule; puis, enfin, — et, disons-le, ce fut un souvenir de Maldent, — à celle de la pauvre Catherine Gosseu.

Il n'y avait que les deux Scharfenstein, qui, n'ayant pas une grande facilité d'élocution, avaient bu, et même bu beaucoup plus à eux

deux que les sept autres, mais qui n'avaient pas encore porté de santé.

Enfin, Heinrich se leva, son verre plein à la main, la bouche souriante sous son épaisse moustache, l'œil petillant sous son large sourcil.

— Gombagnons, dit-il, che brobose ine zanté.

— Silence, messieurs! crièrent les aventuriers, Heinrich propose une santé!

— Et moi auzi, dit Frantz.

— Et Frantz aussi! crièrent les aventuriers.

— Foui!

— Laquelle, Frantz? Parle d'abord : la parole est au plus jeune

— Zelle gue brobosera mon ongle.

— Ah! bravo, crièrent les aventuriers; neveu respectueux, comme toujours!... Voyons, Heinrich, ta santé!

— Che brobose la zanté te ce fertueux cheune homme gui est fenu nous ovvrir cing zents égus d'or bour la bédide avvaire en guesdion, fous safez...

Et il fit le signe un peu vulgaire d'un homme qui tue un lapin.

— Ah! oui, dit Yvonnet, le bâtard de Waldeck... Bon! nous ne l'avons pas revu; il ne nous a pas laissé d'arrhes, et ne nous a pas dit pour quel jour nous lui appartenions.

— N'imborde! dit Heinrich, il a encaché za

barole, et un Allemand n'a gue za barole : il fientra, il tonnera tes arrhes, et il nous vixera un chour.

— Merci, de répondre de moi, Heinrich! dit une voix à la porte de la tente.

Les aventuriers se retournèrent.

— Messieurs, dit le bâtard de Waldeck en s'avançant, voici les cent écus d'or que je vous ai promis comme arrhes, et vous m'appartenez corps et âme pour demain toute la journée, ou plutôt pour aujourd'hui, car il est une heure du matin.

Alors, il jeta cent écus d'or sur la table, et, prenant le verre que, à son grand regret, Malemort avait laissé plein :

— Çà, messieurs, dit-il, faisons honneur à la proposition du brave Heinrich... Buvons *à la réuzide de la bédide arraire?*

Et les aventuriers burent joyeusement à la réussite de cette petite affaire, qui n'était rien autre chose que la mort d'Emmanuel Philibert.

X

La Bataille de la Saint-Laurent.

Revenons au connétable.

Le même jour, — car, ainsi que l'avait fait judicieusement observer le bâtard de Waldeck, la première heure de la journée du 10 août 1557 venait de sonner au moment où il portait son toast, — le même jour, vers sept heures du matin, les troupes du maréchal de Saint-André, venant de Ham sous la conduite du comte de Larochefoucauld, firent leur jonction avec celles du connétable.

Les deux armées ou plutôt les deux fractions d'armée ainsi réunies, formaient, pour nous

servir des termes militaires, un effectif de neuf cents gendarmes, de mille chevau-légers et arquebusiers à cheval, de quinze compagnies françaises et de vingt-deux compagnies allemandes d'infanterie; total : neuf ou dix mille hommes *.

C'était à la tête de cette faible troupe que le connétable venait attaquer une armée que la jonction du corps anglais avait portée à près de soixante mille hommes!

Aussi, la veille, au conseil, lorsqu'il avait fait part de sa volonté de marcher avec dix mille hommes au secours d'une ville assiégée par soixante mille, le maréchal de Saint-André lui avait-il fait observer le danger d'une pareille entreprise, et ce qu'il avait à craindre d'un ennemi aussi actif que le duc de Savoie pendant une retraite de six lieues à travers des plaines qui n'offraient aucun abri.

Mais, avec son aménité ordinaire, le connétable avait répondu :

— Corbieu! monsieur, vous pouvez vous en reposer sur moi, de ce qu'il convient de faire pour le bien de l'État. Il y a longtemps que j'ai appris quand et comment il faut donner ou éviter une bataille! soyez donc tranquille sur l'événement.

* Onze mille hommes selon Rabutin; huit mille selon Mergey, qui assistait à la bataille, et qui y fut pris.

Le connétable était parti pendant la nuit. Il espérait être au moulin de Gauchy à quatre heures du matin ; il n'y arriva qu'à dix, sa marche ayant été retardée par les bagages et le canon.

Au reste, le duc de Savoie était, de son côté, si mal servi de ses espions, qu'il fut surpris par l'armée française, apparaissant tout à coup sur les hauteurs de Gauchy.

Le connétable eut même le temps de lui enlever deux compagnies formant six cents hommes, et qui occupaient des postes avancés.

Arrivée là, l'armée française se trouvait en vue de l'armée espagnole ; mais la Somme et les marais de l'Abbiette s'étendaient entre les deux armées, qui n'avaient d'autre moyen de se joindre qu'une chaussée située au bas du camp espagnol, et sur laquelle quatre hommes au plus pouvaient passer de front.

Après tout ce que nous avons déjà dit à propos du siége, deux mots suffiront pour faire connaître la position du connétable, et rendre palpables les fautes qu'il commit dans cette fatale journée.

Toute l'armée espagnole, flamande et anglaise occupait la rive droite de la Somme.

Les quatorze enseignes de Julien Romeron et de Carondelet, plus les deux compagnies que commença par surprendre le connétable, occupaient seules, les quatorze enseignes, le faubourg d'Isle,

et les deux compagnies, le moulin de Gauchy, placés, faubourg et moulin, sur la rive gauche de la Somme.

Or, une fois arrivé au moulin de Gauchy, une fois les deux compagnies prises, il y avait une manœuvre bien simple à exécuter : c'était de bloquer dans le faubourg les quatorze enseignes des deux capitaines espagnols, de mettre six pièces en batterie en face de la chaussée, seul passage praticable pour l'armée ennemie, de faire filer tranquillement sur Saint-Quentin autant d'hommes qu'il était nécessaire, et de se retirer, la ville ravitaillée, en sacrifiant deux des six pièces de canon, et une centaine d'hommes qui eussent continué de tirer sur la chaussée, et qui suffisaient à garder ce passage.

Le connétable enleva les deux compagnies, bloqua les quatorze enseignes dans le faubourg d'Isle, et, négligeant complétement la chaussée, il ordonna de mettre à la Somme les quatorze bateaux qu'il avait apportés avec lui, sur l'avis des assiégés qu'ils ne possédaient que trois ou quatre petites barques.

Mais, alors, on s'aperçut que, au lieu d'avoir été placées à la tête de la colonne, les charrettes traînant les bateaux avaient été placées à la queue.

On perdit deux heures à les amener, une heure à les pousser jusqu'au bord de la Somme;

puis, quand les barques furent descendues, les soldats s'y jetèrent avec tant d'empressement, que, se trouvant surchargées, elles s'engravèrent dans le limon de l'étang de l'Abbiette.

Pendant ce temps-là, un des archers faits prisonniers, le matin, au moulin de Gauchy, indiquait au connétable la tente du duc de Savoie.

Le connétable dressa aussitôt une batterie ayant pour but de battre cette tente.

Au bout de dix minutes, la batterie fit feu, et l'on put voir, au mouvement qui s'opérait autour de la tente, que les boulets n'avaient pas été perdus. — Cependant, les barques, que l'on était enfin parvenu à mettre à l'eau, commencèrent à remonter la Somme en faisant, à l'aide de matières résineuses, une grande fumée ; ce qui était le signal convenu entre le connétable et Coligny.

Au premier cri qui avait signalé l'apparition du connétable, Coligny était accouru sur la courtine de Tourival, d'où il dominait tout le pays jusqu'au moulin de Gauchy. Il vit donc de loin les barques qui s'avançaient chargées d'hommes; il ordonna aussitôt une sortie par la poterne Sainte-Catherine, sortie destinée à soutenir le débarquement, en même temps qu'il faisait descendre et appuyer aux murailles des échelles, afin de donner toute facilité aux hommes, si nombreux qu'ils fussent, d'entrer dans la ville.

Il venait de prendre ces dispositions, suivant des yeux la fumée des bateaux, qui s'approchaient de plus en plus, lorsque Procope l'aborda, et, invoquant le contrat passé entre l'amiral et les aventuriers, demanda congé pour le jour, l'intention des aventuriers étant de tenter une entreprise particulière.

C'était la lettre même du traité. L'amiral n'avait donc, non-seulement aucune raison, mais encore aucun droit de s'opposer à cette fantaisie. Toute licence fut donnée à Procope et à ses compagnons.

Ils suivirent, en conséquence, les hommes commandés pour la sortie, et se trouvèrent hors de la ville.

Le bâtard de Waldeck, armé de toutes pièces, et la visière de son casque baissée, était à leur tête.

Le cheval d'Yvonnet, les deux chevaux de Maldent, et un quatrième cheval fourni par le bâtard de Waldeck formaient la cavalerie.

Cette cavalerie se composait d'Yvonnet, de Maldent, de Procope et de Lactance.

Pille-Trousse, Fracasso et les deux Scharfenstein formaient l'infanterie.

Cependant, pour accomplir la route, si la route était longue, Pille-Trousse et Fracasso devaient monter en croupe d'Yvonnet et de Lactance. Il

n'y avait pas à s'occuper des deux Scharfenstein, qui n'étaient jamais fatigués, et qui suivaient facilement le galop d'un cheval.

Le pauvre Malemort, comme on voit, manquait seul à l'expédition ; mais il ne pouvait encore se tenir ni à pied ni à cheval, et on l'avait laissé pour garder la tente.

Les aventuriers se dirigèrent vers le pont où les barques devaient aborder.

Bientôt, en effet, elles prirent terre; mais la même précipitation et le même désordre qui avaient présidé à leur départ présidaient à leur arrivée : sans vouloir rien entendre des paroles ni des signes de ceux que l'amiral avait envoyés là pour surveiller le débarquement, et leur indiquer le chemin à suivre sur la chaussée improvisée au milieu des marais, les soldats sautèrent à terre, commençant par s'envaser jusqu'à la ceinture; puis, troublés de cet accident, au milieu d'un tumulte effroyable qui empêchait d'entendre aucune recommandation, ils se poussèrent les uns à droite, les autres à gauche, ceux-ci s'enfonçant dans la boue ou dans la tourbe, ceux-là s'égarant du côté du camp ennemi.

Seuls, Dandelot et quatre cents hommes à peu près suivirent la ligne tracée par les fascines, et atteignirent la terre ferme.

Du haut du rempart, Coligny, désespéré, voyait

diminuer et se perdre ce secours si longtemps attendu, appelant inutilement ces hommes qui se débattaient par centaines dans les fondrières où leur entêtement les avait jetés, et où ils disparaissaient peu à peu sans qu'on pût leur porter secours.

Cependant, Dandelot, après avoir rallié quelques-uns de ses hommes égarés ou en péril, arriva à la poterne avec une troupe de cinq cents soldats et de quinze ou seize capitaines, — auxquels il faut joindre quelques gentilshommes *venus là pour leur plaisir*, comme dit Coligny.

Ces gentilshommes étaient le vicomte du Mont-Notre-Dame, le sieur de la Curée, le sieur Matas et le sieur de Saint-Rémy; un commissaire d'artillerie et trois canonniers les suivaient.

Après la vue de son frère, qui arrivait tout trempé des eaux de la Somme, Coligny avoue que la vue de ces trois canonniers fut celle qui lui fit le plus de plaisir, n'ayant d'autres artilleurs que des artilleurs bourgeois, lesquels étaient bien loin, sinon pour le courage, au moins pour l'expérience et la dextérité, de répondre aux besoins d'une ville assiégée, et assiégée surtout d'une si formidable façon !

Le bâtard de Waldeck attendit tranquillement avec les aventuriers que les soldats fussent débarqués, perdus ou envasés, et, alors, il prit une

de leurs barques, et suivi de ses huit hommes, il descendit la rivière, et alla aborder dans un petit bois d'aulnes qui s'étendait comme un rideau d'argent, à l'un des bouts de l'étang de l'Abbiette.

Arrivé là, il leur distribua à chacun une écharpe espagnole, et ne leur demanda rien autre chose que de se tenir cois, couverts et prêts à obéir au premier ordre.

Son plan était facile à comprendre.

Dès la veille, il avait su le projet du connétable de venir en personne et avec son armée ravitailler Saint-Quentin. Connaissant le duc de Savoie, il avait bien pensé que, à la vue de l'armée française, Emmanuel Philibert ne resterait pas derrière ses lignes, mais, au contraire, qu'il sortirait et engagerait quelque bataille sur la rive gauche de la Somme. En conséquence, il était venu s'embusquer dans les marais de l'Abbiette, aux environs desquels, à son avis, la bataille devait se livrer, et avait distribué aux aventuriers des écharpes rouges et jaunes, afin que, à cette époque où les uniformes n'existaient pas encore, pris pour des coureurs espagnols, ils pussent, sans inspirer de défiance à Emmanuel Philibert, s'approcher de lui, et l'entourer.

Une fois Emmanuel Philibert entouré, on sait ce que le bâtard de Waldeck voulait faire de lui.

Nous allons voir s'il s'était trompé dans ses prévisions.

Emmanuel Philibert venait de quitter la table lorsqu'on accourut lui annoncer la présence de l'armée française de l'autre côté de la Somme; sa tente était placée sur une éminence, de sorte qu'il n'eut qu'à sortir et à se tourner du côté de la Fère pour voir toute l'armée française en bataille sur les hauteurs de l'Abbiette; puis, en baissant les yeux, il vit au-dessous de lui, mais hors de portée d'arquebuse, l'embarquement de Dandelot et de ses hommes; en même temps, un de ces sifflements auxquels les militaires ne se trompent pas se fit entendre au-dessus de sa tête, suivi de deux ou trois autres, et un boulet, en venant s'enterrer à ses pieds, le couvrit de sable et de cailloux.

Emmanuel Philibert fit un pas en avant afin de gagner un point d'où il pût suivre de l'œil tout le cours de la Somme; mais, au moment où il marchait, pour ainsi dire, au-devant du feu, il sentit qu'une main vigoureuse le saisissait par le bras, et le tirait en arrière.

C'était la main de Scianca-Ferro.

En ce moment, un boulet passait à travers la tente, et la trouait de part en part.

Rester plus longtemps sur ce point, devenu visiblement la cible de l'artillerie du connétable,

c'était s'exposer à une mort certaine. Emmanuel Philibert, tout en donnant l'ordre qu'on lui apportât ses armes, et qu'on sellât son cheval, gagna une petite chapelle, monta sur la plate-forme du clocher, et, de là, put voir que l'armée française ne s'étendait pas plus loin que Saint-Lazare, et que ce village n'était même gardé que par un corps peu considérable de cavalerie.

Ces observations faites, il descendit, s'arma rapidement sous le porche même de la petite chapelle, appela à lui les comtes de Horn et d'Egmont, envoya un messager au duc Éric de Brunswick et au comte de Mansfeld pour leur ordonner de faire reconnaître les Français, et surtout de s'assurer si la chaussée de Rouvroy n'était pas menacée par quelque batterie ouverte ou masquée, leur donnant rendez-vous au quartier du feld-maréchal de Binincourt.

Un quart d'heure après, il était lui-même au rendez-vous. Il avait fait la moitié du tour de la ville en passant par Florimont et le chemin appelé aujourd'hui la ruelle d'Enfer, — qui allait aboutir à la ligne de circonvallation, prenant à Saint-Pierre-au-Canal, et finissant au faubourg Saint-Jean.

Les coureurs du duc de Brunswick et du comte de Mansfeld étaient déjà revenus : la chaussée de Rouvroy était parfaitement libre, et l'extrême

point de l'armée française n'atteignait pas la Neuville.

Emmanuel Philibert ordonna aussitôt à deux mille hommes de monter à cheval, se mit à la tête de cette troupe de cavaliers, traversa le premier la chaussée de Rouvroy, fit passer ses deux mille cavaliers derrière lui, et les rangea ensuite en bataille pour qu'ils protégeassent à leur tour le passage de l'infanterie.

Puis, au fur et à mesure que débouchaient ses troupes, il les faisait filer sur le Mesnil par Harly, les dérobant, au moyen de ce circuit, à la vue de l'armée française.

Plus de quinze mille hommes étaient déjà passés, que le connétable s'amusait encore à tirer sur la tente vide d'Emmanuel Philibert.

Tout à coup, le duc de Nevers, envoyé par le connétable avec les compagnies de gendarmes, et avec les compagnies Curton et d'Aubigné pour éclairer la plaine de la Neuville, découvrit, en arrivant sur une hauteur, toutes les dipositions prises par l'armée espagnole.

Une immense colonne ennemie, protégée par les deux mille chevaux du duc de Savoie, s'avançait de l'autre côté d'Harly, et se développait, sombre et épaisse, derrière le Mesnil-Saint-Laurent, enfermant déjà l'armée du connétable dans un demi-cercle.

Le duc de Nevers, si faible que fût la troupe qu'il commandait, eut un instant l'idée d'envoyer dire au connétable qu'il allait se faire tuer là avec ses hommes, pour donner à l'armée française le temps de battre en retraite; mais le connétable lui avait défendu sur sa tête d'en venir à un engagement : c'eût été désobéir à ses ordres, et il savait combien le connétable était absolu en matière de discipline militaire. Il n'osa prendre sur lui la responsabilité d'un pareil acte, se replia sur un corps de cavalerie légère commandé par le prince de Condé, qui était en bataille au moulin de Gratte-Panse, sur le chemin du Mesnil, et, mettant son cheval au galop, courut en personne prévenir le connétable de ce qui arrivait.

Le connétable appela aussitôt auprès de lui M. de Saint-André, le comte de la Rochefoucauld, le duc d'Enghien et les principaux de son armée, et leur exposa que, content d'avoir introduit dans Saint-Quentin les secours que son neveu réclamait, il jugeait bon de battre en retraite le plus dignement, mais le plus promptement possible. Il invitait donc chaque chef de corps à reprendre son rang, à étayer ses hommes, et à se retirer du même pas que lui en évitant tout engagement auquel on ne serait pas forcé.

Mais le connétable, qui recommandait si bien aux autres la précaution stratégique, n'eut pas

même celle d'embusquer une centaine d'arquebusiers dans chacun des moulins à vent situés à côté d'Urvilliers, d'Essigny-le-Grand et de ce qu'on appelle aujourd'hui la Manufacture, pour rompre le front de l'ennemi, et l'occuper par leur feu.

Ce fut l'infanterie française qui prit la tête de la retraite; elle s'avança d'un pas rapide, mais, cependant, en bon ordre, vers les bois de Jussy, qui seuls pouvaient lui offrir un couvert contre les charges de la cavalerie.

Mais il était trop tard : il y avait encore pour trois quarts d'heure de chemin, quand apparurent, à cinq cents pas de l'armée française, les escadrons et les bataillons de l'armée espagnole formant autour d'elle un vaste cercle.

On était en présence.

Le connétable fit halte, mit ses canons en batterie, et attendit. La supériorité numérique de la cavalerie ennemie ne lui laissait aucun espoir d'atteindre le bois.

Alors, Emmanuel Philibert divise son armée en trois grands corps, donne au comte d'Egmont le commandement de l'aile droite, aux ducs Ernest et Éric de Brunswick, celui de l'aile gauche, leur explique son plan, leur tend la main, reçoit d'eux la parole de ne rien entreprendre sans ses ordres, et prend le commandement du centre.

Entre l'armée française et l'armée espagnole se trouvait cette masse de vivandiers, de valets sans maître, de goujats, comme on les appelait alors, toute cette misérable multitude, enfin, qui s'attachait comme une vermine aux armées du temps. Emmanuel Philibert fit tirer quelques volées de canon sur toute cette canaille.

L'effet fut celui qu'il en attendait : la terreur se mit parmi eux; un millier d'hommes et de femmes vint se jeter, en poussant de grands cris, dans les rangs des soldats du connétable.

On essaya de les repousser; mais la terreur est parfois plus puissante que le courage.

En se dressant sur ses étriers, Emmanuel Philibert vit le désordre que cette irruption jetait dans les rangs français.

Alors, se tournant vers Scianca-Ferro :

— Que le comte d'Egmont tombe sur l'arrière-garde française avec toute sa cavalerie flamande... il est temps ! dit-il.

Scianca-Ferro partit comme l'éclair.

Puis, au duc Ernest, resté près de lui :

— Duc, dit Emmanuel, pendant que d'Egmont charge l'arrière-garde avec sa cavalerie flamande, prenez, vous et votre frère, chacun deux mille arquebusiers à cheval, et attaquez la tête de la colonne... Le centre me regarde.

Le duc Ernest s'éloigna au galop.

Emmanuel Philibert suivit des yeux ses deux messagers, et, voyant chacun d'eux arrivé à sa destination, voyant commencer le mouvement à la suite des ordres transmis, il tira son épée, et, la levant en l'air :

— Sonnez, trompettes! dit-il; c'est l'heure!...

Le duc de Nevers, qui commandait l'extrême gauche de l'armée française, était chargé de soutenir l'attaque du comte d'Egmont. Pris en flanc par la cavalerie flamande au moment où il traversait la vallée de Grugies, il se retourna et fit face à l'ennemi avec ses compagnies de gendarmes; mais deux catastrophes vinrent gêner sa défense : un flot de ces vivandiers qui avait roulé tout le long du centre de l'armée, repoussé de rang en rang, apparut au haut des collines, et descendit comme une avalanche, se ruant dans les jambes des chevaux, tandis que, en même temps, une compagnie de chevau-légers anglais à la solde de la France tourna bride, et alla se joindre à la cavalerie flamande, avec laquelle elle revint immédiatement charger les gendarmes du duc de Nevers, et, cela, d'une si furieuse façon, qu'elle poursuivit jusque dans la vallée de l'Oise un gros de notre cavalerie qui s'y était jeté.

Pendant ce temps, et comme, malgré les efforts surhumains du duc de Nevers, qui fit des prodiges dans cette journée, le désordre commen-

çait à se mettre dans l'aile gauche, les ducs Éric et Ernest de Brunswick, accomplissant l'ordre donné à l'un et transmis à l'autre, attaquaient la tête de la colonne française à sa sortie d'Essigny-le-Grand, et au moment où elle apparaissait sur la chaussée de Gibercourt.

Mais cette tête de colonne, n'ayant point contre elle l'irruption des vivandiers, et la trahison des chevau-légers anglais, tint ferme, continua sa marche, repoussant les charges des arquebusiers à cheval, et donna le temps au connétable et au gros de l'armée — lequel s'était allongé dans son passage à travers Essigny-le-Grand — de se remettre en bataille au milieu de cette vaste plaine qui s'étend entre Essigny-le-Grand, Montescourt-Lizeroles et Gibercourt.

Là, sentant qu'il ne pouvait aller plus loin, le connétable s'arrêta une seconde fois, comme le sanglier forcé qui se décide à tenir aux chiens, et, tout en disant ses patenôtres, il reforma son armée en carré, et replaça ses canons en batterie.

C'était la seconde halte; on était complétement entouré : il fallait vaincre ou mourir.

Le vieux soldat ne craignait point de mourir; il espéra donc de vaincre.

En effet, la vieille infanterie française, sur laquelle avait compté le connétable, se montrait digne de sa réputation, soutenant le choc de toute

l'armée ennemie, tandis que, à sa seule approche, les Allemands à notre solde mettaient bas leurs piques, et levaient les mains pour demander quartier.

De son côté, le duc d'Enghien, jeune et plein d'ardeur, courait au secours du duc de Nevers avec sa cavalerie légère; il le trouva renversé pour la seconde fois de son cheval, se remettant en selle malgré un premier coup de pistolet qui lui entamait la cuisse; — nous disons *un premier coup,* parce que, vers la fin de la journée, il devait en recevoir un autre.

Cependant, le connétable tenait ferme. Son infanterie, repoussant avec une incroyable intrépidité les charges de la cavalerie flamande, Emmanuel Philibert fit approcher du canon pour démolir ces remparts vivants.

Dix pièces tonnèrent à la fois, et commencèrent à faire brèche dans l'armée.

Alors, le duc de Savoie se mit lui-même à la tête d'un escadron de cavalerie, et chargea comme un simple capitaine.

Le choc fut profond et décisif; le connétable, entouré de tous les côtés, se défendit avec le courage du désespoir, — disant, selon son habitude, son *Pater*, et donnant, à chaque phrase de ce *Pater*, un coup d'épée qui renversait un homme.

Emmanuel Philibert le vit de loin, le reconnut et piqua à lui, criant :

— Prenez-le vif ! c'est le connétable !

Il était temps : Montmorency venait de recevoir un coup de pique qui lui avait fait sous le bras gauche une blessure par laquelle s'en allaient son sang et ses forces. Le baron de Batenbourg et Scianca-Ferro, qui avaient entendu le cri d'Emmanuel, se précipitèrent en avant, firent au connétable un rempart de leurs corps, et le tirèrent de la mêlée, lui criant de se rendre, toute résistance étant inutile.

Mais le connétable, en signe qu'il se rendait, ne donna que son poignard : au duc de Savoie seul, il voulait, disait-il, remettre son épée.

C'est que cette épée fleurdelysée était celle de connétable de France !

Emmanuel Philibert s'avança vivement, et, se faisant reconnaître, reçut l'épée de la main même de Montmorency.

La journée était gagnée pour le duc de Savoie, mais elle n'était pas finie ; jusqu'à la nuit, on continua de se battre ; beaucoup ne voulurent pas se rendre qui se firent tuer.

De ce nombre étaient Jean de Bourbon, duc d'Enghien, — qui, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, eut le corps traversé d'une balle en essayant de délivrer le connétable ; — Fran-

çois de la Tour, vicomte de Turenne, et huit cents gentilshommes qui demeurèrent couchés sur le champ de bataille.

Les principaux prisonniers, outre le connétable, furent le duc de Montpensier, le duc de Longueville, le maréchal de Saint-André, le Rhingrave, le baron de Curton, le comte de Villiers, bâtard de Savoie, le frère du duc de Mantoue, le seigneur de Montbron, fils du connétable, le comte de la Rochefoucauld, le duc de Bouillon, le comte de la Rocheguyon, le seigneur de Lansac, le seigneur d'Estrées, le seigneur de la Roche du Maine; enfin, les seigneurs de Chaudenier, de Poudormy, de Vassé, d'Aubigné, de Rochefort, de Brian et de la Chapelle.

Le duc de Nevers, le prince de Condé, le comte de Sancerre et le fils aîné du connétable se retirèrent à la Fère.

Le sieur de Bordillon les y rejoignit, ramenant les deux seules pièces de canon qui échappèrent à cette grande défaite, où la France, sur une armée de onze mille hommes, eut six mille tués, trois mille prisonniers, et perdit trois cents chariots de guerre, soixante drapeaux, cinquante cornettes, tous les bagages, les tentes et les vivres!

Il ne restait pas dix mille hommes pour fermer à l'armée ennemie le chemin de la capitale.

Emmanuel Philibert donna à ses troupes l'ordre de regagner le camp.

La nuit était venue, et, sans doute, rêvant, non point à ce qu'il avait fait, mais à ce qu'il lui restait à faire, Emmanuel Philibert, accompagné de quelques officiers seulement, suivait la chaussée qui conduit d'Essigny à Saint-Lazare, lorsque huit ou dix hommes, moitié à cheval, moitié à pied, sortirent du moulin de Gauchy, et se glissèrent peu à peu au milieu des gentilshommes de son escorte.

Pendant quelque temps, on continua de cheminer en silence; mais, tout à coup, au moment où l'on passait près d'un petit bois dont l'ombre projetée redoublait les ténèbres, le cheval du duc de Savoie poussa un hennissement douloureux, fit un écart, et s'abattit.

Alors, on entendit un bruit pareil à celui du froissement du fer contre le fer; puis, dans l'ombre, ce cri d'autant plus terrible qu'il était poussé à voix basse :

— Sus! sus, au duc Emmanuel!

Mais aussi, à peine ces mots étaient-ils prononcés, à peine avait-on pu deviner que cette chute du cheval n'était point naturelle, et que son cavalier courait un danger quelconque, qu'un homme, renversant tout devant lui, frappant amis et ennemis avec sa masse d'armes, se précipita

au milieu de cette sombre et presque invisible tragédie en criant :

— Tiens ferme, frère Emmanuel ! me voici!

Emmanuel n'avait pas besoin de l'encouragement de Scianca-Ferro; il avait tenu ferme, en effet, car, tout renversé qu'il était, il avait saisi un de ses agresseurs, et, l'enveloppant de son bras, il l'avait couché sur lui, et s'en était fait un bouclier.

De son côté, le cheval avait un des jarrets de derrière coupé; mais, comme s'il eût senti la nécessité de défendre son maître, des trois jambes qui lui restaient il lançait de vigoureuses ruades, et, d'une de ces ruades, il avait renversé un des spectres inconnus qui s'étaient tout à coup dressés autour du vainqueur de la journée.

Pendant ce temps, et frappant toujours, Scianca-Ferro criait :

— Au secours du duc, messieurs ! au secours du duc !

C'était inutile. Tous les gentilshommes de l'escorte avaient tiré l'épée, et chacun s'était rué, frappant au hasard, dans cette mêlée terrible, où l'on n'entendait d'autre cri que celui de « Tue ! tue ! » et dans laquelle on ne savait ni qui l'on tuait, ni qui tuait.

Enfin, on entendit le galop d'une vingtaine de cavaliers, et, à la réverbération de la flamme

dans les arbres, on reconnut qu'ils portaient des torches.

A cette vue et à ce bruit, deux hommes à cheval se tirèrent de la mêlée, et s'enfuirent à travers champs sans que l'on songeât à les poursuivre.

Deux hommes à pied se jetèrent dans le bois, où ils disparurent sans que l'on cherchât à les y joindre.

Toute résistance avait cessé.

Au bout de quelques secondes, vingt torches éclairaient ce nouveau champ de bataille.

Le premier soin de Scianca-Ferro fut de s'occuper du duc.

Le duc, s'il était blessé, n'avait reçu que quelques blessures légères : l'homme qu'il avait maintenu entre ses bras l'avait protégé, et avait reçu une partie des coups qu'Emmanuel eût dû recevoir.

Aussi paraissait-il complétement évanoui.

Cela tenait à ce que Scianca-Ferro, pour s'assurer de lui, lui avait assené un coup de sa masse sur le derrière de la tête.

Quant aux trois autres hommes qui étaient étendus à terre, et qui semblaient morts ou bien malades, personne ne les connaissait.

Celui que le duc avait pris à bras-le-corps, et avait renversé sur lui, portait un casque avec visière, et cette visière était baissée.

On délaça les oreillettes, on enleva le casque, et l'on vit apparaître le visage pâle d'un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Ses cheveux roux et sa barbe rousse étaient couverts du sang qui à la fois s'échappait et de sa bouche et de son nez, ainsi que d'une contusion qu'il avait reçue au derrière de la tête.

Malgré sa pâleur, malgré le sang qui le couvrait, sans doute Emmanuel Philibert et Scianca-Ferro reconnurent tous deux en même temps le blessé, car ils échangèrent un rapide coup d'œil.

— Ah! ah! murmura Scianca-Ferro, c'est donc toi, serpent!

Puis, se retournant vers le duc :

— Vois donc, Emmanuel, lui dit-il, il n'est qu'évanoui... Si je l'achevais?

Mais Emmanuel leva la main en signe de commandement et de silence, et, tirant lui-même le jeune homme évanoui des mains de Scianca-Ferro, il le traîna de l'autre côté du fossé qui bordait la route, l'adossa contre un arbre, et posa son casque près de lui.

Puis, remontant à cheval :

— Messieurs, dit-il, c'est à Dieu seul de juger ce qui s'est passé entre moi et ce jeune homme, et vous voyez que Dieu est pour moi!

Alors, entendant grommeler Scianca-Ferro, et

le voyant regarder du côté du blessé en secouant la tête :

— Frère, dit-il, je t'en prie… C'est bien assez du père !

Puis, aux autres :

— Messieurs, dit-il, je désire que la bataille que nous avons livrée aujourd'hui 10 août, et qui est si glorieuse pour les armes espagnoles et flamandes, s'appelle la bataille de la Saint-Laurent, en mémoire du jour où elle a été donnée.

Et l'on rentra au camp, discourant sur la bataille, mais sans dire un seul mot de l'échauffourée qui était venue à sa suite.

XI

Comment l'amiral eut des nouvelles de la bataille.

Dieu venait de se déclarer encore une fois contre la France, ou plutôt — si nous sondons les mystères de la Providence plus profondément que ne le font les historiens ordinaires — Dieu venait, par Pavie et par Saint-Quentin, de préparer la besogne de Richelieu, comme, par Poitiers, Crécy et Azincourt, il avait préparé la besogne de Louis XI.

Puis aussi, peut-être voulait-il donner le grand exemple d'un royaume perdu par la noblesse, sauvé par le peuple.

Quoi qu'il en soit, le coup fut terrible, et entra

cruellement au cœur de la France, en même temps qu'il réjouit fort notre grand ennemi Philippe II.

La bataille avait eu lieu le 10 : ce ne fut que le 12 que le roi d'Espagne fut assez rassuré contre la résurrection de toute cette noblesse couchée dans les plaines de Gibercourt, pour venir rejoindre Emmanuel Philibert au camp.

Le duc de Savoie, qui avait cédé à l'armée anglaise tout ce terrain onduleux compris entre la Somme et la chapelle d'Épargnemaille, était revenu dresser sa tente en face du rempart de Rémicourt, point sur lequel il était décidé à continuer les travaux du siége, si, contre toute attente, à la nouvelle de la bataille perdue — et perdue dans de si effroyables conditions ! — Saint-Quentin ne se rendait pas.

Ce second campement, placé sur un petit monticule, — entre la rivière et les tentes du comte de Mégue, — était le plus rapproché des remparts, et s'élevait à deux tiers de portée de canon à peine de la ville.

Philippe II, après avoir pris à Cambray une escorte de mille hommes, après avoir prévenu Emmanuel Philibert de son arrivée, afin que celui-ci doublât ou triplât son escorte, s'il le jugeait nécessaire, par des troupes envoyées du camp, Philippe II arriva devant Saint-Quentin, le 12, à onze heures du matin.

Aux limites du camp, Emmanuel Philibert l'attendait. Là, il aida le roi d'Espagne à descendre de cheval, et, comme Emmanuel, selon l'étiquette établie même de prince à roi, voulait lui baiser les mains :

— Non, mon cousin, non, dit Philippe; c'est à moi de baiser les vôtres, qui viennent de me procurer une victoire si grande, si glorieuse, et qui nous coûte si peu de sang!

En effet, au dire des chroniqueurs qui ont raconté cette curieuse bataille, les Espagnols n'y avaient perdu que soixante-cinq hommes, et les Flamands que quinze.

Quant à l'armée anglaise, elle n'avait pas même eu besoin de s'y mêler, et, de son campement, elle avait regardé s'accomplir notre défaite.

Nous l'avons dit, cette défaite avait été épouvantable : les cadavres couvraient toute la plaine située entre Essigny, Montescourt-Lizeroles et Gibercourt.

C'était un si pitoyable spectacle, qu'une digne chrétienne ne put le voir sans en être touchée. Catherine de Laillier, mère du sieur Louis Varlet, seigneur de Gibercourt, maïeur de Saint-Quentin, consacra et fit bénir un champ nommé le Vieux-Moustier, dans lequel elle fit creuser d'immenses fosses, et où elle fit apporter et enterrer tous ces cadavres.

Depuis lors, ce champ du Vieux-Moustier changea son nom en celui de *cimetière le Piteux**.

Pendant que cette digne dame accomplissait l'œuvre pieuse, Emmanuel Philibert comptait ses prisonniers ; nous avons dit combien ils étaient considérables.

Le roi Philippe II les passa en revue ; puis on rentra dans la tente du duc Emmanuel, tandis que l'on plantait tout le long de la tranchée les enseignes françaises prises pendant la bataille, et qu'en signe de joie, on tirait le canon dans les deux camps, espagnol et anglais.

Philippe II, au seuil de la tente du duc de Savoie, assistait à toutes ces réjouissances.

Il appela Emmanuel, qui causait avec le connétable et le comte de la Rochefoucauld.

— Mon cousin, lui dit-il, sans doute avez-vous encore une autre intention que celle de vous réjouir en faisant tout ce bruit ?

Et, comme en ce moment on arborait l'étendard royal d'Espagne sur la tente où était Philippe II :

— Oui, sire, répondit Emmanuel, je compte que l'ennemi, ne voyant plus aucune chance d'être secouru, se rendra sans même nous forcer à en venir à un assaut ; ce qui nous permettrait de

* Charles Gomart, *Siége et bataille de Saint-Quentin.*

marcher immédiatement sur Paris, et d'y arriver en même temps que la nouvelle de la défaite de la Saint-Laurent ; et, quant à cet étendard que nous élevons, c'est pour apprendre à M. de Coligny et à M. Dandelot, son frère, que Votre Majesté est au camp, et lui donner plus grand désir de se rendre, espérant mieux obtenir de votre clémence royale que de tout autre.

Mais, comme le duc de Savoie achevait ces paroles, répondant à toutes ces décharges joyeuses d'artillerie qui enveloppaient la ville d'un nuage de fumée, un seul éclair brilla, une seule détonation se fit entendre sur les remparts, et un boulet passa, en sifflant, à trois pieds au-dessus de la tête de Philipe II.

Philippe II pâlit affreusement.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

— Sire, dit en riant le connétable, c'est un parlementaire que vous envoie mon neveu.

Philippe n'en demanda pas davantage : à l'instant même il donna l'ordre qu'une tente lui fût dressée hors de la portée du canon français, et, arrivé à cette tente, il fit vœu, se voyant en sûreté, de bâtir en l'honneur de saint Laurent, pour le remercier de la protection évidente qu'il avait donnée aux Espagnols, dans la journée du 10, le plus beau monastère qui eût été bâti.

Ce vœu eut pour résultat l'édification du palais

de l'Escurial, cette sombre et magnifique construction toute selon le génie de son auteur, présentant dans son ensemble la forme d'un gril, instrument du martyre de saint Laurent; gigantesque bâtisse où trois cents ouvriers travaillèrent vingt-deux ans, où l'on dépensa trente-trois millions de livres — qui, à cette époque, valaient cent millions de nos jours, — où la lumière pénètre par onze mille fenêtres, où l'on entre et où l'on circule par quatorze mille portes dont les clefs seules pèsent cinq cents quintaux *!

Pendant que Philippe II se faisait dresser une tente hors de la portée des boulets français, voyons ce qui se passait dans la ville, laquelle n'était pas encore disposée à se rendre, au moins à en croire le *parlementaire* de M. de Coligny.

L'amiral avait entendu gronder le canon toute la journée, dans la direction de Gibercourt; mais il ignorait l'issue de la bataille. Aussi, en se couchant, avait-il dit que quiconque viendrait du dehors, pouvant lui donner des nouvelles, fût immédiatement amené devant lui.

* On connaît la réponse d'un gentilhomme gascon auquel on montrait le monastère dans tous ses détails, et auquel on demandait ce qu'il pensait de ce monument. — Je pense, dit-il, qu'il faut que Sa Majesté Philippe II ait eu une fière peur pour faire un pareil vœu!

Vers une heure du matin, on le réveilla ; trois hommes venaient de se présenter à la poterne Sainte-Catherine, et ils disaient pouvoir fournir des détails sur la journée.

L'amiral les fit entrer aussitôt ; c'étaient Yvonnet et les deux Scharfenstein.

Les deux Scharfenstein ne pouvaient pas dire grand'chose : on sait que la facilité d'élocution n'était point leur mérite principal ; mais il n'en était pas ainsi d'Yvonnet.

Le jeune aventurier annonça tout ce qu'il pouvait savoir, c'est-à-dire que la bataille avait été perdue, et qu'il y avait eu grand nombre de tués et de prisonniers ; il ignorait les noms : seulement, il croyait avoir entendu dire par des Espagnols que le connétable était blessé et pris. Au reste, on aurait probablement des nouvelles plus complètes par Procope et Maldent, qui devaient avoir échappé.

L'amiral demanda à Yvonnet à quel propos, lui et ses compagnons avaient été, faisant partie de la garnison, se mêler à la bataille ; ce à quoi Yvonnet répondit qu'il croyait que c'était un droit qui leur avait été réservé par Procope dans le traité qu'il avait fait avec l'amiral.

Non-seulement le droit avait été réservé, mais encore l'amiral avait été prévenu ; c'était donc par par intérêt pour les aventuriers qu'il faisait

cette question. D'ailleurs, il n'y avait point de doute sur la part qu'ils avaient prise à l'action : Yvonnet portait en écharpe son bras gauche, traversé d'un coup de poignard. Heinrich Scharfenstein avait le visage coupé en deux d'un coup de sabre, et Frantz boitait tout bas, ayant reçu un coup de pied de cheval qui eût brisé la jambe d'un éléphant ou d'un rhinocéros, et qui lui avait fait une grave contusion.

L'amiral recommanda aux trois aventuriers de garder le secret ; il voulait que la ville apprît le plus tard possible la défaite du connétable.

Clopin-clopant, Yvonnet et les deux Scharfenstein rentrèrent sous leur tente, où ils trouvèrent Malemort en proie à un affreux cauchemar : il rêvait que l'on se battait, qu'il voyait la bataille, et qu'embourbé jusqu'à la ceinture dans un marais, il ne pouvait s'en dégager pour y prendre part.

Ce n'était pas tout à fait un rêve, comme on sait ; aussi, quand ses trois compagnons l'eurent réveillé, ses gémissements, au lieu de diminuer, redoublèrent. Il se fit donner tous les détails de l'embuscade qui avait si mal tourné, et, à chaque détail qui eût fait désirer à un autre d'être à cent lieues d'une pareille mêlée, il répétait tristement :

— Et je n'étais pas là !...

Le soir, à cinq heures, Maldent reparut à son tour. Il était resté évanoui sur le champ de bataille; on l'avait cru mort; il était revenu à lui, et, grâce à sa connaissance du patois picard, il s'était tiré d'affaire.

Conduit chez l'amiral, il n'avait rien pu lui dire de plus que ce qu'avait dit Yvonnet, attendu qu'il était demeuré caché une partie de la journée dans les roseaux de l'étang de l'Abbiette.

Pendant la nuit suivante arriva Pille-Trousse. Pille-Trousse était un de ceux qui s'étaient jetés dans le bois, et que personne n'avait eu l'idée de poursuivre.

Pille-Trousse possédait la langue espagnole presque aussi bien que Maldent possédait le patois picard; grâce à son écharpe jaune et rouge, et à son pur parler castillan, au point du jour, Pille-Trousse s'était joint à une bande espagnole chargée par Emmanuel Philibert de chercher, au milieu des morts, M. le duc de Nevers, lequel s'était si fort et tant de fois exposé, que l'on ne pouvait croire qu'il eût survécu à cette terrible journée. Pille-Trousse et le détachement espagnol avaient donc erré toute la journée sur le champ de bataille, tournant et retournant les morts dans la triste espérance de retrouver parmi eux le duc de Nevers. Il va sans dire qu'on ne tournait et retournait point les morts sans fouiller dans leurs

poches; de sorte que Pille-Trousse avait non-seulement accompli une œuvre pie, mais encore fait une bonne affaire : il revenait sans une contusion et les goussets pleins.

Selon les ordres donnés, il avait été conduit chez l'amiral, auquel il avait fourni les détails les plus circonstanciés sur les morts et sur les vivants, tenant tous ces détails de ses compagnons de recherche.

Ce fut donc par Pille-Trousse que M. de Coligny apprit la mort du duc d'Enghien et celle de M. le vicomte de Turenne, et la prise du connétable, de Gabriel de Montmorency, son fils, du comte de la Rochefoucauld et de tous ces nobles gentilshommes que nous avons nommés.

M. l'amiral lui avait, plus qu'à tout autre, recommandé la discrétion, et l'avait renvoyé, en lui annonçant que quatre de ses compagnons étaient revenus.

Vers le point du jour, on vint prévenir les pères jacobins que deux paysans de Gruoïs rapportaient un de leurs frères mort. Le cadavre était cloué dans une bière, sur laquelle était étendu le cilice de fer que le digne homme portait jadis sur la peau.

Cinq ou six fois dans le trajet, les Espagnols avaient arrêté les porteurs; mais, à chaque fois, ceux-ci leur avaient fait comprendre, par gestes,

quelle pieuse mission ils remplissaient en rapportant au couvent des jacobins le corps d'un pauvre moine mort dans l'exercice de ses fonctions religieuses, — et toujours les Espagnols les avaient laissés passer en faisant le signe de la croix.

L'amiral avait ordonné de lui conduire les vivants, et non les morts : le cadavre fut donc transporté directement au couvent des jacobins, où on le déposa au milieu de la chapelle.

Et, comme les dignes frères entouraient la bière, s'informant avec anxiété du nom de celui qu'elle contenait, on entendit une voix qui sortait du cercueil, et qui disait :

— C'est moi, mes très-chers frères, moi votre indigne capitaine, le frère Lactance!... Ouvrez-moi vite, car j'étouffe!

Les frères ne se le firent point répéter à deux fois; chez quelques-uns la terreur fut grande, mais d'autres, plus braves, comprirent que c'était quelque savante ruse de guerre qu'avait dû employer, pour rentrer dans la ville, leur honoré capitaine frère Lactance, et ils ouvrirent promptement le cercueil.

Ils ne se trompaient point : frère Lactance se leva, alla s'agenouiller devant l'autel, y dit ses actions de grâces, et revint raconter qu'après une expédition malheureuse dont il faisait partie, ayant trouvé asile chez de braves paysans, et

ceux-ci craignant quelque perquisition espagnole, Dieu lui avait inspiré l'idée de se faire clouer dans une bière, et rapporter dans la ville, comme s'il était mort.

Le stratagème avait été d'autant plus facile que c'était justement chez un menuisier qu'il avait trouvé refuge.

On a vu que le stratagème avait parfaitement réussi.

Les bons pères, joyeux de revoir leur digne capitaine, ne marchandèrent pas sur le prix du cercueil, et le prix du port : ils donnèrent un écu pour la bière, et deux écus pour les porteurs, lesquels demandèrent à frère Lactance de les choisir, préférablement à tous autres, lorsque l'envie lui prendrait de se faire ensevelir de nouveau.

Ce fut par frère Lactance, qui n'avait reçu aucune recommandation de l'amiral, que le bruit de la défaite du connétable commença de se répandre dans le couvent, et, du couvent, transpira dans la ville.

Vers onze heures du matin, on annonça maître Procope à l'amiral, qui se tenait sur le rempart près de la tour à l'Eau.

Maître Procope arrivait le dernier, mais ce n'était pas la faute du digne procureur. Il avait fait de son mieux, et arrivait avec une lettre du connétable.

Comment maître Procope avait-il une lettre de M. le connétable?

Nous allons le dire.

Maître Procope s'était tout simplement présenté au camp espagnol comme un pauvre diable de reître ayant près de M. le connétable la fonction de fourbisseur de ses armes.

Il demandait à être réuni à son maître; la demande était si peu ambitieuse, qu'elle lui fut accordée.

On indiqua à maître Procope le logis qui avait été assigné à M. le connétable, et maître Procope s'y rendit.

D'un coup d'œil, il fit comprendre au connétable qu'il avait quelque chose à lui dire.

Le connétable répondit par un autre coup d'œil, et, en jurant, sacrant, maugréant, finit par renvoyer tous ceux qui étaient là.

Puis, quand il fut en tête à tête avec Procope :

— Allons, drôle! lui dit-il, j'ai compris que tu avais à me parler : dégoise-moi vite ton compliment, et sois clair, ou je te livre comme espion au duc de Savoie, qui te fera pendre!

Alors, Procope avait raconté au connétable toute une histoire à sa plus grande louange.

M. l'amiral, qui avait toute confiance en lui, l'avait expédié à son oncle, afin d'avoir de ses nouvelles, et Procope avait pris, pour arriver

jusqu'à M. le connétable, le prétexte que nous avons dit.

M. le connétable pouvait donc le charger d'une réponse écrite ou verbale pour son neveu : il trouverait moyen de rentrer dans la ville ; ce soin le regardait.

M. de Montmorency n'avait d'autre réponse à faire à son neveu que de lui recommander de tenir le plus longtemps possible.

— Donnez-moi cette recommandation par écrit, dit Procope.

— Mais, brigand ! dit le connétable, si l'on te prend avec une pareille recommandation, sais-tu ce qui arrivera ?

— Je serai pendu, répondit tranquillement Procope; mais soyez tranquille, je ne me laisserai pas prendre.

Réfléchissant qu'après tout, c'était l'affaire de Procope, d'être pendu ou non pendu, et qu'il ne pouvait trouver un meilleur moyen de donner de ses nouvelles à Coligny, le connétable écrivit la lettre, que Procope eut la précaution de cacher entre l'envers et la doublure de son pourpoint.

Puis, en fourbissant avec acharnement le casque, la cuirasse, les brassards et les cuissards de l'armure du connétable, qui ne s'était jamais vue si brillante que depuis qu'elle était aux mains

de Procope, celui-ci attendit une occasion favorable à son retour dans la ville.

Le 12, au matin, une occasion se présenta. Philippe II arriva au camp, ainsi que nous l'avons dit; ce qui produisit un si grand mouvement, que nul ne songea à faire attention à un aussi petit personnage que l'était le fourbisseur de M. le connétable.

Le fourbisseur de M. le connétable parvint donc à se sauver, secondé dans sa fuite par la fumée des canons que l'on tirait en signe de réjouissance; et il était tranquillement venu frapper à la porte de Rémicourt, qui lui avait été ouverte.

L'amiral, nous l'avons dit encore, était sur le rempart près de la tour à l'Eau, situation d'où l'on dominait tout le camp espagnol.

Il était accouru là au grand bruit et à la grande fête qui se faisait dans le camp, bruit et fête dont il ignorait la cause.

Procope le mit au courant de la situation, lui donna la lettre du connétable, et lui désigna la tente d'Emmanuel Philibert.

Puis il ajouta que cette tente avait été préparée pour recevoir le roi Philippe II; assertion sur laquelle l'amiral ne dut garder aucun doute, lorsqu'il vit cette tente se pavoiser de l'étendard royal espagnol.

Il y a plus : Procope, qui avait une vue excel-

lente, une vue de procureur, prétendit que cet homme vêtu de noir qu'on apercevait au seuil de la tente était le roi Philippe II.

Ce fut alors que Coligny eut l'idée de répondre à tout ce bruit et à toute cette fumée par un seul coup de canon.

Procope demanda à pointer la pièce. Coligny pensa qu'il ne pouvait refuser une si petite satisfaction à l'homme qui venait de lui apporter une lettre de son oncle.

Procope pointa la pièce de son mieux, et, si le boulet passa à trois pieds au-dessus de la tête de Philippe, ce fut, bien certainement, la faute du coup d'œil de l'aventurier, et non celle de sa volonté.

Quoi qu'il en soit, le connétable, comme on l'a vu, y avait reconnu la réponse de Coligny, lequel, convaincu que Procope avait fait tout ce qu'il pouvait, donna l'ordre qu'on lui comptât dix écus pour sa peine.

Procope rejoignit vers une heure ses compagnons ou plutôt une partie de ses compagnons. c'est-à-dire Yvonnet, les deux Scharfenstein, Maldent, Pille-Trousse, Lactance et Malemort.

Quant au poëte Fracasso, on l'attendit vainement : il ne reparut pas. Des paysans interrogés par Procope prétendirent avoir vu un cadavre pendu à un arbre, juste à l'endroit où avait eu

lieu l'échauffourée du 10 au soir; et Procope pensa judicieusement que ce cadavre ne pouvait être que celui de Fracasso.

Pauvre Fracasso! sa rime lui avait porté malheur!

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

LE PAGE

DU

DUC DE SAVOYE

BRUXELLES. — TYP. DE Ve J. VAN BUGGENHOUDT
Rue de Schaerbeck, 12

COLLECTION HETZEL

LE PAGE

DU

DUC DE SAVOYE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

IV

NOUVELLE ÉDITION





LEIPZIG

ALPH. DURR, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1860

LE PAGE

DU DUC DE SAVOIE.

I

L'Assaut.

Du moment où la victoire de la Saint-Laurent et l'arrivée de Philippe II devant Saint-Quentin n'amenaient pas la reddition de cette ville; du moment où, au lieu de se rendre, Coligny, sans respect de la majesté royale, forçait Philippe II à battre en retraite, en faisant siffler un impertinent boulet à ses oreilles augustes, il devenait évident que la ville était décidée à tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Il fut donc résolu qu'on la presserait sans relâche.

Il y avait dix jours que le siége était commencé : c'était bien du temps perdu déjà devant de si pauvres murailles. Il fallait en finir le plus tôt possible avec l'opiniâtreté de ces impudents bourgeois qui osaient tenir encore, lorsqu'ils avaient perdu l'espoir d'être secourus, et qu'ils n'avaient plus pour perspective qu'une ville emportée d'assaut, et tous les malheurs qui suivent d'ordinaire un pareil événement.

Quelque précaution qu'eût prise Coligny pour cacher aux Saint-Quentinois la défaite du connétable, la nouvelle s'en répandit dans la ville; mais, chose étrange! et l'amiral l'avoue lui-même, elle eut plus d'influence sur les gens de guerre que sur les bourgeois.

Au reste, la grande difficulté qui commença de se présenter à l'amiral, et celle qui, comme on l'a vu, l'avait gêné dès le principe, fut de trouver des ouvriers pour réparer le ravage du canon. Ce ravage portait particulièrement sur le rempart de Rémicourt, et, depuis l'arrivée de l'armée anglaise, qui avait envoyé à Carondelet et à Julien Romeron, une douzaine de pièces d'artillerie, le rempart n'était plus tenable. En effet, une première batterie avait été établie, comme nous l'avons déjà dit, sur la plate-forme de l'abbaye de Saint-Quentin-en-Isle, et une seconde à deux étages sur les hauteurs du faubourg.

Ces deux batteries labouraient, dans toute sa longueur, le rempart de Rémicourt, depuis la porte d'Isle jusqu'à la tour Rouge; de sorte que les travailleurs, découverts des pieds à la tête, et exposés à ce double feu des batteries anglaises et espagnoles, n'osaient plus aborder le rempart, qui menaçait de s'écrouler un beau matin d'un bout à l'autre.

Ce fut Dandelot qui obvia à cet inconvénient.

Il eut cette idée de faire transporter sur le rempart toutes les vieilles barques que l'on put se procurer le long de la Somme, et d'en faire des traverses.

Un soir, à la nuit tombante, le travail commença.

Frantz et Heinrich, coiffés chacun d'un bateau comme d'un chapeau immense, entreprirent cette rude besogne. A mesure qu'un bateau était placé en travers sur le rempart, des pionniers l'emplissaient de terre.

On déposa de cette façon, pendant une nuit, sur le rempart cinq bateaux qui furent emplis de terre, et qui offrirent un abri aux travailleurs.

Alors, les soldats reparurent sur le boulevard, et les travailleurs reprirent leur besogne.

Pendant ce temps, deux nouveaux chemins couverts avaient été entrepris par les assiégeants : le premier dans la direction de la tour à l'Eau,

le second vis-à-vis le moulin de la courtine de Rémicourt.

L'amiral fit dépaver les rues, fit porter les pavés dans les tours, et, du haut des tours, fit, pour inquiéter les pionniers espagnols, jeter ces pavés dans les tranchées; mais les gabions qui masquaient les mineurs les garantissaient, en grande partie, de l'action de ces projectiles, et leur permettaient de continuer l'œuvre de destruction.

Philippe II, afin d'exciter les canonniers espagnols à établir leurs batteries, venait parfois les visiter pendant leurs travaux; mais, un jour qu'il assistait à l'établissement d'une de ces batteries, l'amiral le reconnut, et, appelant ses plus habiles arquebusiers, il leur indiqua le point de mire royal. A l'instant, une grêle de balles siffla autour du roi, qui, à tout hasard, et de peur d'accident, avait amené son confesseur avec lui, pour avoir toujours sous la main une absolution *in extremis*.

Au bruit des balles, Philippe II se tourna vers le moine.

— Mon père, demanda-t-il, que dites-vous de cette musique?

— Je la trouve très-désagréable, sire, répondit le moine en secouant la tête.

— C'est aussi mon avis, dit Philippe II. Je ne comprends vraiment point comment mon père

l'empereur Charles-Quint y pouvait trouver tant de plaisir... Allons-nous-en !

Et le roi d'Espagne et son confesseur s'en allèrent, en effet, pour ne plus revenir.

Cependant, l'achèvement de ces travaux ne demanda pas moins de neuf jours ; c'étaient déjà neuf jours de gagnés pour le roi de France, qui, sans doute, ne perdait pas le temps que lui gagnaient l'amiral et les braves gens de sa ville de Saint-Quentin.

Enfin, le 21, on démasqua les batteries, et, le 22, on commença à les faire jouer. Seulement alors, les Saint-Quentinois purent juger du danger qui les menaçait.

Pendant ces neuf jours, Philippe II avait fait venir de Cambray toute l'artillerie qu'il avait pu en distraire ; de sorte que tout l'espace compris depuis la tour à l'Eau jusqu'à la tour Saint-Jean ne formait plus qu'une immense batterie de cinquante pièces de canon battant une ligne de murailles d'environ mille mètres.

D'un autre côté, les batteries flamandes de la ruelle d'Enfer avaient repris leur feu, battant la courtine du Vieux-Marché, et celle du corps de garde Dameuse.

Tandis que les batteries anglaises, séparées en deux parties, aidaient, d'un côté, les batteries espagnoles de Carondelet et de Julien Romeron,

et, de l'autre, sous les ordres de lord Pembroke, lançaient, des hauteurs de Saint-Prix, leurs boulets dans le faubourg de Pontboille et contre la tour Sainte-Catherine.

Saint-Quentin était complétement enveloppé d'un cercle de feu.

Par malheur, les vieux murs qui faisaient face à Rémicourt, c'est-à-dire le point attaqué avec le plus d'acharnement, n'avaient qu'un parement en grès, et ne pouvaient offrir qu'une bien faible résistance. A chaque nouvelle salve d'artillerie, la muraille entière tremblait, et l'on croyait voir s'écrouler sur toute sa longueur le revêtement, qui se détachait du rempart comme la croûte d'un gigantesque pâté.

A partir de ce moment, ce fut tout autour de la ville comme l'éruption d'un immense volcan. Saint-Quentin semblait la salamandre antique enfermée dans une ceinture de flammes ; chaque boulet enlevait une pierre de la muraille, ou ébranlait une maison ; les quartiers d'Isle et de Rémicourt ne présentaient plus que l'aspect d'une vaste ruine. On chercha d'abord à étayer et à soutenir les maisons ; mais à peine l'une d'elles était-elle étayée, que la maison voisine, en s'écroulant, entraînait la maison et les étais avec elle. Les habitants de ces deux quartiers désolés se retiraient au fur et à mesure que s'écroulaient leurs

demeures, et fuyaient vers le quartier Saint-Thomas, qui était de tous le moins exposé au feu ; et tel est l'amour de la propriété, qu'ils ne quittaient les murs croulants qu'au moment où ils les voyaient tout près de tomber, et que quelques-uns mirent tant de lenteur à les abandonner, qu'ils furent ensevelis sous les décombres.

Et, cependant, du sein de cette désolation, du milieu de ces débris, pas une voix ne s'éleva pour parler de se rendre. Chacun était convaincu de la sainteté de sa mission, et semblait se dire : « Nous succomberons, villes, maisons, remparts, citoyens, soldats ; mais, en succombant, nous sauverons la France ! »

Cet orage de feu, cet ouragan de fer dura du 22 au 26 août. Le 26 août, le rempart n'était plus autre chose qu'une grande découpure de pierre dans laquelle onze brèches, toutes praticables, avaient été creusées par le canon flamand, anglais et espagnol.

Tout à coup, vers deux heures de l'après-midi, d'un commun accord, les batteries ennemies se turent ; un silence de mort succéda aux effroyables détonations qui ne cessaient de se faire entendre depuis quatre-vingt-seize heures, et l'on vit les assiégeants s'approcher en foule par des chemins couverts.

On crut que le moment de l'assaut était arrivé.

Justement, un boulet venait de mettre le feu à des chaumières situées près du couvent des jacobins, et l'on commençait à l'éteindre, lorsque, tout à coup, le cri : « Aux murailles ! » retentit par la ville.

Coligny accourut; il invita les habitants à laisser brûler les maisons, et à venir défendre les remparts.

Les habitants, sans murmurer, abandonnèrent les pompes et les seaux, et, prenant les piques et les arquebuses, s'élancèrent aux murailles. Les femmes et les enfants restèrent pour voir brûler leurs demeures.

C'était une fausse alerte : l'assaut ne devait pas encore avoir lieu ce jour-là ; les assiégeants s'approchaient pour faire jouer les mines établies sous les escarpes. Sans doute ne trouvaient-ils pas encore la rampe suffisamment praticable. Les mines jouèrent, ajoutèrent de nouvelles brèches aux premières, de nouveaux décombres aux anciens, et les assiégeants se retirèrent.

Pendant ce temps, l'incendie, abandonné à lui-même, avait dévoré trente maisons !

La soirée et la nuit furent employées à réparer autant que possible les brèches du front d'attaque, et à établir sur la muraille de nouveaux parapets.

Quant à nos aventuriers, grâce au légiste Pro-

cope, leurs dispositions furent prises avec autant de loyauté que de discernement.

Le fonds commun se composait de quatre cents écus d'or ; cela attribuait à chacun, vu la mort de Fracasso, et l'héritage qui en avait été la suite, cinquante écus d'or. Chacun prit sur soi vingt-cinq écus d'or, et laissa à la masse les vingt-cinq autres, qui furent enfouis dans les caves du couvent des jacobins, après que tous eurent fait serment de ne mettre la main sur ce fonds de réserve que dans un an à partir de ce jour, et en présence de tous les survivants. Des vingt-cinq écus que l'on avait sur soi, chacun en pouvait disposer à sa guise, et selon les besoins et circonstances. — Il était bien entendu que la part de ceux qui mourraient dans l'intervalle appartiendrait aux survivants. — Malemort, qui avait moins de chance de fuite que les autres, cacha ses vingt-cinq écus d'or à part, pensant, avec raison, que, s'il les gardait sur lui, ils étaient perdus.

Le lendemain 27, au point du jour, le canon recommença de tonner, et les brèches, à peu près réparées pendant la nuit, redevinrent praticables.

Nous avons déjà dit qu'il y en avait onze principales.

Voici quelle était leur position, et quels étaient leurs moyens de défense. La première,

pratiquée dans la tour de la porte Saint-Jean, était gardée par le comte de Breuil, gouverneur de la ville. La seconde était gardée par la compagnie écossaise du comte de Haran : ces Écossais étaient les plus gais et les plus laborieux soldats de la garnison. La troisième, ouverte dans la tour de la Couture, était gardée par la compagnie du Dauphin, dont, autrefois, M. de Théligny était lieutenant : cette compagnie avait pour commandant M. de Cuisieux, son successeur. La quatrième, qui éventrait la tour Rouge, était gardée par la compagnie du capitaine Saint-André et par Lactance et ses jacobins : la tour Rouge n'était située qu'à cinquante pas du couvent. La cinquième, qui était en face du palais du gouverneur, était gardée par Coligny lui-même, avec sa compagnie : il avait près de lui Yvonnet, Procope et Maldent. La sixième, ouverte dans la tour placée à gauche de la porte de Rémicourt, était gardée par une moitié de la compagnie de l'amiral que commandait le capitaine Rambouillet : Pille-Trousse, qui avait des amis dans cette compagnie, s'y était fait incorporer. La septième était gardée par le capitaine de Jarnac, dont nous avons déjà dit quelques mots : il était fort malade ; mais, si malade qu'il fût, le 27 au matin, il s'était fait conduire à cette brèche, où, couché sur un matelas, il attendait l'assaut. La huitième,

qui donnait accès dans la tour Sainte-Périne, était gardée par trois capitaines que nous n'avons point eu encore l'occasion de nommer, et qui s'appelaient Forces, Oger et Soleil : un quatrième, le sieur de Vaulpergues, s'était joint à eux ; ils commandaient à des soldats de différentes armes. La neuvième était gardée par Dandelot, avec trente-cinq hommes d'armes, et vingt-cinq ou trente arquebusiers. La dixième, qui était ouverte dans la tour à l'Eau, était défendue par le capitaine de Lignières et sa compagnie. Enfin, la onzième, qui effondrait la porte d'Isle, était gardée par le capitaine Sallevert et la compagnie la Fayette, à laquelle s'étaient joints les deux Scharfenstein et Malemort, qui n'avaient eu qu'une trentaine de pas à faire hors de la tente pour arriver à la brèche.

Tous ces gens de guerre répartis sur les différentes brèches s'élevaient à huit cents hommes ; les bourgeois mêlés à eux formaient un nombre à peu près double du leur.

Le 27 août, nous l'avons dit, dès le point du jour, le canon commença de gronder, et jusqu'à deux heures de l'après-midi ne s'arrêta point une seconde. Il était inutile de répondre à un pareil feu, qui broyait les remparts, écrasait les maisons, et allait frapper les habitants jusque dans les rues les plus reculées.

On se contenta donc d'attendre ; mais, pour ne laisser à tout homme en état de porter les armes aucun doute sur la nécessité de sa coopération, depuis le point du jour, le guetteur du beffroi ne cessa de sonner, s'interrompant seulement pour crier, avec un porte-voix, du haut de la tour :

— Aux armes, citoyens ! aux armes !

Et, au son de cette cloche, et à ces cris lugubres et incessamment répétés, les plus faibles devenaient forts, les plus timides reprenaient courage.

A deux heures, le feu cessa, et un drapeau fut hissé par Emmanuel Philibert sur le saillant du chemin couvert.

C'était le signal de l'assaut.

Trois colonnes furent lancées sur trois points : l'une, vers le couvent des jacobins ; l'autre, vers la tour à l'Eau; la troisième, enfin, vers la porte d'Isle.

Ces trois colonnes se composaient : celle qui marchait vers le couvent des jacobins, des vieilles bandes espagnoles conduites par Alonzo de Cazières, et de quinze cents Allemands sous les ordres de leur colonel Lazare Swendy ; celle qui marchait sur la tour à l'Eau comptait six bataillons espagnols commandés par le colonel Navarez, et six cents Wallons du comte de Mégue ; enfin, celle qui marchait sur la porte d'Isle était guidée par le capitaine Carondelet et Julien Ro-

meron. Ils avaient sous leurs ordres trois enseignes bourguignonnes et deux mille Anglais.

Il serait impossible de mesurer, si court qu'il fût, le temps qui s'écoula entre le moment où les assiégeants s'élancèrent des tranchées jusqu'à celui où ils vinrent se heurter aux assiégés : en pareil cas, on vit des années dans le cours d'une minute.

Le choc eut lieu sur les trois points menacés. Sur ces trois points, pendant un quart d'heure, on ne vit rien qu'une affreuse mêlée ; on n'entendit rien que des cris, des hurlements, des blasphèmes ; puis, suspendu un moment au haut de la falaise croulante, le flot qui avait monté descendit repoussé, laissant le talus couvert de morts.

Chacun avait fait merveille ; les trois points attaqués avec acharnement avaient été défendus avec désespoir. Lactance et ses jacobins s'étaient vigoureusement montrés. L'ennemi avait roulé de la tour Rouge jusque dans les fossés ; mais plus de vingt moines étaient restés pêle-mêle parmi les morts, avec les vieux soldats espagnols d'Alonzo de Cazières et les Allemands de Swendy. Les Wallons du comte de Mégue et les Espagnols de Navarez n'avaient pas été plus heureux, et, forcés de reculer jusqu'aux tranchées, ils se reformaient pour un second assaut. Enfin, à la tour

de la porte d'Isle, la présence de Malemort et des deux Scharfenstein s'était fait efficacement sentir : Carondelet avait eu la main droite broyée d'un coup de pistolet tiré par Malemort, et Julien Romeron, renversé d'un coup de masse, et précipité du haut des remparts par Heinrich Scharfenstein, s'était brisé les deux jambes dans sa chute.

Il y eut un instant de halte sur toute la ligne. On respirait. Seulement, on continuait d'entendre vibrer le son du beffroi, et, par intervalles, la voix du guetteur qui criait aux quatre coins de la tour :

— Aux armes, citoyens! aux armes!

Ce cri n'était pas inutile, car, ainsi que nous l'avons dit, les colonnes d'assaut se reformaient, et, ayant reçu un renfort de troupes fraîches, revenaient à l'attaque par le même chemin semé de morts qu'elles avaient déjà parcouru.

Ce qui faisait cette défense sublime, c'est que chefs, soldats et bourgeois, savaient bien qu'elle était inutile, et ne pouvait avoir un heureux résultat; mais c'était un grand devoir à accomplir, et chacun l'accomplissait gravement, saintement, noblement!

Rien de plus sombre et de plus terrible — Coligny lui-même le dit — que cette seconde attaque, que n'accompagnaient ni les fanfares des trompettes, ni les roulements des tambours. Assié-

geants et assiégés s'abordèrent en silence, et le seul bruit que l'on entendit fut celui du fer heurtant le fer.

La brèche qu'il gardait n'étant point attaquée, Coligny pouvait suivre des yeux les chances du combat, et se porter où il croirait sa présence nécessaire. Il vit alors un groupe d'enseignes espagnols qui, ayant délogé les arquebusiers de la tour Rouge, et profitant de cet avantage, s'avançaient jusqu'au parapet du rempart en se glissant à la file jusque dans la tour même.

Coligny ne s'inquiéta pas d'abord de cette attaque : le chemin pris par les enseignes espagnols était si étroit et si difficile, que, si la compagnie du Dauphin faisait son devoir, les assiégeants allaient être certainement repoussés ; mais, au grand étonnement de Coligny, les Espagnols se succédaient les uns aux autres par le même chemin, sans qu'il y eût apparence de trouble dans leur marche.

Tout à coup, un soldat effaré vint annoncer à l'amiral que la brèche de la tour Rouge était forcée.

Il était impossible à Coligny, à cause d'un bateau rempli de terre qui s'élevait entre lui et la tour Rouge, de voir ce qui se passait sur ce point ; seulement, comprenant que le plus pressé était de courir là où on lui disait que l'ennemi était victorieux, il appela à lui cinq ou six hom-

mes, et descendit du rempart, qu'il comptait remonter de l'autre côté de la traverse, en criant :

— A moi, mes amis! c'est ici qu'il faut mourir!

Et, en effet, il courut de toute sa force vers la tour Rouge.

Mais il n'était pas à moitié chemin, qu'il vit, derrière la plate-forme du moulin à vent, l'enseigne de la compagnie du Dauphin fuyant dans la direction des jacobins, avec d'autres gens de guerre, tandis que moines et bourgeois se faisaient tuer plutôt que de reculer d'un pas.

Coligny pensa que sa présence était d'autant plus urgente à la tour Rouge que les gens de guerre l'abandonnaient, et il redoubla de vitesse; mais, en remontant sur le rempart, il s'aperçut que le rempart était pris, et qu'il venait de donner, tête baissée, au milieu de la colonne d'attaque espagnole et allemande, déjà maîtresse, non-seulement de la brèche, mais encore de la muraille.

L'amiral regarda autour de lui : un seul page, presque enfant, l'avait suivi, avec un gentilhomme et un valet de chambre.

En ce moment, deux hommes l'attaquèrent, l'un à coups d'épée, l'autre en l'ajustant à bout portant avec une arquebuse.

L'amiral para les coups d'épée du revers de son bras bardé de fer, et écarta, à l'aide de la

pique qu'il tenait à la main, le canon de l'arquebuse, qui partit en l'air.

Alors, le petit page, effrayé, cria en espagnol :

— Ne tuez pas monseigneur l'amiral! ne tuez pas monseigneur l'amiral !

— Êtes-vous, en effet, l'amiral ? demanda le soldat qui avait porté les coups d'épée à Coligny.

— Si c'est l'amiral, il est à moi! cria l'homme à l'arquebuse.

Et il étendit la main sur Coligny.

Mais, lui, frappant cette main du manche de sa pique :

— Il n'est point besoin de me toucher, dit-il ; je me rends, et, avec l'aide de Dieu, je trouverai pour ma rançon une telle somme, qu'elle vous contentera tous deux.

Alors, les deux soldats échangèrent à demi-voix quelques paroles que l'amiral ne put entendre, et qui étaient, sans doute, un accord, car ils cessèrent de se disputer pour lui demander si les hommes qui l'accompagnaient étaient à lui, et qui ils étaient.

— L'un est mon page, l'autre mon valet de chambre, le troisième un gentilhomme de ma maison, répondit l'amiral ; leur rançon vous sera payée avec la mienne ; seulement, retirez-moi du chemin des Allemands : je désire ne point avoir affaire à eux.

— Suivez-nous, dirent les deux soldats, et nous allons vous mettre en lieu de sûreté.

Et, ayant demandé à l'amiral son épée, ils le ramenèrent à la brèche qui n'avait point été escaladée, et, l'aidant à descendre, ils le conduisirent dans le fossé à l'entrée d'une mine.

Là, on rencontra don Alonzo de Cazières, avec lequel les soldats échangèrent quelques paroles.

Alors, don Alonzo s'approcha de Coligny, le salua courtoisement; puis, lui montrant de la main un groupe de gentilshommes qui sortaient de la tranchée, et s'avançaient vers la muraille, faisant cortége au généralissime de l'armée espagnole :

— Voici monseigneur Emmanuel Philibert, dit-il; si vous avez quelque réclamation à faire, adressez-vous à lui.

— Je n'ai rien à lui dire, répondit l'amiral, sinon que je suis le prisonnier de ces braves gens, et que je désire que ce soient eux qui touchent le prix de ma rançon.

Emmanuel entendit ce que disait Coligny, et, avec un sourire :

— Monsieur l'amiral, dit-il en français, voici deux drôles qui, si notre prisonnier leur est payé à sa valeur, seront plus riches que certains princes de ma connaissance.

Et, laissant l'amiral aux mains de don Alonzo

de Cazières, Emmanuel Philibert monta sur le rempart par cette même brèche qu'avait défendue l'amiral.

II

Un Fugitif.

Les habitants de Saint-Quentin savaient bien quel terrible jeu ils jouaient, en opposant à la triple armée espagnole, flamande et anglaise qui entourait leurs murailles, cette opiniâtre résistance dont la fortune de Philippe II venait de triompher.

Ils ne songèrent donc pas plus à demander merci que, selon toute probabilité, le vainqueur ne songea à leur accorder miséricorde.

C'était la nature des guerres de cette époque, d'entraîner à leur suite d'effroyables représailles. Dans ces armées composées d'hommes de tous

pays, où des *condottieri* d'une même nation combattaient souvent les uns contre les autres, et où les engagements d'argent étaient, en général, assez mal tenus par les parties contractantes, le pillage était porté d'avance en ligne de compte, comme complément de solde, et devenait même parfois, en cas de défaite, la solde unique; seulement, dans ce cas, on pillait les amis au lieu de piller les ennemis.

Aussi, nous l'avons vu, la défense avait-elle été désespérée partout, excepté sur ce point où la compagnie du Dauphin avait faibli. L'ennemi occupait déjà la tour Rouge, l'amiral était déjà pris, Emmanuel Philibert était déjà sur le rempart, que l'on se battait encore, non plus pour sauver la ville, mais pour tuer et être tué, sur trois autres brèches : celles qui étaient défendues par le capitaine Soleil, par la compagnie de M. de la Fayette, et par M. Dandelot, frère de l'amiral.

Il en était de même sur plusieurs points de la ville : les Espagnols, en pénétrant dans la place par la rue du Billon, avaient trouvé des groupes de bourgeois armés qui défendaient le carrefour de Cépy, et l'entrée de la rue de la Fosse.

Cependant, aux cris de « Ville gagnée! » à la lueur du feu, à la vue de la fumée, ces résistances partielles s'éteignirent; la brèche du capitaine Soleil fut forcée, puis celle de M. de la Fayette,

puis enfin la dernière, celle de M. Dandelot.

A mesure que ces brèches étaient prises, on entendait de grands cris auxquels succédait un silence sombre : ces cris, c'étaient des cris de victoire ; ce silence, c'était celui de la mort.

La brèche forcée, ses défenseurs égorgés ou reçus à rançon, — si on les jugeait à leur mine assez riches pour se racheter, — les vainqueurs se ruaient sur la partie de la ville la plus proche du rempart où ils avaient pris pied, et le pillage commençait.

Il dura cinq jours.

Pendant cinq jours, l'incendie, le viol et le meurtre, ces hôtes dévastateurs des villes prises d'assaut, se promenèrent par les rues, s'asseyant au seuil des maisons désertes ou renversées, et se vautrant jusque sur les dalles sanglantes des églises.

Rien ne fut épargné, ni femmes, ni enfants, ni vieillards, ni moines, ni religieuses. Dans une piété pour les pierres qu'il n'avait pas pour les hommes, Philippe II avait donné l'ordre de respecter les édifices sacrés, craignant, sans doute, que les sacriléges commis ne retombassent sur sa tête ; l'ordre fut inutile, rien n'arrêta la destruction aux mains des vainqueurs. L'église de Saint-Pierre-au-Canal fut renversée comme par un tremblement de terre ; la Collégiale, trouée à jour

par les boulets, veuve de ses magnifiques vitraux de couleur brisés par les décharges d'artillerie, fut dépouillée de ses ciboires de vermeil, de ses vases et de ses chandeliers d'argent; le grand Hôtel-Dieu fut brûlé, et l'hôpital des Belles-Portes, l'hôpital de Notre-Dame, l'hôpital de Lembay, l'hôpital de Saint-Antoine, le béguinage des grainetiers et la maison du Séminaire ne présentèrent plus, ces cinq jours écoulés, qu'un monceau de ruines.

Une fois le rempart envahi, une fois la résistance des rues anéantie, chacun n'avait plus songé qu'à subir le destin, ou à y échapper; les uns avaient tendu la gorge au couteau ou à la hallebarde, les autres s'étaient réfugiés dans des caves, dans des souterrains où ils espéraient se dérober aux regards des ennemis; d'autres, enfin, s'étaient laissés glisser du haut en bas des remparts, essayant de passer à travers les tronçons mal joints des trois armées; — mais presque tous ceux qui avaient tenté ce dernier moyen de fuite avaient servi de but aux arquebusiers espagnols ou aux archers anglais, et bien peu avaient échappé aux balles des uns ou aux flèches des autres.

On égorgeait donc, non-seulement dans la ville, mais aussi hors la ville; non-seulement sur les remparts, mais encore dans les fossés, dans

les prairies, et jusque dans la rivière, que quelques désespérés essayaient de traverser à la nage.

Cependant, la nuit vint, et le bruit des fusillades cessa.

Il y avait à peu près trois quarts d'heure que la nuit était venue, il y avait à peu près vingt minutes que le dernier coup d'arquebuse s'était fait entendre lorsqu'un léger frissonnement agita les roseaux de la partie du rivage de la Somme qui s'étendait des sources du Grosnard à la coupure faite en face de Tourival pour laisser pénétrer l'eau de la rivière dans les fossés de la ville.

Ce frissonnement était si léger, qu'il eût été impossible à l'œil le plus perçant ou à l'oreille la plus exercée de distinguer, à dix pas de distance, s'il était causé par les premiers souffles de la nuit, ou par le mouvement de quelque loutre se livrant à l'exercice nocturne de la pêche. Tout ce que l'on eût pu voir, c'est qu'il s'approchait insensiblement du fil de l'eau, assez peu profonde en cet endroit; aussi, arrivé à la lisière des roseaux, le frémissement cessa-t-il pendant quelques minutes, à la suite desquelles on eût pu entendre comme le bruit d'un corps qui plonge; en même temps, des bulles d'eau montèrent du fond de la rivière à la surface.

Quelques secondes après, un point noir apparut

au milieu du cours de la rivière; mais, ne demeurant visible que juste le temps qu'il faut à un animal vivant dans notre atmosphère pour reprendre haleine, il disparut aussitôt.

Deux ou trois fois encore, à des distances égales, sans se rapprocher d'un bord ni de l'autre, et toujours suivant le fil de l'eau, le même objet disparut pour reparaître encore.

Puis, enfin, le nageur — car, au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la ville rugissante de douleur, et qu'un double regard, jeté à droite et à gauche, l'assurait que les deux rives de la Somme étaient désertes, l'individu dont nous suivons la trace paraissait moins craindre de laisser reconnaître qu'il appartenait à l'espèce du genre animal qui, de son autorité privée, s'est déclarée la plus noble; — puis, enfin, disons-nous, le nageur dévia volontairement de la ligne droite, et, après quelques vigoureuses brasses pendant lesquelles le sommet de sa tête seul apparaissait à la surface de l'eau, il aborda sur la rive gauche du fleuve, juste à un endroit où l'ombre d'un groupe de saules rendait l'obscurité plus épaisse encore que dans les endroits découverts.

Un instant il s'arrêta, retint son haleine, et, demeurant aussi muet et aussi immobile que le tronc rugueux contre lequel il s'était appuyé, il

interrogea, avec tous ses sens, rendus plus subtils par l'idée du péril auquel il venait d'échapper et de celui qui le menaçait encore, l'air, la terre et l'eau.

Tout semblait silencieux et tranquille; la ville seule, couverte d'un panache de fumée au milieu duquel s'élevait parfois un jet de flammes, semblait, comme nous l'avons dit, se débattre dans les tortures d'une douloureuse agonie.

Le fugitif, alors, par cela même qu'il se sentait à peu près en sûreté, parut éprouver un plus vif regret d'abandonner ainsi une ville dans laquelle il laissait, sans doute, des souvenirs d'amitié ou d'amour chers à son cœur. Mais ce regret, si vif qu'il fût, ne parut pas lui inspirer un moment le désir de revenir sur ses pas; il se contenta de pousser un soupir, de murmurer un nom; et, après s'être assuré que son poignard, — seule arme qu'il eût conservée, et qu'il portait au cou, suspendu à une chaîne dont, le jour, on pouvait contester la valeur, mais que, la nuit, rien n'empêchait de prendre pour de l'or; — après s'être assuré, disons-nous, que son poignard jouait facilement dans le fourreau, et qu'une ceinture de cuir à laquelle il semblait attacher une importance réelle continuait de serrer sous son pourpoint la taille mince et flexible dont la nature l'avait doué, il s'élança vers les marais de

l'Abbiette de ce pas qui tient le milieu entre le pas de course et le pas ordinaire, et que la stratégie moderne a baptisé du nom de pas gymnastique.

Pour quelqu'un qui eût été peu familier avec les alentours de la ville, le chemin que prenait le fugitif n'eût peut-être pas été sans danger. A l'époque où se passaïent les événements que nous racontons, toute cette partie de la rive gauche de la Somme sur laquelle se hasarde notre coureur nocturne était occupée par des marais et des étangs qu'on ne traversait qu'à l'aide d'étroites chaussées ; mais ce qui devenait un péril pour un homme inexpérimenté offrait, au contraire, une chance de salut à celui qui connaissait les passes du boueux labyrinthe, et un ami invisible qui eût suivi des yeux notre homme, et qui eût conçu des craintes sur le chemin qu'il prenait, eût été bien vite rassuré.

En effet, toujours du même pas, et sans dévier un seul instant de la ligne de terrain solide qu'il devait suivre pour ne point s'engloutir dans quelqu'une de ces tourbières où le connétable avait si malheureusement envasé ses soldats, le fugitif traversa les marais, et se trouva bientôt sur les premiers monticules de cette plaine mamelonnée qui s'étend du village de l'Abbiette au moulin de Cauchy, et qui, lorsqu'elle est cou-

verte d'épis, prend, sous le souffle du vent qui les courbe, l'aspect houleux d'une mer agitée.

Cependant, comme il devenait assez difficile de continuer à marcher du même pas au milieu de ces moissons à moitié sciées par l'ennemi pour en faire la paille de ses bivacs ou la nourriture de ses chevaux, celui que nous avons pris à tâche de suivre dans sa course aventureuse appuya sur sa gauche, et se trouva bientôt fouler un chemin battu qu'il semblait avoir eu pour but principal de rencontrer en exécutant la savante évolution qu'il venait de faire.

Comme il arrive chaque fois qu'un but est atteint, le batteur d'estrade, en sentant sous ses pieds le sable de la route au lieu du chaume de la plaine, s'arrêta quelques instants aussi bien pour jeter un coup d'œil autour de lui que pour reprendre son souffle; puis, dans une ligne qui l'éloignait plus directement de la ville qu'aucune de celles qu'il avait suivies jusque-là, il continua son chemin. Il courut ainsi un quart d'heure à peu près; puis il s'arrêta de nouveau, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, l'oreille tendue.

A droite, à cent pas dans la plaine, avec ses grands bras de squelette, s'élevait le moulin de Cauchy; son immobilité, dans les ténèbres, lui donnait le double de sa grandeur ordinaire.

Mais ce qui avait arrêté court le fugitif, ce

n'était point la vue de ce moulin, qui ne semblait pas lui être inconnu, et qui, sans doute, lui apparaissait, non pas, comme à don Quichotte, sous la forme d'un géant, mais sous sa véritable forme : ce qui avait arrêté court le fugitif, c'était un rayon de lumière qui avait glissé tout à coup par la porte du moulin, et le bruit d'une petite troupe de cavaliers qui arrivait directement à son oreille, tandis que, s'approchant incessamment de lui, une masse compacte et mobile se faisait de plus en plus visible à ses yeux.

Il n'y avait pas de doute, c'était une patrouille espagnole qui battait la campagne.

Le fugitif s'orienta.

Il était juste à l'endroit où avait eu lieu contre Emmanuel Philibert l'échauffourée du bâtard de Waldeck, échauffourée dans laquelle certains aventuriers de notre connaissance avaient été si mal traités, et qui avait eu pour le pauvre Fracasso particulièrement de si déplorables suites. A gauche était le petit bois par lequel deux des assaillants s'étaient enfuis ; ce bois ne paraissait point être étranger à notre inconnu : il s'y élança avec la rapidité d'un daim effarouché, et se trouva sous le couvert d'un taillis de vingt ou vingt-cinq ans, dominé de place en place par de grands arbres qui semblaient les aïeux de toute cette menue futaie.

Il était temps : la troupe prenait le chemin à quinze pas de lui, au moment même où il disparaissait dans le petit bois.

Soit qu'il pensât que ses facultés auditives fussent augmentées par le contact du sol, soit qu'il se crût plus en sûreté couché à plat ventre que debout, le fugitif se jeta la face contre terre, et demeura aussi immobile et aussi silencieux que le tronc du chêne au pied duquel il était couché.

Notre homme ne s'était point trompé; c'était bien une troupe de cavaliers ennemis qui battait les chemins, et qui peut-être même, avertie de la prise de la ville par quelque messager ou par la vue des flammes et de la fumée qui s'élevaient à l'horizon, allait lui réclamer sa part du butin.

Quelques mots espagnols prononcés par les cavaliers, comme ils passaient à la hauteur du fugitif, ne laissèrent à celui-ci aucun doute sur leur identité.

Il en devint plus immobile et plus muet que jamais.

Puis, quand, dans cette immobilité et ce mutisme, il eut donné aux rôdeurs nocturnes le temps de s'éloigner, quand le bruit de leurs voix fut éteint tout à fait, quand le retentissement des pas de leurs chevaux fut près de s'éteindre, il redressa la tête, et, soit pour prendre un parti sur la route qu'il devait suivre afin d'éviter de

pareilles rencontres, soit pour attendre que les battements de son cœur, dont la violence accusait la vivacité de ses émotions, se fussent un peu calmés, il se souleva lentement sur ses genoux d'abord, puis sur ses mains, rampa pendant la longueur d'une toise, et, sentant, aux aspérités des racines qui sortaient de terre, qu'il était protégé par l'ombre de ces grands arbres semés de place en place dans le taillis, et dont nous avons parlé, il fit volte-face, et se trouva assis, le dos presque appuyé au tronc de l'arbre, le visage tourné vers le chemin.

Le fugitif, seulement alors, se permit de respirer librement, et, quoique ses vêtements fussent encore imprégnés des eaux de la Somme, il essuya son front couvert de sueur, et passa sa main fine et élégante dans les boucles de ses longs cheveux.

A peine avait-il achevé cette opération qui lui avait fait pousser un soupir de bien-être, qu'il lui sembla qu'un objet mobile qui planait au-dessus de sa tête caressait à son tour, et de la même façon qu'il venait de le faire, cette belle chevelure dont il paraissait, dans les circonstances ordinaires de la vie, prendre un soin tout particulier.

Curieux de savoir quel était cet objet animé ou inanimé qui se permettait à son endroit cette ca-

ressante familiarité, le jeune homme, — il était facile de deviner, à la souplesse et à l'élasticité de ses mouvements, que le fugitif était un jeune homme, — le jeune homme donc se renversa en arrière, s'appuya sur les coudes, et essaya de distinguer, à travers les épaisses ténèbres, la forme de l'objet qui causait momentanément sa préoccupation.

Mais tout était si sombre autour de lui, qu'il ne put rien distinguer qu'une ligne rapide et étroite placée tout à l'heure verticalement au-dessus de sa tête, maintenant au-dessus de sa poitrine, et qui se balançait avec roideur au souffle de la brise, laquelle tirait des arbres environnants ces murmures nocturnes et indécis qui font, malgré lui, frissonner le voyageur, disposé à les prendre pour la plainte des âmes en peine.

Nos sens, on le sait, suffisent rarement, isolés, à nous donner une idée nette des objets avec lesquels ils sont mis en contact, et ne se complètent que les uns par les autres. Notre fugitif résolut donc de compléter la vue par le toucher, l'œil par la main ; il étendit la main, en effet, et demeura immobile et, pour ainsi dire, pétrifié; puis, tout à coup, comme s'il eût oublié que la situation précaire où il se trouvait lui faisait une obligation du mutisme et de l'immobilité, il jeta

un cri, et s'élança hors du bois, en proie à la plus effroyable terreur.

Ce n'était point une main qui venait de caresser amoureusement sa noire chevelure : c'était un pied, et, ce pied, c'était celui d'un pendu!

Inutile de dire que ce pendu était notre ancienne connaissance le poëte Fracasso, qui, ainsi que le bruit en avait couru, avait, après la malheureuse échauffourée du bâtard de Waldeck, trouvé, au participe passé, la rime qu'il avait si longtemps et si inutilement cherchée à l'infinitif.

III

Deux fugitifs.

Le cerf relancé par les chiens ne se jette pas hors du bois et ne dévore pas la plaine en élans plus rapides que ne le faisait le jeune homme aux cheveux noirs, qui paraissait posséder à l'endroit des pendus, — sorte de gens beaucoup moins à craindre, cependant, après qu'avant l'opération, — une inconcevable irritabilité nerveuse.

Le seul soin qu'il prit donc, en apparaissant à la lisière du petit taillis, fut de tourner le dos à Saint-Quentin, et de courir dans une direction opposée à la ville; le seul désir qu'il parut avoir

fut de s'éloigner de là le plus tôt possible.

Le fugitif, en conséquence, soutint pendant plus de trois quarts d'heure une course dont on eût cru un coureur de profession incapable, si bien qu'en ces trois quarts d'heure, il dut faire tout près de deux lieues.

Ces deux lieues faites, il se trouva au delà d'Essigny-le-Grand, et en deçà de Gibercourt.

Deux choses contraignirent le fugitif à une halte momentanée : d'abord, l'haleine lui manquait; puis, ensuite, le terrain devenait tellement bosselé, qu'on ne pouvait plus, je ne dirai pas courir, mais marcher qu'avec une extrême précaution, sous peine de trébucher à chaque pas.

En conséquence, dans l'impossibilité bien visible d'aller plus loin, il se coucha de son long sur une de ces bosses, haletant comme le cerf aux abois.

D'ailleurs, il avait réfléchi sans doute que, depuis longtemps, la ligne occupée par les avant-postes espagnols était dépassée, et, quant au pendu, s'il avait dû descendre de son arbre, et courir après lui, il n'eût point attendu trois quarts d'heure pour se donner ce petit plaisir d'outre-tombe.

Notre jeune homme eût pu se faire sur ce dernier point une réflexion encore plus juste : c'est qu'en général, si les pendus pouvaient descendre

de la potence, soit qu'elle étende au coin d'un carrefour son bras nu et sec, soit qu'elle allonge dans la forêt sa branche feuillue et pleine de séve, la situation n'est point tellement agréable pour eux, qu'ils ne descendissent dès le premier jour. Or, si notre calcul est juste, du jour de la bataille de Saint-Quentin au jour de la prise de la ville, vingt jours s'étaient écoulés, et, puisque Fracasso était resté patiemment vingt jours suspendu à sa corde, il était probable qu'il y resterait, tant que la corde ne se romprait pas.

Pendant que notre fugitif reprenait haleine, et se livrait, sans doute, aux réflexions que nous venons de faire, onze heures trois quarts sonnaient au clocher de Gibercourt, et la lune se levait derrière les bois de Rémigny.

Il en résulta que, lorsqu'il releva la tête, ses réflexions achevées, le fugitif put reconnaître, aux rayons tremblants de la lune, le paysage dont il faisait la partie la plus animée.

Il était en plein champ de bataille, au milieu du cimetière improvisé par Catherine de Laillier, mère du seigneur de Gibercourt; le petit monticule sur lequel il avait cherché un repos momentané n'était rien autre chose que le rebondissement d'une fosse où une vingtaine de soldats français avaient trouvé le repos éternel.

Il était dit que le fugitif ne sortirait pas du

cercle funèbre qui, depuis qu'il avait quitté Saint-Quentin, semblait s'étendre autour de lui.

Cependant, comme il paraît que, pour certaines organisations, les cadavres qui dorment à trois pieds sous terre sont moins effrayants que ceux qui se balancent à trois pieds au-dessus, notre fugitif se contenta, cette fois, de se livrer à un tremblement nerveux accompagné de ce petit roulement de la voix qui signifie qu'un frisson glacé passe entre le cuir et la chair de ce pauvre animal le plus facile à épouvanter après le lièvre, — c'est-à-dire de l'homme.

Puis, la poitrine soulevée encore par un reste de fatigue, résultat de la course désordonnée qu'il venait d'accomplir, notre fugitif se mit à écouter le cri d'une chouette qui jaillissait, mélancolique et régulier, d'un massif d'arbres verts restés debout comme pour indiquer le centre du cimetière.

Mais bientôt, si fort que ce chant lugubre parût captiver son attention, son sourcil se fronça, et sa tête tourna légèrement de droite à gauche, comme préoccupée d'un autre bruit qui venait se mêler à celui-là.

Ce bruit était plus matériel que le premier; le premier semblait descendre du ciel sur la terre, le second semblait monter de la terre au ciel. C'était le bruit de ce lointain galop d'un cheval, si bien imité dans la langue latine, au dire des

professeurs, ébahis, depuis deux mille ans, d'admiration devant le vers de Virgile :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Je n'oserais pas dire que notre fugitif connût ce vers; mais, à coup sûr, il connaissait le galop d'un cheval : car à peine le bruit de ce galop était-il perceptible à une oreille ordinaire, que le jeune homme était debout, interrogeant l'horizon du regard; seulement, comme le cheval galopait non pas sur une grande route, mais sur un sol poussiéreux, défoncé par les marches et les contre-marches de l'armée espagnole et de l'armée française, comme ce sol, sillonné par les boulets et couvert des débris de la moisson, n'avait qu'une médiocre sonorité, il se trouvait qu'en réalité, le cheval et le cavalier étaient beaucoup plus près du fugitif que celui-ci ne se l'était imaginé d'abord.

La première idée qui vint à notre jeune homme, c'est que, défiant dans la roideur de ses jambes, le pendu avec lequel il venait de se compromettre avait emprunté aux écuries de la Mort quelque cheval fantastique à l'aide duquel il s'était mis à sa poursuite; et la marche rapide du cavalier, le peu de bruit que faisait le cheval en gagnant du chemin rendaient cette supposition

possible, surtout pour une organisation nerveuse et surexcitée encore par les événements qui venaient de s'accomplir, et par l'aspect vraiment lugubre du théâtre où ils s'étaient accomplis.

Ce qu'il y avait de positif dans tout cela, c'est que cheval et cavalier n'étaient plus guère qu'à cinq cents pas du jeune homme, et que celui-ci commençait à les distinguer l'un et l'autre, autant qu'il est permis, par le clair quelque peu obscur d'une lune à son dernier quartier, de distinguer les spectres d'un cavalier et d'un cheval.

Peut-être, si la course du fantastique centaure qui s'approchait eût dû laisser notre fugitif à vingt pas à droite ou à vingt pas à gauche, celui-ci n'aurait-il pas bougé, et, au lieu de fuir, se serait-il couché à l'ombre, dans quelque entre-deux de tombes pour laisser passer l'apocalyptique vision; mais point : il se trouvait sur la ligne directe parcourue par le nouvel arrivant, et il lui fallait fuir au plus vite, s'il ne voulait pas être traité par le cavalier infernal comme Héliodore, vingt siècles auparavant, avait été traité par le cavalier céleste.

Il jeta donc un regard rapide vers l'horizon opposé à celui par lequel surgissait le danger, et, à trois cents pas à peine devant lui, il aperçut, comme un rideau sombre, la lisière des bois de Rémigny.

Il songea bien un instant à se jeter soit dans le village de Gibercourt, soit dans le village de Ly-Fontaines, placé qu'il était à mi-chemin de ces hameaux, dont le premier s'élevait à sa droite, et le second à sa gauche; mais, calcul fait des distances, il reconnut qu'il était au moins à cinq cents pas de l'un et de l'autre, tandis qu'il était à trois cents pas à peine de la lisière du bois.

Ce fut donc vers le bois qu'il se dirigea avec l'élan du cerf à qui la meute en défaut a donné le loisir de reposer pendant quelques instants ses membres déjà roidis; mais, au moment où il passait de l'immobilité au mouvement, il lui sembla que le cavalier poussait un cri de joie qui n'avait rien d'humain. Ce cri, apporté aux oreilles du fugitif sur les ailes vaporeuses de la nuit, donna une nouvelle activité à sa course, et, comme, cependant, le bruit de cette course épouvantait la chouette cachée dans les massifs d'arbres, et qui s'envolait en jetant une dernière plainte plus lugubre que les autres, il se prit à envier ces ailes rapides et silencieuses à l'aide desquelles le sombre oiseau de nuit se trouva en un instant perdu dans le rideau de bois qui s'étendait devant lui.

Mais, si le fugitif n'avait point les ailes de la chouette, le cheval qui servait de monture au cavalier lancé à sa poursuite paraissait avoir celles de la Chimère : tout en bondissant par-dessus les

tombes, le jeune homme jetait un regard derrière lui, et, avec une rapidité effrayante, il voyait se rapprocher et grandir le cheval et le cavalier.

En outre, le cheval hennissait, et le cavalier hurlait.

Si les artères des tempes du fugitif n'eussent point battu si fort, il eût compris que les hennissements du cheval n'avaient rien que de naturel, et que les hurlements du cavalier étaient tout simplement une répétition du mot *Arrête!* prononcé sur tous les tons, depuis celui de la prière jusqu'à celui de la menace; mais, comme, malgré cette gamme ascendante, loin de s'arrêter, le fugitif redoublait d'efforts pour gagner le bois, le cavalier, de son côté, redoublait d'efforts pour atteindre le fugitif.

Au reste, peu s'en fallait que la respiration de celui-ci ne fût aussi rauque que celle du quadrupède qui le poursuivait; il n'était plus qu'à cinquante pas de la lisière du bois; mais le cheval et le cavalier n'étaient plus qu'à cent pas de lui.

Ces derniers cinquante pas étaient au fugitif ce qu'est au naufragé roulé par les vagues les cinquante dernières brasses qu'il lui reste à compter pour atteindre le rivage; et encore le naufragé a-t-il cette chance, que, les forces venant à lui manquer, le flux le portera peut-être vivant sur

le galet, tandis qu'aucune espérance de ce genre ne pouvait bercer le fugitif, si — ce qui était plus que probable — les jambes venaient à lui manquer avant qu'il eût atteint ce bienheureux couvert où la chouette l'avait précédé, et semblait railler, de sa voix funèbre, son dernier et impuissant effort.

Les bras tendus, le haut du corps en avant, la gorge desséchée, l'haleine stridente, un bourdonnement de tempête dans les oreilles, un nuage de sang sur les yeux, notre fugitif n'avait plus que vingt pas à faire pour atteindre la lisière du bois, quand, en se retournant, il vit que le cheval toujours hennissant, le cavalier toujours criant n'avaient plus que dix pas à faire pour l'atteindre, lui!

Alors, il voulut, de son côté, redoubler de vitesse; mais sa voix expira dans son gosier, ses jambes se roidirent; il entendit comme un grondement de tonnerre derrière lui, sentit comme une haleine de flamme sur son épaule, éprouva un choc pareil à celui que lui eût causé un rocher lancé par une catapulte, et s'en alla rouler, à moitié évanoui, dans le fossé du petit bois.

Puis, comme à travers une vapeur de flamme, il vit le cavalier descendre, ou plutôt se jeter à bas de sa monture, s'élancer vers lui, le soutenir, le relever, l'asseoir sur le talus, le regarder

à la lueur de la lune, et tout à coup s'écrier :

— Par l'âme de Luther, c'est ce cher Yvonnet !

A ces mots, l'aventurier, qui commençait à reconnaître le cavalier pour un être humain, s'efforça de rassembler ses esprits, fixa ses yeux hagards sur celui qui, après une si rude poursuite, lui adressait de si rassurantes paroles, et, d'une voix que la sécheresse de son gosier faisait ressembler au râle d'un mourant :

— Par l'âme du pape, murmura-t-il, c'est monseigneur Dandelot!

Nous savons pourquoi Yvonnet fuyait devant monseigneur Dandelot ; il nous reste à expliquer pourquoi monseigneur Dandelot poursuivait Yvonnet. Il nous suffira pour cela de jeter un regard en arrière, et de reprendre les événements où nous les avons abandonnés, c'est-à-dire au moment où Emmanuel Philibert mettait le pied sur la brèche de Saint-Quentin.

IV

Aventurier et capitaine.

Nous avons dit comment Yvonnet, Maldent et Procope défendaient la même brèche que l'amiral Coligny.

La brèche n'avait pas été difficile à défendre, n'ayant pas été attaquée.

Seulement, nous avons dit encore comment la brèche voisine avait été surprise par les enseignes espagnols, et comment la compagnie du Dauphin l'avait si tristement laissé prendre.

Nous avons dit, enfin, comment, en voyant ce qui se passait à sa gauche, Coligny s'était élancé, appelant ceux qui l'entouraient sur ses traces, et

comment, après le détour que la traverse l'avait forcé de faire, il était remonté sur le rempart que les Espagnols envahissaient déjà, et s'était écrié : « C'est ici qu'il faut mourir ! »

Cette généreuse détermination était bien certainement dans le cœur de l'amiral, et sans doute avait-il fait tout ce qu'il pouvait pour l'accomplir, quoiqu'il ne fût point mort sur la brèche, soit par une faveur divine, soit par une vengeance céleste, — selon qu'on envisagera son assassinat, le jour de la Saint-Barthélemy, au point de vue protestant ou au point de vue catholique.

Mais cet avis, courageusement émis par un général de grand cœur, portant sur ses épaules toute une responsabilité militaire et politique, — qu'il faut mourir le jour où l'on est vaincu, — cet avis n'était sans doute point celui des trois aventuriers qui lui avaient loué, par l'entremise du procureur Procope, leurs bras pour la défense de la ville.

Donc, en voyant que la ville était prise, et qu'il n'y avait plus moyen de la défendre, ils jugèrent que leur bail était résilié de plein droit, et, sans communiquer cette opinion à ses coassociés, chacun se mit à fuir du côté où il espérait trouver son salut.

Maldent et Procope disparurent à l'angle du couvent des jacobins, et, comme ce n'est point à

eux que nous avons à faire pour le moment, nous les abandonnerons à leur bonne ou mauvaise fortune, afin de suivre celle de leur compagnon Yvonnet.

D'abord, il eut l'idée, rendons-lui cette justice, de prendre le chemin du Vieux-Marché pour aller offrir son épée et son poignard à sa bonne amie Gudule Pauquet; mais sans doute pensa-t-il que, si redoutables que fussent ces armes dans sa main expérimentée, elles ne pouvaient, en pareille circonstance, être que d'une utilité médiocre à une jeune fille que sa beauté et ses grâces naturelles défendraient bien plus efficacement contre la colère des vainqueurs que toutes les épées et tous les poignards du monde.

D'ailleurs, il savait que le père et l'oncle de Gudule avaient, dans les caves de leurs maisons, préparé, pour leurs objets les plus précieux, — et, au premier rang de leurs objets les plus précieux, ils plaçaient tout naturellement leur fille et nièce, — le jeune homme savait, disons-nous, que le père et l'oncle de Gudule avaient préparé une cachette qu'ils regardaient comme introuvable, et dans laquelle ils avaient, à tout hasard, amassé des vivres pour une dizaine de jours. Or, si acharné que fût le pillage, il était probable qu'à la voix des chefs, l'ordre se rétablirait dans la malheureuse ville avant le dixième

jour, et que, l'ordre rétabli, Gudule mettrait le nez hors de sa cachette, et, en temps opportun, reparaîtrait à la lumière du soleil.

Le sac de la ville se passerait donc, selon toute probabilité, grâce aux précautions prises, assez tranquillement pour la jeune fille, qui, pareille aux premières chrétiennes, entendrait, des catacombes où elle était cachée, rugir le carnage et le meurtre au-dessus de sa tête.

Une fois convaincu que sa présence, au lieu d'être utile à mademoiselle Gudule, ne pouvait lui être que nuisible, Yvonnet, peu curieux, d'ailleurs, de s'enterrer pendant huit ou dix jours comme un blaireau ou comme une marmotte, Yvonnet, au risque de ce qui pourrait lui en arriver, résolut de rester au grand jour du ciel, et, au lieu de se cacher dans quelque coin de la ville assiégée, se hâta de mettre tout en œuvre pour que, du soir au lendemain matin, la plus grande distance possible existât entre elle et lui.

Abandonnant Procope et Maldent, qui, comme nous l'avons dit, tournèrent l'angle du couvent des jacobins, il commença par enfiler la rue des Ligniers, coupa vers son extrémité la rue de la Sellerie, prit la rue des Brebis, remonta jusqu'au carrefour des Campions, redescendit jusqu'à la ruelle de la Brassette, longea la rue des Canonniers, et, par la rue de la Poterie, gagnant l'église

Sainte-Catherine, il se trouva sur le rempart entre la tour et la poterne de ce nom.

Pendant sa course, et sans s'arrêter pour cette double opération, Yvonnet avait débouclé le ceinturon de son épée et les courroies de sa cuirasse, et, comme son épée et sa cuirasse ne devaient lui être d'aucune utilité dans le plan de fuite qu'il venait d'improviser, il avait jeté son épée pardessus un mur de la rue de la Brassette, et sa cuirasse derrière une borne de la rue de la Poterie. Au contraire, il avait assuré son poignard à la chaîne de cuivre doré qui faisait orgueilleusement trois fois le tour de son cou, et il avait resserré d'un cran la ceinture contenant les vingt-cinq écus d'or qui constituaient la moitié de sa fortune ; car, si Malemort, ne pouvant fuir, avait enterré les siens, Yvonnet qui comptait, lui, sur l'agilité de ses jambes pour sauver ses écus et sa vie, n'avait pas voulu se séparer de la part de son trésor dont il lui était permis de disposer.

Arrivé au rempart, Yvonnet enjamba résolûment le parapet, et s'élança, roide et les bras au corps, dans le fossé rempli d'eau vive qui serpentait au bas de la muraille.

Il avait passé si rapidement, qu'à peine les sentinelles avaient-elles fait attention à lui ; d'ailleurs, les cris qui, au même instant, retentissaient de l'autre côté de la ville avaient quelque

chose de bien plus intéressant pour elles que cet homme ou cette pierre qu'on avait entendu rouler dans le fossé, et qui ne reparaissait point sur l'eau, dont les cercles élargis venaient se briser d'un côté contre la muraille, de l'autre contre le talus gazonné des marais de Grosnard.

L'individu dont la chute avait causé ces cercles multipliés n'avait garde de reparaître, ayant nagé entre deux eaux, étant allé s'accroupir au milieu d'une famille de nénufars dont les feuilles protectrices cachaient à tous les regards sa tête, ensevelie dans l'eau jusqu'à la bouche.

Ce fut de là qu'il assista à un spectacle bien capable de préparer ses nerfs à l'état d'irritabilité auquel nous les avons vus arriver.

Beaucoup de combattants, la ville une fois prise, suivirent le même chemin que lui, les uns sautant, comme il avait fait, du haut en bas du rempart, les autres fuyant tout simplement par la poterne Sainte-Catherine; mais tous eurent cette malheureuse idée, au lieu d'attendre la nuit, d'essayer de fuir immédiatement. Or, fuir immédiatement était chose impossible, vu le cercle que les Anglais avaient eu soin de former parallèlement à cette face de la muraille, depuis la vieille chaussée de Vermand jusqu'aux rives de la Somme.

Tous les fuyards furent donc accueillis à coups

d'arquebuse ou de flèches, et repoussés dans le marais, où ils donnèrent aux Anglais — excellents viseurs, comme on sait, — le plaisir du tir à la cible.

Deux ou trois cadavres vinrent tomber, en reculant, tout près d'Yvonnet, et s'en allèrent, en suivant le fil de l'eau, joindre le cours de la Somme.

Cela donna une idée au jeune aventurier : ce fut de jouer le cadavre, et, en se tenant roide et immobile, de gagner, lui vivant, ce bienheureux courant d'eau qui emportait les morts.

Tout alla bien jusqu'à l'endroit où l'eau des fossés se jette dans la Somme ; mais, arrivé là, Yvonnet, en inclinant la tête en arrière, et en ouvrant avec précaution les yeux, vit une double haie d'Anglais disséminés sur l'une et l'autre rive de la Somme, et qui, n'ayant pas de vivants à fusiller, s'amusaient à fusiller les cadavres.

Le jeune homme, au lieu de conserver la roideur cadavérique qui le maintenait à la surface de l'eau, se pelotonna en boule, roula au fond, et, à quatre pattes, gagna cette espèce de forêt de roseaux au milieu de laquelle il demeura caché sans accident, et d'où nous l'avons vu déboucher pour gagner l'autre rive.

Comme, à partir du moment où le voyageur reparut à l'ombre des saules, nous l'avons suivi

pas à pas jusqu'à celui où, haletant, il tomba sur la lisière du bois de Rémigny, il est inutile, du moins momentanément, de nous occuper davantage de lui. Nous allons donc l'abandonner pour suivre à son tour, dans tous les détails des événements qui venaient de lui arriver, monseigneur Dandelot, frère de l'amiral, dont la figure amie venait de faire jeter à Yvonnet un si joyeux cri de reconnaissance.

Nous avons dit que la brèche gardée par Dandelot avait été la dernière prise.

Dandelot était non-seulement un général, mais encore un soldat; il avait combattu de la hallebarde et de l'épée, aussi bien qu'aurait pu le faire le dernier reître de l'armée. Comme rien ne le distinguait des autres que son courage, on l'avait respecté pour son courage, qui avait cédé au nombre; une douzaine d'hommes s'étaient jetés sur lui, l'avaient désarmé, terrassé et amené prisonnier au camp, sans savoir quel était le capitaine, nous ne dirons pas qui s'était rendu à eux, mais qui avait été pris par eux.

Une fois au camp, il avait été reconnu par le connétable et par l'amiral, qui, tout en cachant son nom et le degré d'intérêt qu'ils lui portaient comme oncle et comme frère, avaient répondu de lui à ceux qui l'avaient pris, pour une somme de mille écus que les deux illustres captifs devaient

payer en même temps que leur propre rançon.

Mais à Emmanuel Philibert il n'y avait pas eu moyen de dissimuler le rang du prisonnier; aussi, en invitant Dandelot à souper avec lui, comme il avait fait pour le connétable et pour l'amiral, il avait recommandé, comme il avait fait encore pour ceux-ci, que la surveillance la plus active entourât ce troisième prisonnier, qu'il tenait au moins pour l'égal des deux autres.

Le souper s'était prolongé jusqu'à dix heures et demie du soir avec une courtoisie digne des beaux temps de la chevalerie. Emmanuel Philibert avait essayé de faire oublier à toute cette noblesse française, prisonnière comme au lendemain de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt, qu'elle était à la table de son vainqueur, et il avait été infiniment plus question, pendant la soirée, du siége de Metz et de la bataille de Renty qu'il n'avait été question de la bataille de la Saint-Laurent et de la prise de Saint-Quentin.

A dix heures et demie, comme nous l'avons dit, on se leva de table; des tentes avaient été préparées pour les nobles prisonniers au centre même du camp, dans une enceinte de palissades où l'on ne pénétrait que par une étroite ouverture que gardaient deux sentinelles.

Un cercle de factionnaires veillaient, en outre, au dehors de cette enceinte de palissades.

Souvent, pendant les longues nuits du siége, Dandelot avait, du haut de la muraille, étendu son regard sur ce camp gigantesque couché à ses pieds. Il connaissait le quartier de chaque chef, le gisement des tentes, l'intervalle gardé entre les hommes de nations différentes, et jusqu'aux accidents de terrain qui faisaient moutonner toute la cité aux flottantes banderoles.

Depuis qu'il était prisonnier, — et l'on sait qu'il n'y avait pas longtemps, — une seule idée avait, comme le balancier d'une pendule, battu les deux côtés du crâne de Dandelot.

Cette idée, c'était celle de fuir.

Aucune parole ne l'engageait, et, nous l'avons dit, il ne s'était pas rendu : il avait été pris ; or, il pensait avec raison que plus tôt il tenterait de mettre ce projet de fuite à exécution, plus il aurait de chances qu'il réussît.

On ne sera donc pas étonné quand nous dirons qu'à peine sorti du quartier d'Emmanuel Philibert pour regagner celui des prisonniers, son œil commença d'interroger avidement tous les objets qui s'offraient à sa vue, avec le désir de faire, dans un moment donné, du plus futile et du plus insignifiant peut-être de ces objets, un moyen de salut.

Un officier allait être envoyé par Emmanuel Philibert à Cambray, où il devait annoncer la

prise de la ville, et porter la liste des prisonniers de marque qui avaient été faits.

Cette liste s'était encore augmentée pendant le souper, et l'officier, après qu'Emmanuel Philibert avait eu pris congé de ses convives, était entré sous la tente du général en chef pour que celui-ci ajoutât à la liste les nouveaux noms dont elle devait être grossie.

Un des chevaux des écuries d'Emmanuel, choisi parmi les plus rapides coureurs, stationnait à dix pas du quartier du prince, la bride enrayée à l'arçon, et tenu au mors par un valet d'écurie.

Dandelot s'approcha du cheval en amateur qu'attire la vue d'une bête de race; puis, justifiant la réputation qu'il avait d'être un des meilleurs écuyers de l'armée française, d'un bond il se mit en selle, enfonça les éperons dans le ventre du cheval, renversa le palefrenier, et partit au galop.

Le palefrenier renversé cria : «Alarme!» mais Dandelot était déjà à vingt pas du point d'où il était parti. Il passa comme une vision devant les tentes du comte de Mégue; le factionnaire le mit en joue; mais la mèche de son arquebuse était éteinte. Un autre qui était armé d'un mousquet à rouet, se doutant que c'était ce cavalier qui passait comme une trombe que lui désignaient les

cris retentissants de tous côtés, tira sur lui, et le manqua; cinq ou six soldats tentèrent de lui barrer le chemin avec des hallebardes; mais il culbuta les uns, sauta par-dessus les autres, les dépassa tous, rencontra la Somme sur son chemin, bondit d'un seul élan jusqu'au tiers de la rivière, au lieu d'essayer de couper le courant, se laissa dériver, et, à travers une fusillade qui n'eut d'autre résultat que de lui enlever son chapeau, et de lui trouer son haut-de-chausses, sans même lui égratigner la peau, il aborda sur l'autre rive.

Arrivé là, il était à peu près sauvé.

En cavalier consommé qu'il était, il avait trop promptement compris la valeur du cheval qu'il serrait entre ses jambes pour redouter la poursuite d'autres chevaux sur lesquels il aurait cinq ou six minutes d'avance; la seule chose qu'il avait donc à craindre, c'était que quelque balle ne le jetât à bas de son cheval, ou ne blessât son cheval assez grièvement pour l'empêcher de continuer son chemin.

Aussi Dandelot eut-il un moment d'inquiétude, en sortant de la Somme; ce moment fut court : au bout de cinq ou six élans, le fugitif avait reconnu que le cheval était aussi sain et sauf que lui-même.

Dandelot ne connaissait pas le pays, mais il

savait la situation des villes principales qui entouraient Saint-Quentin, et qui formaient la ceinture française, Laon, la Fère, Ham; il devinait instinctivement le point où, vingt-cinq à vingt-six lieues au delà de ces villes, gisait Paris. Ce qui lui importait, c'était de s'éloiguer du danger; il piqua droit devant lui, et se trouva naturellement sur la ligne de Gauchy, de Gruoïs et d'Essigny-le-Grand.

C'est en arrivant en vue de ce dernier village que, la lune s'étant levée, le cavalier put se rendre compte, non pas du chemin qu'il avait fait, non pas du lieu où il se trouvait, mais du paysage et de son aspect.

Dandelot, on se le rappelle, n'avait point assisté à la bataille; il ne pouvait donc pas être frappé de l'aspect que présentait le champ de bataille, et qui avait troublé Yvonnet.

Il continua sa route en ralentissant, cependant, le pas de son cheval, longea le village de Benay, passa entre les deux moulins d'Hinocourt, jetant à droite et à gauche, devant lui, d'avides regards. — Ce que cherchait le cavalier, c'était quelque homme isolé, quelque paysan des environs auprès duquel il pût se renseigner du lieu même où il se trouvait, et qui pût lui servir de guide, ou tout au moins le mettre dans son chemin. Voilà ce qui faisait qu'à tout instant il se

levait sur ses étriers, étendant son regard aussi loin que ce regard pouvait porter.

Tout à coup, il lui sembla, au milieu du terrain bouleversé du cimetière le Piteux, voir se dresser une ombre humaine; il piqua droit sur cette ombre; mais l'ombre paraissait aussi désireuse de le fuir que lui était désireux de la joindre. L'ombre avait donc fui à toutes jambes; Dandelot lui avait donné la chasse; l'ombre s'était dirigée vers le bois de Rémigny. Dandelot avait deviné son intention, et, par tous les moyens possibles à un cavalier, c'est-à-dire par les éperons, par les genoux, par la voix, avait redoublé la vitesse de son cheval, lui faisant franchir monticules, buissons, ruisseaux, afin d'arriver à ces bois maudits avant l'ombre qu'il poursuivait, et qui eût semblé celle d'Achille aux pieds légers, si la terreur qu'elle paraissait éprouver ne l'eût point rendue indigne de ce nom victorieux d'Achille. L'ombre n'était plus qu'à vingt pas du taillis; Dandelot n'était plus qu'à trente pas de l'ombre; il avait fait un dernier effort dont nous avons vu le résultat : l'ombre, — qui, au fur et à mesure qu'il s'en était approché, avait pris la solidité d'un corps, — l'ombre avait roulé à ses pieds, heurtée par le poitrail de son cheval. Il s'était jeté à terre pour porter secours à ce fuyard dont les renseignements pouvaient lui être si

précieux, et, dans le pauvre diable haletant, presque évanoui, à demi mort de frayeur, il avait, à son grand étonnement et, en même temps, à sa grande joie, reconnu l'aventurier Yvonnet.

Quant à Yvonnet, avec un étonnement égal, mais avec une joie bien autrement grande, il avait, de son côté, reconnu le frère de l'amiral, monseigneur Dandelot de Coligny.

V

L'Attente.

La nouvelle de la perte de la bataille de Saint-Quentin avait retenti comme un coup de tonnerre inattendu par toute la France, et avait particulièrement eu son écho dans le château de Saint-Germain. Jamais le connétable de Montmorency, ce vieux soudard quinteux et ignorant, n'avait eu plus grand besoin, pour ne pas tomber en complète disgrâce, de l'inexplicable soutien que lui prêtait, près du roi Henry II, la constante et inébranlable faveur de Diane de Poitiers.

En effet, le coup était terrible : une moitié de la noblesse occupée, avec le duc de Guise, à la con-

quête de Naples, l'autre moitié anéantie! Quelques gentilshommes échappés, meurtris et haletants, de cette grande boucherie, groupés autour de monsieur le duc de Nevers, blessé à la cuisse; — c'était toute la force active qui restait à la France!

Quatre ou cinq pauvres villes mal protégées par des remparts en mauvais état, mal approvisionnées de munitions et de vivres, mal pourvues de garnisons, Ham, la Fère, Laon, le Catelet et, comme une sentinelle perdue au milieu du feu, Saint-Quentin, la moins forte, la moins défendue, la moins tenable de ces villes.

Trois armées ennemies, une espagnole, une flamande, une anglaise, les deux premières exaspérées par une longue alternative de victoires et de défaites, la troisième toute neuve, toute fraîche, alléchée par les antécédents de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt, désireuse de voir ce fameux Paris dont une autre armée anglaise avait entrevu les murailles sous Charles VI, c'est-à-dire un siècle et demi auparavant.

Un roi isolé, sans génie personnel, brave, mais de cette bravoure particulière à l'individualité française, capable d'être un excellent soldat, incapable d'être un médiocre général.

Pour tout conseil, le cardinal de Guise et Catherine de Médicis, c'est-à-dire la cauteleuse po-

litique italienne alliée à la ruse française et à l'orgueil lorrain.

En dehors de cela, une cour frivole de reines et de princesses, de femmes légères et galantes : la petite reine Marie, la petite princesse Élisabeth, madame Marguerite de France, Diane de Poitiers et sa fille, — à peu près fiancée à l'un des fils du connétable de Montmorency, François-Charles-Henry; — enfin, la petite princesse Marguerite.

Aussi la nouvelle fatale de la perte de la bataille de Saint-Quentin ou de la Saint-Laurent, comme on voudra, ne semblait-elle, selon toute probabilité, que l'avant-courrière de deux nouvelles non moins terribles : la prise de la ville de Saint-Quentin, et la marche sur Paris de la triple armée espagnole, flamande et anglaise.

Le roi commença donc par ordonner secrètement les préparatifs d'une retraite sur Orléans, cette vieille forteresse de la France, qui, reprise par une vierge, avait, un peu plus de cent ans auparavant, servi de tabernacle à l'arche sainte de la monarchie.

La reine, les trois princes, la petite princesse et toute la cour féminine devaient se tenir prêts à partir, soit de jour, soit de nuit, au premier ordre qui serait donné.

Quant au roi, il devait aller rejoindre les dé-

bris de l'armée partout où ils seraient, et combattre avec eux jusqu'à ce qu'il eût versé la dernière goutte de son sang. — Toutes les mesures étaient prises pour que le Dauphin François lui succédât, en cas de mort, avec Catherine de Médicis pour régente, et le cardinal de Lorraine pour conseil.

En outre, nous croyons l'avoir déjà dit, des courriers avaient été expédiés au duc François de Guise afin qu'il hâtât son retour, et qu'il ramenât avec lui tout ce qu'il pourrait ramener de l'armée d'Italie.

Ces dispositions prises, Henry II avait attendu avec anxiété, l'oreille tournée vers la route de Picardie.

Alors, il avait appris que, contre toute probabilité, et même contre toute espérance, Saint-Quentin tenait encore. Quinze mille hommes avaient été anéantis sous ses murs ; l'héroïque ville luttait contre la triple armée victorieuse avec quatre ou cinq cents soldats de toutes armes. Il est vrai qu'outre sa garnison, Saint-Quentin renfermait cette vaillante population que nous venons de voir à l'œuvre.

On attendit avec cette même anxiété, pendant deux jours, pendant trois jours, la nouvelle de la prise de la ville.

Rien de pareil n'arriva. On apprit, au con-

traire, que Dandelot était parvenu à entrer dans la place avec un renfort de quelques centaines d'hommes, et que l'amiral et lui avaient fait serment de s'ensevelir sous les ruines de la ville. Or, on savait que, lorsque Coligny et Dandelot faisaient de pareils serments, ils les tenaient; le roi fut donc un peu rassuré : le danger existait toujours, mais il était moins imminent.

Tout l'espoir de la France se trouvait, comme on le voit, concentré sur Saint-Quentin.

Henry II demandait au ciel que la ville pût tenir huit jours; en attendant, et afin d'être au courant des nouvelles, il partit pour Compiègne : à Compiègne, il était à quelques lieues seulement du théâtre de la guerre.

Catherine de Médicis l'accompagna.

Lorsqu'il s'agissait de demander un bon conseil, c'était à Catherine de Médicis que Henry II avait recours; lorsqu'il s'agissait de passer un doux moment, c'était à Diane de Poitiers qu'il s'adressait.

Le cardinal de Guise restait à Paris pour surveiller et encourager les Parisiens.

En cas d'urgence, le roi et la reine se sépareraient; le roi rejoindrait l'armée, s'il existait encore une armée, pour l'encourager de sa présence; Catherine reviendrait à Saint-Germain pour prendre la direction suprême de la retraite.

Henry trouva les populations beaucoup moins effrayées qu'il ne le craignait; cette habitude des armées des quatorzième, quinzième et seizième siècles, de ne hasarder un pas dans leurs conquêtes qu'après s'être assuré la possession des villes qu'elles rencontraient sur leur chemin, donnait un peu de répit à Compiègne, protégée par Ham, le Catelet et la Fère.

Henry s'installa au château.

A l'instant même, des espions furent envoyés du côté de Saint-Quentin, afin de s'informer de l'état de la place, et des courriers du côté de Laon et de Soissons, pour s'enquérir de ce qu'était devenue l'armée.

Les espions revinrent, racontant que Saint-Quentin tenait parfaitement, et ne faisait pas le moins du monde mine de vouloir se rendre; les courriers revinrent, disant que deux ou trois mille hommes — c'était tout ce qui restait de l'armée — s'étaient ralliés à Laon, autour du duc de Nevers.

Au reste, de ces deux ou trois mille hommes, le duc de Nevers avait tiré le meilleur parti possible.

Il connaissait les lenteurs de cette guerre de siéges que — une fois Saint-Quentin emportée — allait probablement entreprendre l'armée espagnole; il ne s'occupa donc que de renforcer les

villes qui pouvaient retarder la marche de l'ennemi. Il envoya le comte de Sancerre à Guise, où celui-ci conduisit sa cornette de cavalerie, celle du prince de la Roche-sur-Yon, et les deux compagnies de d'Estrées et de Cuisieux. Il envoya le capitaine Bordillon à la Fère avec cinq enseignes de gens de pied, et autant de compagnies de cavalerie. Enfin, le baron de Polignac partit pour le Catelet, M. d'Humières pour Péronne, M. de Chausnes pour Corbie, M. de Sésois pour Ham, M. de Clermont d'Amboise pour Saint-Dizier, Bouchavannes pour Coucy, et Montigny pour Chauny.

Quant à lui, il restait à Laon avec un corps d'un millier d'hommes ; c'était là que le roi devait lui faire tenir les nouvelles troupes qu'il pourrait lever, et les renforts que l'on tirerait des autres parties de la France.

On mettait ainsi un premier appareil sur la blessure; mais rien ne disait encore que la blessure ne fût point mortelle.

Il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus triste que ce vieux château de Compiègne, déjà sombre par lui-même, mais encore assombri par la présence de ses deux hôtes royaux. Lorsque Henry II venait à cette résidence, — et cela lui arrivait d'habitude trois ou quatre fois par an, — c'était pour peupler château, ville et fort de cette

magnifique cour de jeunes femmes et de jeunes seigneurs qu'il traînait après lui; c'était pour emplir les corridors et les salles gothiques du bruit des instruments de fête; c'était, enfin, pour faire retentir la forêt du son du cor et de l'aboi des chiens.

Cette fois, il n'en était pas ainsi. Vers la fin du jour, un lourd chariot s'était arrêté à la porte du château, sans avoir aucunement éveillé la curiosité des habitants de la ville, qu'il venait de traverser. À peine le suisse s'était-il ému de cet événement, en apparence peu important; un homme d'une quarantaine d'années, au teint presque africain, à la barbe noire, à l'œil cave; une femme de trente-six ans, à la peau blanche et fine, aux yeux vifs, aux dents superbes, aux cheveux noirs, descendirent de cette voiture, suivis de trois ou quatre officiers de service. Le concierge les regarda avec étonnement, s'écria à double reprise : « Le roi! la reine!... » puis, sur un signe de mutisme que lui fit Henry, les introduisit dans la cour intérieure, referma la porte derrière eux, et tout fut dit.

Le lendemain, on apprit à Compiègne que le roi et Catherine de Médicis étaient arrivés la veille, escortés de la nuit, moins triste et moins sombre qu'eux, et habitaient le château.

Aussitôt la population s'était émue, s'était

assemblée, et, avec des cris de « Vive le roi ! vive la reine ! » s'était portée vers la résidence princière.

Henry fut toujours fort aimé, Catherine n'était pas encore haïe.

Le roi et la reine parurent sur le vieux balcon de fer.

— Mes amis, dit le roi, je suis venu dans vos murs pour être moi-même le défenseur des marches de la France. D'ici, mes oreilles et mes yeux resteront constamment tendus vers Saint-Quentin. J'espère que l'ennemi ne viendra pas jusqu'ici ; mais qu'à tout hasard, comme ont fait les braves Saint-Quentinois, chacun se prépare à la défense. Quiconque aura des nouvelles, bonnes ou mauvaises, de la ville assiégée, sera bienvenu au château en me les apportant.

Les cris de « Vive le roi ! » avaient retenti de nouveau. Henry et Catherine avaient fait ce geste royal qui a si longtemps abusé les peuples, de se mettre la main sur le cœur, et s'étaient retirés à reculons. Derrière eux, les fenêtres s'étaient refermées ; chacun s'était mis de son mieux en mesure de défense, et le roi n'avait plus reparu.

Les jardiniers, interrogés, avaient dit qu'il se promenait pensif dans les allées les plus sombres du parc, quelquefois jusqu'à une heure ou deux du matin, s'arrêtant tout à coup, écoutant immo-

bile, souvent même appliquant son oreille à la terre, pour surprendre les détonations lointaines du canon. — Mais, on le sait, toute attaque prématurée avait cessé, afin de donner à Emmanuel Philibert le temps de préparer l'attaque générale.

Alors, le roi revenait au château, ignorant, inquiet; il montait à une espèce de tour d'où l'on découvrait jusqu'à une longue distance la route de Saint-Quentin, à laquelle venaient s'embrancher celles de Ham et de Laon; son œil interrogeait chaque voyageur qui apparaissait sur cette route, tremblant et désireux à la fois de trouver en lui le messager qu'il attendait.

Le roi était arrivé le 15 août, et les jours s'écoulaient les uns après les autres, sans qu'il entendît aucun bruit, sans qu'il vît venir aucun messager; ce qu'il savait seulement, c'est que Saint-Quentin tenait toujours.

Le 24, Henry se promenait, comme d'habitude, dans le parc, quand, tout à coup, un grondement lointain vint le faire tressaillir. Il s'arrêta et écouta ; mais il n'eut pas même besoin d'approcher son oreille de la terre pour comprendre que de foudroyantes décharges d'artillerie se succédaient sans interruption.

Pendant trois jours, bien avant dans la nuit, et longtemps avant le lever du soleil, le même bruit s'était fait entendre; Henry, à ce formi-

dable écho, ne comprenait pas qu'une seule maison de Saint-Quentin pût être demeurée debout.

Le 27, à deux heures de l'après-midi, le bruit avait cessé.

Qu'était-il arrivé? que voulait dire ce silence après l'effroyable rumeur qui l'avait précédé?

Sans doute, Saint-Quentin, moins privilégiée que ces fabuleuses salamandres dont François Ier avait fait ses armes, venait de succomber dans un cercle de feu.

Il attendit jusqu'à sept ou huit heures du soir, écoutant si le bruit éteint ne se réveillait pas. Il espérait encore que la lassitude des assiégeants les avait forcés d'accorder une trêve à la ville.

Cependant, à neuf heures du soir, ne pouvant résister à son inquiétude, il expédia deux ou trois courriers, avec ordre de prendre différentes routes, afin que, si l'un d'eux tombait aux mains de l'ennemi, les autres, du moins, eussent la chance d'y échapper.

Jusqu'à minuit, il erra dans le parc; puis il rentra au château, se coucha, chercha vainement le sommeil dans ses draps fiévreux, et, ne pouvant dormir, se leva au point du jour, pour gagner son observatoire.

A peine y était-il, qu'à l'extrémité de cette route si souvent explorée par ses regards, il vit, soulevant la poussière du chemin, que commen-

çaient à dorer les premiers rayons de soleil, accourir un cheval emportant au galop deux cavaliers vers la ville.

Henry n'eut pas un instant de doute : ces deux cavaliers ne pouvaient être que des messagers lui apportant des nouvelles de Saint-Quentin. Il envoya au-devant d'eux pour qu'ils n'éprouvassent point de retard à la porte dite de Noyon. Un quart d'heure après, le cheval s'arrêtait devant la herse du château, et Henry jetait un cri de surprise, presque de joie, en reconnaissant Dandelot, et en voyant poindre derrière lui, et rester respectueusement au seuil de la porte, un second personnage dont la figure ne lui était pas étrangère, quoiqu'il ne pût, au premier abord, se rappeler où il avait vu cette figure.

Notre lecteur, qui a probablement plus de mémoire que le roi Henry II, et à qui, d'ailleurs, sur ce point, nous viendrons en aide, se souviendra que c'était au château de Saint-Germain, lorsque notre aventurier servait d'écuyer au malheureux Théligny, qui avait été tué pendant les premiers jours du siége.

En voyant arriver sur la même monture Dandelot et Yvonnet, on n'exigera point, sans doute, que nous racontions comment, après la reconnaissance qui avait eu lieu sur la lisière du bois de Rémigny, la meilleure harmonie s'était à l'in-

stant même établie entre le fugitif fuyant et le fugitif poursuivant ; comment Yvonnet, qui savait la contrée par cœur, pour l'avoir de nuit et de jour explorée en tous sens, s'était offert pour guide à Dandelot, et comment, enfin, en échange de ce service, le frère de l'amiral avait invité l'amant de mademoiselle Gudule à monter en croupe derrière lui, arrangement qui avait ce double avantage de ne point fatiguer l'aventurier, et de ne pas retarder le capitaine.

Le cheval eût peut-être préféré une autre combinaison ; mais c'était un noble animal plein de feu et de courage ; on voit qu'il avait fait de son mieux, et qu'il n'avait, à tout prendre, employé que trois heures et demie pour franchir la distance qui sépare Gibercourt de Compiègne, c'est-à-dire pour faire près de onze lieues !

VI

Les Parisiens.

Les nouvelles apportées par les deux messagers étaient de celles qui sont bientôt dites, mais sur lesquelles on revient longtemps. Après le récit sommaire, qui fut d'abord fait par Dandelot, de la prise de la ville, le roi passa aux détails, et, moitié par le capitaine, moitié par l'aventurier, il apprit à peu près tout ce que nous avons raconté à nos lecteurs.

En somme, la ville était prise ; le connétable et Coligny, c'est-à-dire, en l'absence du duc de Guise, les deux meilleurs capitaines du royaume étaient prisonniers, et l'on ignorait encore si l'ar-

mée victorieuse s'amuserait à batailler devant des bicoques ou marcherait directement sur Paris.

Batailler devant des bicoques, c'était bien une guerre qui allait au tempérament craintif et tâtonneur de Philippe II.

Marcher droit sur Paris était une détermination qui s'harmonisait bien avec le génie aventureux d'Emmanuel Philibert.

Auquel de ces deux partis s'arrêteraient les vainqueurs?

C'est ce qu'ignoraient également Dandelot et Yvonnet.

Dandelot était d'avis que le prince de Savoie et le roi d'Espagne marcheraient sur Paris immédiatement.

Quant à Yvonnet, une pareille question dépassait complétement la hauteur de ses vues stratégiques; mais, comme le roi voulait absolument qu'il eût un avis, il se rangea à celui de Dandelot.

Il y eut donc majorité sur ce point, que les vainqueurs ne perdraient pas de temps, et que, par conséquent, les vaincus n'avaient pas de temps à perdre.

A l'instant même, il fut décidé qu'après avoir pris quelques minutes de repos, les deux messagers partiraient, Dandelot de son côté, et Yvonnet du sien, chargés l'un et l'autre d'une mission en

harmonie avec la position sociale et militaire respectivement occupée par chacun d'eux.

Dandelot accompagnerait Catherine de Médicis à Paris; — Henry, qui ne voulait pas quitter le voisinage de l'ennemi, envoyait la reine faire un appel au patriotisme des bourgeois parisiens.

Yvonnet partirait pour Laon, remettrait des lettres du roi au duc de Nevers, tâcherait, sous un déguisement quelconque, de rôder autour de l'armée espagnole, et de surprendre les intentions du roi d'Espagne à l'endroit du plan que ce dernier allait suivre. Il y avait bien des chances pour que celui qui était chargé de cette périlleuse mission fût pris et pendu; mais cette idée, qui, par les souvenirs qu'elle lui rappelait, eût fait frissonner Yvonnet pendant les ténèbres, n'avait plus d'effet sur le jeune homme, une fois le jour venu. Yvonnet accepta donc; il n'avait de nerfs que la nuit; mais, alors, on l'a vu, il en avait prodigieusement.

M. Dandelot fut autorisé par le roi à s'entendre avec le cardinal de Lorraine, qui avait le maniement des finances, sur les besoins d'argent que lui et son frère pouvaient avoir dans la situation précaire où ils se trouvaient. Quant à Yvonnet, il reçut vingt écus d'or pour le message qu'il venait d'apporter, et la commission qu'il allait entreprendre; en outre, le roi l'autorisa, comme il

avait déjà fait une première fois, à choisir dans ses écuries le meilleur cheval qu'il y trouverait.

A dix heures du matin, c'est-à-dire après avoir pris chacun environ six heures de repos, les deux messagers partirent pour leur destination respective : seulement, à la porte, tous deux se tournèrent le dos, l'un allant vers l'orient, et l'autre vers le couchant.

Nous retrouverons plus tard Yvonnet, le moins important de nos deux personnages, ou, si nous ne le retrouvons pas, comme nous saurons du moins par ouï-dire ce qu'il est devenu, attachons-nous aux pas de M. Dandelot, lesquels sont aussi les pas de la reine Catherine de Médicis, qui, en sa compagnie et sous sa garde, suit la route de Paris aussi vite que le permet la pesanteur du char attelé de quatre chevaux qui la traîne vers la capitale.

En vertu de cet axiome que le danger, vu de loin, est parfois bien autrement effrayant que vu de près, la frayeur avait peut-être été d'abord plus grande à Paris qu'elle ne l'était à Compiègne. Jamais, depuis l'époque où l'Anglais, de la plaine de Saint-Denis, avait pu entrevoir les tours de Notre-Dame et le clocher de la Sainte-Chapelle, jamais, disons-nous, terreur pareille n'avait agité les Parisiens. C'était au point que, le lendemain du jour où la nouvelle de la bataille

de Saint-Quentin était parvenue des bords de la Somme aux rives de la Seine, à voir les charrettes attelées et chargées de meubles, les chevaux harnachés avec cavaliers et cavalières en selle, on eût pu croire qu'on était dans un de ces jours de déménagement où le tiers de Paris change de domicile. Or, c'était plus qu'un changement de domicile, c'était une fuite; la capitale débordait sur la province.

Il est vrai que, peu à peu, et lorsqu'on avait vu que les nouvelles ne devenaient pas plus alarmantes, grâce à cette précieuse organisation dont, entre tous les peuples, est doué le peuple français, et qui consiste à rire de tout, ceux qui étaient restés à Paris en étaient venus à railler ceux qui l'avaient quitté; de sorte que, tout doucement, les fugitifs étaient rentrés, et que c'étaient ceux-là, maintenant, qui, rendus plus fermes par la raillerie, paraissaient disposés à tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Telle était la disposition où Catherine et Dandelot, en franchissant la barrière, dans l'après-midi du 28 août 1557, trouvèrent les Parisiens, auxquels ils apportaient une nouvelle plus formidable encore que celle de la perte de la bataille de la Saint-Laurent, c'est-à-dire celle de la reddition de la ville de Saint-Quentin.

C'est de la façon dont les nouvelles sont répan-

ducs que dépend parfois l'effet qu'elles produisent.

— Mes amis, dit Dandelot s'adressant au premier groupe de bourgeois qu'il rencontra, gloire aux habitants de la ville de Saint-Quentin! Ils ont tenu près d'un mois dans une place où les plus braves eussent hésité à promettre de tenir huit jours; par cette résistance, ils ont donné à M. de Nevers le temps de rassembler une armée sur laquelle Sa Majesté le roi Henry II expédie à chaque instant de nouveaux renforts, et voici Sa Majesté la reine Catherine qui vient parmi vous faire appel à votre patriotisme pour la France, et à votre amour pour vos rois.

Et, à ces mots, la reine Catherine passa la tête tout entière par la portière de la voiture, criant :

— Oui, mes bons amis, c'est moi qui viens, au nom du roi Henry II, pour vous annoncer que toutes les villes sont prêtes à faire de leur mieux, comme a fait Saint-Quentin. Illuminez donc en signe de la confiance que le roi Henry a en vous, et de l'amour que vous lui portez. Et, ce soir, à l'hôtel de ville, je m'entendrai avec vos magistrats, M. le cardinal de Lorraine et M Dandelot, sur les mesures qu'il y a à prendre pour repousser l'ennemi, découragé par la longueur du siége mis devant la première de nos villes.

Il y avait une grande connaissance de la mul-

titude dans cette façon de lui annoncer une des plus terribles nouvelles que jamais la population d'une capitale eût reçue ; aussi était-ce Dandelot qui avait préparé tout à la fois et son discours et celui de la reine Catherine.

Il en résulta que ce peuple qui, si on lui eût dit tout simplement : « Saint-Quentin est pris, et les Espagnols marchent sur Paris ! » se fût débandé, et eût couru tout effaré par les rues et les carrefours en hurlant : « Tout est perdu ! sauve qui peut ! » se mit, au contraire, à crier de toutes ses forces : « Vive le roi Henry II ! vive la reine Catherine ! vive le cardinal de Lorraine ! vive M. Dandelot ! » et, pressant de ses flots la voiture de Catherine et le cheval de l'illustre gentilhomme, leur fit une bruyante et presque joyeuse escorte de la barrière Saint-Denis au palais du Louvre.

Arrivé à la porte du Louvre, Dandelot se dressa de nouveau sur les arçons pour dominer la foule innombrable qui encombrait la place, les rues adjacentes et jusqu'aux quais, et, d'une voix forte :

— Mes amis, dit-il, Sa Majesté la reine me charge de vous rappeler que, dans une heure, elle se rendra à l'hôtel de ville, où vos magistrats vont être convoqués ; elle s'y rendra à cheval pour être plus près de vous, et, au grand nombre que

vous serez, elle jugera de votre amour. N'oubliez pas les torches et les illuminations.

Un immense vivat retentit, et la reine put, dès lors, être assurée que toute cette population, qu'elle venait de s'acquérir par quelques paroles, était prête à faire, comme celle de Saint-Quentin, tous les sacrifices, même celui de la vie.

Catherine de Médicis rentra au Louvre, accompagnée de Dandelot; à l'instant, le cardinal de Lorraine fut convoqué, avec ordre de faire réunir les magistrats de la ville, maires, échevins, prévôts des marchands, syndics des communautés, chefs d'états, à l'hôtel de ville, pour neuf heures du soir.

On a déjà vu que Dandelot était un habile metteur en scène; il avait choisi cette heure-là comme celle de l'effet.

La plupart des gens qui étaient assemblés à la porte du Louvre résolurent, pour être sûrs de faire partie du cortége royal, et, en même temps, pour que personne ne leur prît les premières places, de ne point bouger du poste où ils étaient; seulement, quelques-uns, messagers des masses, se détachèrent pour aller acheter des torches.

D'un autre côté, ces hérauts populaires qui, dans tous les grands événements, se sacrent eux-mêmes crieurs publics, allaient par les rues qui conduisaient du Louvre à l'hôtel de ville, criant :

— Bourgeois de Paris, illuminez vos fenêtres : la reine Catherine de Médicis va passer, se rendant à l'hôtel de ville!

Et, à cet appel, qui n'avait rien de forcé, mais qui, au contraire, laissait aux bourgeois leur libre arbitre, dans toute maison située sur la route que devait parcourir la reine, comme dans une vaste ruche, chacun commençait à s'agiter, à courir aux lampions, aux lanternes, aux chandelles, et, sur chaque fenêtre, lumineuse alvéole, à traduire son enthousiasme que l'on pouvait estimer au nombre des cires brûlantes ou des suifs incandescents.

Nous disons que les crieurs allaient par les rues; car, avec leur intelligence instinctive, ils avaient bien compris que la reine suivrait la ligne des rues, et non celle des quais; les cortéges qui suivent les quais se trompent dans leur itinéraire, s'ils ont besoin d'enthousiasme : le long des quais, l'enthousiasme les suit, mais en boitant comme la justice; le côté de la rivière est forcément muet.

Aussi, l'heure venue, la reine, à cheval entre Dandelot et le cardinal de Lorraine, accompagnée d'une suite pauvre et peu nombreuse, comme il convient à une reine qui en appelle à son peuple des revers de la fortune royale, la reine, disons-nous, gagna la rue Saint-Honoré à la

hauteur du château d'Eau, suivit la rue Saint-Honoré jusqu'à la rue des Fourreurs, continua par la rue Jean-Pain-Mollet, et déboucha sur la Grève par la rue de l'Épine.

Cette marche, dont les événements eussent dû faire une marche funéraire, devint un véritable triomphe que rappelèrent de bien loin les fameuses proclamations de *la patrie en danger*, mises en scène par l'artiste Sergent; là tout était préparé d'avance; pour Catherine tout fut improvisé.

De quatre heures à neuf heures du soir, elle avait eu le temps d'envoyer chercher à Saint-Germain le jeune Dauphin François; l'enfant pâle et maladif était bien celui qui convenait au drame : c'était le fantôme de cette dynastie des Valois près de s'éteindre dans la plus riche postérité qu'eût jamais possédée un roi, à l'exception du roi Priam. Quatre frères! Il est vrai que trois de ces frères furent empoisonnés probablement, et le quatrième assassiné!

Mais, pendant cette soirée que nous tentons de décrire, le mystérieux avenir était encore caché dans les bienheureuses ténèbres qui le voilent aux regards des hommes. Chacun ne s'occupait que du présent, et le présent, en effet, portait avec lui une somme d'occupation suffisante aux plus ambitieux d'émotion et de mouvement.

Dix mille personnes accompagnaient la reine; cent mille faisaient la haie sur son passage; deux cent mille peut-être la regardaient passer aux fenêtres. Ceux qui la suivaient, ceux qui faisaient la haie portaient des torches dont la lueur, jointe à celle des illuminations, faisait une lumière moins brillante, c'est vrai, mais autrement fantastique que celle du jour; les gens qui suivaient la reine ou qui l'accompagnaient secouaient leurs torches; les gens des fenêtres secouaient leurs mouchoirs ou jetaient des fleurs.

Tous criaient : « Vive le roi! vive la reine! vive le Dauphin! »

Puis, de temps en temps, comme un souffle de menace et de mort passait sur cette foule, et l'on entendait gronder comme une voix sombre, avec accompagnement d'épées choquées les unes contre les autres, avec éclairs de couteaux brandis, et détonations d'arquebuses déchargées.

C'était ce cri, qui naissait on ne savait où, et qui allait se perdre dans l'infini :

— Mort aux Anglais et aux Espagnols!

Et, à ce cri, un frisson passait dans le corps du plus brave, tant on sentait que ce cri était celui de la haine invétérée de tout un peuple.

La reine, le Dauphin et leur cortége, partis à neuf heures du Louvre, n'arrivèrent qu'à dix heures et demie à l'hôtel de ville; pendant tout

le trajet, il avait fallu fendre la foule, et, cette fois, l'expression était littérale, aucune garde, aucun soldat ni à pied ni à cheval n'étant là pour rendre aux augustes cavaliers ce mauvais service. Chacun, au contraire, pouvait toucher le cheval, les vêtements et même les mains de la reine et de l'héritier de la couronne. — Le peuple était très-avide de toucher ces chevaux qui menaçaient de l'écraser, ces riches vêtements qui contrastaient singulièrement avec ses guenilles, ces mains qui allaient lui enlever son dernier sou : cet attouchement le faisait crier de joie, quand il aurait dû hurler de douleur !

Ce fut donc au milieu des cris de joie et des protestations de dévouement de la population tout entière que le cortége royal déboucha sur la place de Grève, où l'hôtel de ville — bijou de la renaissance gâté par l'ordre de Louis-Philippe, comme tous les monuments sur lesquels il a porté sa main antiartistique — venait d'être bâti.

Tous les magistrats municipaux, les prévôts, les syndics, les chefs de corporations, attendaient, étagés sur le perron de l'hôtel de ville, débordant sur la place, s'enfonçant dans l'intérieur sous les voûtes sombres.

Il fallut un quart d'heure à la reine, au Dauphin, à M. le cardinal de Lorraine et à Dandelot pour traverser la place.

Jamais cirque néronien ne fut plus ardemment éclairé, même pendant les nuits où l'on y brûlait des chrétiens roulés dans le soufre et la poix-résine : des lumières étincelaient à toutes les fenêtres ; des torches flamboyaient par toute la place, se prolongeaient sur les quais, montaient sur les galeries et jusque sur le sommet des tours de Notre-Dame. La rivière semblait charrier du feu liquide!

La reine et le Dauphin ne disparurent sous le porche de l'hôtel de ville que pour reparaître presque immédiatement sur le balcon.

On répétait avec enthousiasme ces mots que Catherine avait dits ou n'avait pas dits : « Si le père meurt en vous défendant, bonnes gens de la ville de Paris, je vous amène son fils. »

Et, à la vue de ce fils, qui devait être ce pauvre petit François II de piteuse mémoire, on applaudissait, on poussait des cris, on hurlait.

La reine demeurait sur le balcon pour entretenir l'enthousiasme, laissant le cardinal de Lorraine et Dandelot faire les affaires auprès des magistrats de la ville de Paris.

Elle avait raison; ils les faisaient et les faisaient bien.

« Ils rassuraient, dit l'*Histoire de Henry II* par l'abbé Lambert, les magistrats et les principaux bourgeois de la ville de Paris, sur l'amour et sur

la tendresse du roi, prêt à sacrifier sa vie pour éloigner les dangers qui semblaient les menacer; ils leur affirmaient que, quelque accablante que fût la perte que la France venait de faire, cette perte n'était point irréparable, si toutefois Sa Majesté trouvait dans ses fidèles sujets le zèle que ceux-ci avaient toujours eu pour la gloire et les intérêts de l'État; ils ajoutaient que le roi, afin de ne pas surcharger ses peuples, n'avait point hésité d'engager son propre domaine, mais que, s'étant enlevé cette ressource, Sa Majesté ne devait plus compter que sur les secours volontaires qu'elle se promettait de l'amour de ses sujets, et que plus le besoin était pressant, plus le peuple français devait faire d'efforts pour mettre son roi à même d'opposer des forces égales à celles de ses ennemis. »

Ce discours produisit son effet : la ville de Paris vota, séance tenante, trois cent mille livres pour les premiers frais de la guerre, invitant les principales villes du royaume à en faire autant qu'elle.

Quant aux moyens de défense immédiate, — et l'on sait qu'il n'y avait pas de temps à perdre, — voici ceux que Dandelot proposait : d'abord, le rappel d'Italie de M. de Guise et de son armée; c'était, on le sait, chose arrêtée déjà, et les ordres relatifs au retour étaient partis depuis longtemps;

ensuite, une levée de trente mille soldats français, et de vingt mille étrangers; enfin, les hommes d'armes et les chevau-légers devaient être doublés.

Pour subvenir à ces frais gigantesques, dans un moment où le trésor public était à sec, et où les domaines du roi *étaient engagés,* voici ce que Dandelot proposait :

« Le clergé, sans exception d'aucun bénéfice, serait prié d'offrir au roi, à titre de don, une année de son revenu;

» Les gentilshommes, quoique exempts par leurs priviléges de toute contribution, se taxeraient eux-mêmes chacun selon ses facultés. »

Et Dandelot, donnant l'exemple, déclarait ne se réserver, pour son entretien et celui de son frère, que la somme de deux mille écus, abandonnant au roi le reste des revenus de l'amiral et des siens.

« Enfin, un travail serait fait par M. le cardinal de Lorraine, administrateur des finances, qui taxerait le tiers état selon ses moyens. »

Pauvre tiers état! on se gardait bien de le taxer à une année de son revenu, lui, ou de lui laisser le soin de se taxer lui-même!

Une partie de ces mesures furent votées d'enthousiasme; les autres, ajournées. — Il va sans dire que les mesures ajournées étaient celles qui

faisaient contribuer le clergé et la noblesse aux frais de la levée et de l'entretien des troupes.

Mais ce qui fut décidé immédiatement, c'est que quatorze mille Suisses seraient levés, et huit mille Allemands enrôlés; c'est que l'on formerait, dans chaque province du royaume, des compagnies de tous les jeunes gens en état de porter les armes.

En somme, c'était beaucoup de besogne faite dans une soirée; à minuit, tout était fini et arrêté.

A minuit et quelques minutes, la reine descendait le perron, tenant par la main M. le Dauphin, lequel, tout en dormant debout, saluait gracieusement la foule avec son petit toquet de velours.

A une heure et demie, la reine rentrait au Louvre, pouvant dire, cent ans juste avant son compatriote Mazarin : « Ils ont crié, ils payeront! »

Oh! peuple! peuple! c'était cependant cette faiblesse même qui révélait ta force; c'était cette prodigalité de ton or et de ton sang qui témoignait de ta richesse! Ceux qui te maîtrisaient en revenaient à toi, dans ce moment solennel où le roi le plus hautain, la reine la plus fière, te faisaient demander l'aumône de ton sang et de ton or dans le toquet de velours de l'héritier de la couronne!

VII

Au camp espagnol.

Nous avons vu ce que M. le duc de Nevers faisait à Laon ; nous avons vu ce que le roi Henry faisait à Compiègne : nous avons vu, enfin, ce que la reine Catherine, le Dauphin, le cardinal de Lorraine faisaient à Paris. Nous allons voir ce que Philippe II et Emmanuel Philibert faisaient au camp espagnol, et comment on perdait là le temps si bien mis à profit ailleurs.

D'abord, ainsi que nous l'avons dit, la ville de Saint-Quentin, subissant les conséquences de son héroïsme, avait été livrée à cinq jours de pillage. Cette ville, qui, vivante, avait sauvé la France,

continuait de la sauver par son agonie : l'armée qui s'acharnait sur la pauvre ville morte oubliait que le reste de la France vivait, et, exalté à ce spectacle, organisait une défense désespérée.

Nous passerons donc par-dessus ces cinq jours, jours d'incendie, de deuil et de désolation, pour arriver au 1er septembre, et, comme, dans un chapitre précédent, nous avons dit quel aspect présentait la ville, nous dirons, avec la même exactitude, quel aspect présentait le camp.

Tout, depuis le matin, y était à peu près rentré dans l'ordre. Chacun comptait ses prisonniers, visitait son butin, faisait son inventaire, et riait de ce qu'il avait gagné, ou pleurait de ce qu'il avait perdu.

A onze heures du matin, il devait y avoir conseil sous la tente du roi d'Espagne.

Cette tente était placée à l'extrémité du camp; nous avons expliqué pourquoi : — la musique des boulets français étant, comme il l'avait avoué lui-même, particulièrement désagréable aux oreilles de Philippe II.

Commençons par les sommités, et voyons ce qui se passait sous cette tente.

Le roi tenait décachetée une lettre que venait d'apporter, tout poudreux, un messager assis sur un banc de pierre à la porte de la tente royale ; — un valet du roi d'Espagne versait à ce messager,

dans un verre de cabaret, un vin doré dont la couleur trahissait l'origine méridionale.

Cette lettre, qui était revêtue d'un grand sceau de cire rouge représentant des armes surmontées d'une mitre, et flanquées de deux crosses, paraissait préoccuper singulièrement Philippe II.

Au moment où, pour la troisième ou quatrième fois, il venait de relire l'importante missive, le galop d'un cheval s'arrêtant brusquement aux portes de sa tente lui fit relever la tête, et, sous ses paupières clignotantes, son œil terne parut chercher quel était celui qui semblait avoir si grande hâte de se trouver en sa présence.

Quelques secondes ne s'étaient pas écoulées, que la tapisserie qui fermait l'entrée de la tente se souleva, et qu'un de ses serviteurs, qui transportait jusqu'au milieu des camps l'étiquette des palais de Burgos et de Valladolid, annonça :

— Son Excellence don Luis de Vargas, secrétaire de monseigneur le duc d'Albe.

Philippe poussa un cri de joie; puis, comme s'il eût été honteux vis-à-vis de lui-même de s'être laissé aller à cette première impression, il s'imposa en quelque sorte un moment de silence, et, d'une voix dans laquelle il était impossible de distinguer la moindre émotion, agréable ou désagréable :

— Faites entrer don Luis de Vargas, dit-il.

Don Luis entra.

Le messager était couvert de sueur et de poussière; la pâleur de son front indiquait la fatigue d'une longue route; l'écume qui couvrait son cheval, et qui humectait le côté intérieur de ses bottes, montrait la hâte qu'il avait eue d'arriver. Et, cependant, l'annonce faite, il s'arrêta debout, immobile et le chapeau à la main, à dix pas du roi Philippe II, attendant, pour dire les nouvelles qu'il apportait, que celui-ci lui eût adressé la parole.

Cette soumission à la loi de l'étiquette — la première de toutes les lois en Espagne — parut satisfaire le roi; et, avec un sourire vague comme un rayon de soleil jouant sur la terre à travers un nuage grisâtre d'automne :

— Que Dieu soit avec vous, don Luis de Vargas! Quelles nouvelles d'Italie?

— Bonnes et mauvaises à la fois, sire! répondit don Luis. Nous sommes maîtres de la position en Italie; mais M. de Guise revient en France en toute hâte avec une partie de l'armée française.

— C'est le duc d'Albe qui vous envoie m'annoncer cette nouvelle, don Luis?

— Oui, sire, et il m'a ordonné de prendre le chemin le plus court, et de faire toute diligence, afin que je pusse précéder en France M. de Guise d'une douzaine de jours, au moins. En conséquence, je me suis embarqué sur une galère à

Ostie; j'ai pris terre à Gênes ; je suis venu par la Suisse, Strasbourg, Metz et Mézières, et suis heureux d'avoir fait tout ce grand voyage en quatorze jours, attendu, j'en suis sûr, qu'il en faudra bien le double au duc de Guise pour arriver à Paris.

— Effectivement, vous avez fait bonne diligence, don Luis, et je reconnais que vous ne pouviez pas venir en un moindre temps. Mais n'avez-vous point de lettre particulière du duc d'Albe pour moi?

— Monseigneur, dans la crainte que je ne fusse pris, n'a point osé me rien confier par écrit : seulement, il m'a ordonné de vous répéter ces mots : « Que Sa Majesté le roi d'Espagne se souvienne du roi Tarquin abattant les trop hautes tiges de pavots poussant dans son jardin ; rien ne doit pousser trop haut dans le jardin des rois, pas même les princes ! » Votre Majesté, a-t-il ajouté, comprendrait parfaitement ce que ces mots veulent dire, et à quelle fortune ils font allusion.

— Oui, murmura le roi d'Espagne ; oui, je reconnais là la prudence de mon fidèle Alvarez... J'ai compris, en effet, don Luis, et je te remercie. Quant à vous, allez vous reposer, et faites-vous donner par mes gens tout ce qui vous est nécessaire.

Don Luis de Vargas s'inclina, sortit, et la tapisserie retomba derrière lui.

Laissons le roi Philippe II méditer à loisir sur la lettre aux armes épiscopales, et sur le message verbal du duc d'Albe, et passons sous une autre tente qui n'est éloignée de la sienne que d'une portée de fusil.

Celle-là, c'est la tente d'Emmanuel Philibert.

Emmanuel Philibert est incliné sur un lit de camp où gît un blessé; un médecin enlève l'appareil d'une plaie qui semble n'être qu'une contusion au côté gauche de la poitrine, et qu'à la pâleur et à la faiblesse du blessé, on peut juger être, cependant, plus grave.

Toutefois, le visage du médecin paraît se rasséréner à l'inspection de l'effroyable ecchymose, qu'on dirait provenir du choc d'une pierre lancée par une catapulte antique.

Le blessé n'est autre que notre ancien ami Scianca-Ferro, que nous n'avons pu suivre au milieu de ce grand ensemble de l'assaut dont nous avons essayé de donner une idée. Nous retrouvons, enfin, le brave écuyer sous la tente du duc de Savoie, sur ce lit de douleur que l'on a fait accroire au soldat être un lit de gloire.

— Eh bien? demanda avec inquiétude Emmanuel Philibert.

— Du mieux! beaucoup de mieux, monsei-

gneur! répondit le médecin; et, maintenant, le blessé est hors de danger...

— Je te le disais bien, Emmanuel! interrompit Scianca-Ferro d'une voix à laquelle il s'efforçait de donner de la fermeté, et qui, malgré ses efforts, demeurait stridente. En vérité, tu m'humilies, à me traiter comme tu traiterais une vieille femme, et tout cela pour une misérable contusion!

— Une misérable contusion qui t'a brisé une côte, qui t'en a enfoncé deux autres, et qui te fait cracher le sang à chaque haleine depuis six jours!

— C'est vrai, que le coup a été solidement appliqué! reprit le blessé en essayant de sourire. Passe-moi donc la machine en question, Emmanuel.

Emmanuel chercha des yeux ce que Scianca-Ferro désignait sous le titre de *la machine en question,* et s'en alla ramasser, dans un coin de la tente, un objet qui, effectivement, était une véritable machine, et même une machine de guerre.

Si vigoureux qu'il fût, le prince souleva cet objet avec peine, et vint le déposer sur le lit de Scianca-Ferro.

C'était un boulet de douze emmanché d'une barre de fer; le tout pouvait peser de vingt-cinq à trente livres.

— *Corpo di Bacco!* s'écria gaiement le blessé, conviens, Emmanuel, que voilà un charmant joujou ! Et qu'a-t-on fait de celui qui en jouait?

— Selon tes ordres, il ne lui a été fait aucun mal. On lui a demandé sa parole de ne pas fuir ; il l'a donnée, et il doit être, comme d'habitude, à quelques pas de la tente, soupirant et pleurant, le front dans ses mains.

— Oui, pauvre diable !.... J'ai, à ce que tu m'as dit, fendu jusqu'aux oreilles la tête de son neveu, un digne Allemand qui jurait bien, mais qui frappait encore mieux !... Ma foi ! s'il y avait eu seulement dix hommes comme ces deux gaillards-là à chaque brèche, c'eût été quelque chose de pareil à la fameuse guerre des titans que tu me racontais quand tu expliquais ce malheureux grec auquel je n'ai jamais voulu mordre, et autant eût valu escalader Pélion ou Ossa !

Puis, prêtant l'oreille :

— Eh ! mordieu ! Emmanuel, il y a quelqu'un qui lui cherche querelle, à mon digne Tedesco... J'entends sa voix... Il faut que ce soit diablement grave, car on m'a dit que, depuis cinq jours, il n'avait pas desserré les dents !

En effet, le bruit d'une rixe arrivait jusqu'aux oreilles du blessé et de ceux qui l'entouraient, avec un triple accompagnement de jurons en espagnol, en picard et en allemand.

Emmanuel laissa Scianca-Ferro aux soins du docteur, et, pour faire plaisir au blessé, il parut sur le seuil de sa tente, s'informant des causes de cette rixe, qui, en quelques secondes, venait de dégénérer en un véritable combat.

Voici, — au moment où, pareil au Neptune de Virgile, Emmanuel Philibert prononçait le *Quos ego* qui devait calmer les vagues irritées, – voici, disons-nous, quel était l'aspect du champ de bataille.

D'abord, — nous en demandons pardon à nos lecteurs, mais, comme disent les paysans picards, avec lesquels nous allons nous retrouver en contact, — *sauf le respect que nous leur devons*, le personnage principal de l'échauffourée était un âne.

Un âne magnifique, c'est vrai, chargé de choux, de carottes et de laitues, ruant et brayant que c'était merveille, et secouant de son mieux sa cargaison potagère, éparse autour de lui.

Après l'âne, l'acteur le plus important était, sans contredit, notre ami Heinrich Scharfenstein, frappant à droite et à gauche avec un pieu de tente qu'il avait déraciné, et à l'aide duquel il avait déjà renversé sept ou huit soldats flamands. Un voile de profonde mélancolie était étendu sur son visage; mais, comme on le voit, cette mélancolie n'ôtait rien à la vigueur de son bras.

Après Heinrich, venait une belle et jeune paysanne, vigoureuse et fraîche, laquelle gourmait de son mieux un soldat espagnol qui, selon toute probabilité, avait essayé de se livrer vis-à-vis d'elle à des privautés que sa pudeur ne pouvait autoriser.

Puis, enfin, le paysan propriétaire probable de l'âne, qui, tout en grommelant, ramassait ses laitues, ses carottes et ses choux, dont les soldats qui l'entouraient paraissaient fort friands.

La présence d'Emmanuel Philibert fit, nous l'avons déjà dit, l'effet de la tête de Méduse sur les assistants : les soldats lâchèrent les choux, les carottes ou les laitues qu'ils s'étaient déjà appropriés; la belle fille lâcha le soldat espagnol, qui s'enfuit, la moustache à moitié arrachée, et le nez en sang; l'âne cessa de ruer et de braire.

Heinrich Scharfenstein, seul, porta encore, comme une machine lancée avec trop de force pour s'arrêter au premier signe, deux ou trois coups de pieu qui abattirent deux ou trois hommes.

— Qu'y a-t-il? demanda Emmanuel Philibert; et pourquoi maltraite-t-on ces braves gens?

— Ah ! ch'est vous, monseingneu ; èje va vous conter cha, dit le paysan en s'approchant du prince, les bras chargés de choux, de carottes et de laitues, et tenant le rebord de son chapeau

entre ses dents, comme pour rendre encore son patois picard plus inintelligible.

— Diable! murmura Emmanuel Philibert, j'aurai peut-être quelque peine à comprendre ce que vous avez à me dire, mon ami! Je parle proprement l'italien, passablement l'espagnol, assez bien le français, un peu l'allemand; mais pas du tout le patois picard.

— Qu'importe, èje va toujours vous conter cha... Ah! y vient de m'arriver une rude ahure, allez! et à mein baudet aussi, et à mein fille aussi!

— Mes amis, dit Emmanuel Philibert, y a-t-il quelqu'un parmi vous qui puisse me traduire en français, en espagnol, en italien ou en allemand les plaintes de cet homme?

— En fransé?... V'là mein fille Yvonnette, qui gna été en pension rue de l' Somme-Rouche, à Saint-Quentin, qu'elle va vous causer fransé comme not' curé... Oh! gna ty qu' cha, ch'est bon! Parle, Yvonnette! parle!

La jeune fille s'avança timidement en essayant de rougir.

— Monseigneur, dit-elle, excusez mon père... mais il est du village de Savy, où l'on ne parle que patois, et... vous comprenez?...

— Oui, dit Emmanuel en souriant, je comprends que je ne comprends pas!

— En vérité, murmura le paysan, y faut qu' tous ces renidiu, ils soient pus bêtes èque des kiens pour pas comprendre el picard !

— Chut ! mon père ! dit la jeune fille.

Puis, se tournant vers le prince :

— Voici donc ce qui est arrivé, monseigneur. Hier, nous avons entendu dire dans notre village que, vu les grands dégâts qui avaient été faits dans les champs environnants par les combats et les batailles qui s'y étaient livrés... que, vu que la place du Catelet, qui tient toujours pour le roi Henry, empêchait d'arriver les convois de Cambray, on manquait de vivres frais au camp, et surtout de légumes, même sur la table du roi d'Espagne et sur la vôtre, monseigneur.

— Eh bien, à la bonne heure, dit Emmanuel Philibert, voilà ce qui s'appelle parler !... C'est la vérité, ma belle enfant : sans manquer tout à fait de vivres, nous n'avons pas ce que nous voulons; les légumes surtout sont rares.

— Oui, reprit le paysan, qui ne paraissait pas vouloir céder complétement la parole à sa fille; alors, hier, èje dis comme cha à not'mekaine : « Tiote !... »

— Mon ami, interrompit le prince, laissez parler votre fille, si cela vous est égal : nous y gagnerons tous les deux.

— Bon ! parle, tiote ! parle !

— Alors, hier, mon père s'est dit : « Tiens, si je prenais mon baudet, et si je le chargeais de choux, de carottes et de laitues, et que nous portions tout cela au camp, peut-être cela ferait-il plaisir au roi d'Espagne et au prince de Savoie, de manger de l'herbe fraîche.

— Je l' crai, pardiè ! cha fait ben plaisi à not' vaque, qui est pas pu bête qu'un autre, d'en manger d' l'herb' fraîche! pourquoi cha n' frait ty pas plaisi à ein roi et à ein prince?

— Si vous parliez longtemps, mon ami, dit en souriant Emmanuel Philibert, je crois que je finirais par vous comprendre; mais, c'est égal, j'aime mieux avoir affaire à votre fille qu'à vous... Continuez, la belle enfant, continuez!

— Alors, ce matin, au point du jour, reprit la jeune fille, nous sommes descendus dans le jardin, mon père et moi ; nous avons coupé ce que nous avons trouvé de plus frais et de plus beau en légumes ; nous en avons chargé le baudet, et nous sommes venus... Avons-nous donc mal fait, monseigneur?

— Au contraire, mon enfant, c'est une très-bonne idée que vous avez eue là !

— Dame ! nous le croyions comme vous, monseigneur... Mais, à peine dans le camp, vos soldats se sont jetés sur notre pauvre âne. Mon père avait beau dire : « Mais c'est pour Sa Ma-

jesté le roi d'Espagne! mais c'est pour monseigneur le prince de Savoie! » ils n'ont voulu entendre à rien. Alors, nous nous sommes mis à crier, et notre âne s'est mis à braire; mais, malgré nos cris et ceux de Cadet, nous allions être dévalisés... sans compter ce qui pouvait m'arriver à moi... quand ce brave homme qui est allé se rasseoir là-bas est venu à notre secours, et a fait la besogne que vous voyez.

— Oui, rude besogne! dit Emmanuel Philibert en secouant la tête; deux hommes morts, et quatre ou cinq blessés, pour quelques misérables légumes!... Mais, n'importe, il l'a fait à bonne intention. D'ailleurs, il est sous la protection d'un ami à moi; tout est donc bien.

— Alors, monseigneur, il ne nous arrivera pas malheur pour être venus au camp? demanda timidement celle que son père avait désignée sous le nom d'Yvonnette.

— Non, ma belle fille, non, au contraire!

— C'est que, continua la jeune paysanne, nous sommes fatigués, monseigneur, ayant fait cinq lieues pour venir au camp, et nous voudrions bien ne nous remettre en route que quand la chaleur sera passée.

— Vous vous en irez quand vous voudrez, dit le prince; et, comme la bonne intention doit être aussi bien récompensée que le fait, et mieux que

le fait, s'il est possible, voici trois pièces d'or pour la charge de votre baudet.

Puis, se retournant vers quelques-uns de ses gens que la curiosité avait attirés autour de lui :

— Gaëtano, dit-il, tu feras déposer ces provisions dans la cantine du roi d'Espagne ; puis tu donneras de ton mieux à boire et à manger à ces braves gens, tout en veillant à ce qu'il ne leur soit fait aucune insulte.

Puis, comme l'heure de la réunion qui devait avoir lieu sous la tente du roi d'Espagne approchait; comme, de tous les points du camp, les chefs commençaient à s'acheminer vers cette tente, Emmanuel Philibert entra sous la sienne, afin de s'assurer si le pansement de son ami Scianca-Ferro était achevé, et, cela, — tant cette préoccupation l'emportait chez lui sur toute autre, — sans s'apercevoir du sourire narquois que le paysan et sa fille échangeaient avec une espèce de drôle de la plus mauvaise mine qui s'avançait, fourbissant d'un poing furieux les brassards de la cuirasse du connétable de Montmorency.

VIII

Où Yvonnet recueille tous les renseignements qu'il peut désirer.

Le prétexte qu'avaient pris pour entrer dans le camp espagnol le paysan picard et sa fille, en supposant toutefois que ce fût un prétexte, était parfaitement choisi ; aussi a-t-on vu qu'Emmanuel Philibert avait apprécié cette attention qu'avait eue le maraîcher, d'apporter des légumes frais à son intention et à celle du roi d'Espagne.

En effet, s'il faut en croire Mergey, gentilhomme de M. de la Rochefoucauld, fait prisonnier à la bataille de la Saint-Laurent, et conduit le même soir au camp espagnol, les vivres n'abondaient pas à la table du prince de Savoie ; lui

d'abord fut réduit à l'eau, contre son naturel, ce qui l'attrista fort ; il est vrai que son maître M. le comte de la Rochefoucauld n'était pas mieux traité : « Ils n'avoient pour tous vivres, entre sept qu'ils étoient à table, — dit le même Mergey, si désolé d'en être réduit à l'eau, — qu'un morceau de vache gros comme le poing, qu'ils mettoient dedans un pot plein d'eau sans sel, ni lard, ni herbes, et, étant tous à table, ils avoient de petites saulcières de fer-blanc où ils mettoient ledit bouillon ; puis le lopin de vache étoit départi en autant de morceaux qu'ils étoient d'hommes à table, avec fort peu de pain. » On ne s'étonnera donc plus, si les chefs étaient réduits à une pareille abstinence, que les soldats, moins bien partagés encore, se fussent jetés sur l'âne chargé de vivres, qu'ils allaient dépouiller peut-être, malgré les efforts d'Heinrich Scharfenstein, du paysan et de sa fille, lorsque Emmanuel Philibert, attiré par le bruit, était sorti de sa tente, et, comme un pacificateur, était venu mettre l'ordre dans toute cette mêlée.

Bien que placés sous la protection spéciale de Gaëtano, le paysan et surtout sa fille paraissaient avoir toutes les peines du monde à se remettre de l'alarme qu'ils venaient de subir ; quant au baudet, il paraissait de tempérament moins impressionnable, et, une fois rendu à la liberté,

il s'était joyeusement mis à glaner les légumes de toute espèce que la chaleur du combat avait éparpillés sur le sol.

Ce ne fut donc que lorsque le paysan et sa fille eurent vu Emmanuel Philibert, sorti une seconde fois de sa tente, s'éloigner et disparaître dans la direction de celle du roi d'Espagne qu'ils parurent reprendre un peu d'assurance, — quoique, d'après ce qui venait de se passer, et le prince ayant été leur sauvegarde, ils eussent, au contraire, dû raisonnablement préférer sa présence à son absence; mais personne ne se rendit compte de cette anomalie, excepté le fourbisseur de la cuirasse du connétable, qui regardait le prince s'éloigner avec une attention égale à celle que paraissaient porter à cette action le paysan et sa fille. Quant à Heinrich Scharfenstein, il était allé se rasseoir sur le banc qu'il avait quitté pour venir au secours des deux victimes de la brutalité des soldats espagnols, et il était retombé dans cette profonde tristesse qui paraissait le dévorer.

Quelques curieux entouraient encore le paysan et sa fille, et paraissaient les gêner beaucoup par leur présence, quand Gaëtano vint les tirer d'embarras, en les invitant à entrer, leur baudet et eux, dans l'espèce de parc entouré de palissades attenant à la tente du prince de Savoie.

Il s'agissait de décharger l'âne de son précieux

fardeau, et de recevoir les vivres que la munificence du prince, au milieu de la disette générale, avait ordonné de mettre à leur disposition.

Les légumes déchargés, le paysan reçut de Gaëtano un pain, un morceau de viande froide, et un cruchon de vin. C'était, comme on voit, plus qu'il n'était accordé au comte de la Rochefoucauld et aux six gentilshommes prisonniers avec lui.

Aussi, — sans doute pour ne point s'exposer à quelque nouvelle avanie en tentant la gourmandise des soldats, — le paysan et sa fille sortirent avec toutes sortes de précautions, regardant à droite et à gauche, afin de voir si les importuns s'étaient retirés, et si les curieux avaient disparu.

Il ne restait sur le champ de bataille, d'où les morts et les blessés avaient été enlevés en présence même d'Emmanuel Philibert, que le fourbisseur du connétable, qui fourbissait son brassard avec plus d'acharnement que jamais, et Heinrich Scharfenstein, qui n'avait pas fait un seul mouvement en l'absence du paysan et de sa fille.

Yvonnette se dirigea vers un petit hangar isolé, tandis que, reconnaissant du service que lui avait rendu le géant, son père allait inviter Heinrich Scharfenstein à faire avec eux honneur

au déjeuner qu'ils tenaient de la munificence du duc de Savoie; mais Heinrich se contenta de secouer la tête, et de murmurer en poussant un soupir.

— Tebuis que Frantz il êdre mort, moi n'afre blus vaim!

Le paysan regarda tristement Heinrich, et, après avoir échangé un regard avec le fourbisseur, il alla rejoindre sa fille, qui s'était fait une table d'un coffre à avoine, et qui attendait l'auteur de ses jours assise sur une botte de paille.

A peine avaient-ils commencé leur repas, qu'une ombre se profila jusque sur la table improvisée; c'était celle de l'infatigable fourbisseur.

— Peste! dit-il, en voilà un luxe! j'ai envie d'aller chercher M. le connétable pour dîner avec nous.

— Ah! ma foi, non, dit le paysan en excellent français, il mangerait à lui seul toute notre pitance!

— Sans compter, dit la jeune paysanne, qu'une fille d'honneur court grand risque, à ce que l'on assure, dans la compagnie du vieux soudard.

— Oui, avec ça que tu les crains, toi, vieux ou jeunes, les soudards! Ah! mordieu! quel coup de poing tu lui as allongé, à cet Espagnol qui

voulait t'embrasser! J'avais commencé de soupçonner qui tu étais; mais ce n'est qu'à ce majestueux coup de poing-là que je t'ai reconnu... Ah çà! mais quel diable d'intérêt avez-vous tous les deux à risquer d'être pendus comme espions en venant dans le camp de tous ces va-nu-pieds d'Espagnols?

— D'abord, celui d'avoir de tes nouvelles, mon cher Pille-Trousse, et de celles de nos compagnons, dit la paysanne.

— Vous êtes trop bonne, mademoiselle Yvonnette, et, si vous voulez bien emplir ce troisième verre, que vous paraissez avoir apporté là à mon intention, nous boirons d'abord à la santé de votre serviteur, qui n'est pas mauvaise, comme vous voyez, puis à celle de nos autres compagnons, qui, par malheur, ne se portent pas tous aussi bien que nous.

— Et, moi, dit Yvonnet, — car, sans doute, on a reconnu notre aventurier, malgré le déguisement qu'il s'est mis sur le corps, et la syllabe qu'il a ajoutée à son nom, — moi, je te dirai à mon tour ce que je viens faire ici; et tu m'aideras de ton mieux à accomplir ma mission.

Et, versant généreusement un plein verre de vin à Pille-Trousse, Yvonnet attendit avec une certaine anxiété les nouvelles demandées.

— Ah! dit Pille-Trousse en faisant entendre

ce clappement de langue qui, chez les buveurs intelligents, est presque toujours l'oraison funèbre du verre de vin qu'ils viennent de boire, quand surtout le vin est bon ; — ah ! cela fait plaisir, de retrouver un vieil ami.

— Parles-tu du vin ou de moi ? dit Yvonnet.

— De tous les deux... Mais, pour en revenir à nos compagnons, voici Maldent, qui a d'abord dû te donner, sur Procope, Lactance et lui, tous les renseignements que tu pouvais désirer ; car, ajouta Pille-Trousse, j'ai entendu dire que vous aviez été enterrés ensemble.

— Oui, répondit Maldent, et je dois ajouter qu'à notre grand émoi, nous sommes restés au sépulcre deux jours de plus que Notre Seigneur Jésus-Christ.

— Mais vous en êtes sortis avec gloire, c'était l'important ! Dignes jacobins ! et comment vous nourrissaient-ils pendant votre trépas ?

— De leur mieux, il faut leur rendre cette justice, et jamais morts, même le mari de la matrone d'Éphèse, n'ont été l'objet de soins si assidus.

— Et les Espagnols ne vous ont pas rendu visite dans votre caveau ?

— Deux ou trois fois nous avons entendu le bruit de leurs pas sur les marches de l'escalier ; mais, en voyant cette longue file de sépulcres

éclairés par une seule lampe, ils se sont retirés, et je crois que, s'ils fussent venus, et qu'il nous eût pris l'idée de lever le couvercle de nos tombes, ils eussent eu plus peur que nous.

— Bon ! voilà pour trois et même pour quatre, puisque je te vois sur tes jambes, et fourbissant l'armure du connétable.

— Oui, tu devines, n'est-ce pas? grâce à ma connaissance de la langue espagnole, j'ai passé pour un ami des vainqueurs ; puis je me suis glissé vers la tente de monseigneur, j'ai repris ma besogne interrompue quinze jours auparavant, et, de même que personne ne s'était inquiété de mon départ, personne ne s'est inquiété de mon retour.

— Mais Frantz? mais Malemort?

— Vois d'ici le pauvre Heinrich qui pleure, et tu sauras ce qu'est devenu Frantz.

— Comment diable un pareil géant a-t-il pu être tué par un homme? demanda Yvonnet avec un profond soupir; car on n'a pas oublié quelle tendre amitié liait les deux Allemands au plus jeune des aventuriers.

— Aussi, répondit Pille-Trousse, n'est-ce point par un homme qu'il a été tué, mais par un démon incarné qu'ils appellent Brise-Fer, un écuyer, un frère de lait, un ami du duc de Savoie. L'oncle et le neveu étaient à vingt pas l'un

de l'autre, défendant la onzième brèche, je crois. Ce Brise-Fer, autrement dit Scianca-Ferro, s'est attaqué au neveu : le pauvre Frantz avait déjà tué une vingtaine d'hommes; il était un peu fatigué, et il est arrivé trop tard à la parade; l'épée a fendu son casque, et lui a ouvert le crâne jusqu'aux yeux ! et, il faut le dire à sa louange, son crâne était si dur, que, quelque effort qu'ait fait le maudit Brise-Fer, il n'a jamais pu arracher son épée de la blessure. C'est pendant qu'il s'acharnait à la ravoir que l'oncle s'est aperçu de ce qui se passait, et, voyant qu'il n'avait pas le temps d'arriver au secours de son neveu, y a envoyé de toute volée sa masse d'armes en son lieu et place : la masse a été droit au but, a enfoncé la cuirasse, les chairs et même les côtes, à ce qu'il paraît; mais il était trop tard : Frantz est tombé d'un côté, et Brise-Fer de l'autre; seulement, Frantz est tombé sans prononcer une parole, tandis que Brise-Fer, en tombant, a eu le temps de dire : « Qu'on ne fasse aucun mal à celui qui vient de m'envoyer sa masse à travers les côtes... Si j'en reviens, je désire cultiver la connaissance de cette estimable catapulte ! » Et il s'est évanoui, mais sa volonté a été sacrée. Heinrich Scharfenstein a été pris vivant; ce qui n'a pas été difficile, attendu que, quand il a vu tomber son neveu, il a été droit à lui, s'est assis

sur la brèche, a tiré l'épée de son crâne, lui a enlevé le casque de la tête, et lui a posé la tête sur ses genoux, sans s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui. Or, comme lui et son neveu tenaient les derniers, le neveu mort et l'oncle assis, le combat avait cessé : on entoura donc le pauvre homme, et on le somma de se rendre en lui disant qu'il ne lui serait fait aucun mal. « Me zébarera-d-on du gorps de mon envant? » demanda-t-il. « Non. » lui fut-il répondu. « Eh pien, alors, che me rends : vaides de moi ce que fous foudrez. » Et, en effet, il se rendit, prit le corps de Frantz dans ses bras, suivit ceux qui le conduisaient jusqu'à la tente du duc de Savoie, garda le mort un jour et une nuit, creusa sa fosse au bord de la rivière, l'enterra, et, fidèle à sa parole de ne pas fuir, revint prendre sur le banc la place où vous l'avez trouvé... Seulement, on dit que, depuis la mort de Frantz, il n'a ni bu ni mangé.

— Pauvre Heinrich! murmura Yvonnet, tandis que Maldent, soit qu'il eût le cœur moins sensible, soit qu'il voulût, au contraire, empêcher la conversation de tomber dans l'élégie, demandait :

— Et Malemort, j'espère bien que, cette fois-ci, il a fait une fin digne de lui?

— Eh bien, répondit Pille-Trousse, voilà ce

qui te trompe : Malemort a reçu deux nouvelles blessures ; ce qui, avec les vieilles, lui en fait vingt-six bien comptées, et, comme on l'a tenu pour mort et pour bien mort, on l'a jeté à la rivière ; mais il paraît que la fraîcheur de l'eau l'a fait revenir à lui, car, en menant boire le cheval de M. le connétable à la Somme, j'ai entendu un pauvre diable qui geignait : je me suis approché, et j'ai reconnu Malemort.

— Qui n'attendait qu'un ami pour expirer entre ses bras ?

— Pas du tout ! qui n'attendait qu'une épaule pour s'y appuyer et remonter vers la vie, comme aurait dit notre poëte Fracasso, le seul dont je ne puisse pas te donner des nouvelles.

— Eh bien, dit Yvonnet tout frissonnant encore, il a eu la bonté de m'en donner, à moi, et en personne.

Et Yvonnet raconta, non sans pâlir, quoiqu'il fît grand jour, ce qui lui était arrivé pendant la nuit du 27 au 28 août.

Il en était à la fin de son récit, quand un grand mouvement annonça que la conférence qui avait lieu sous la tente du roi d'Espagne était terminée.

Tous les chefs des armées espagnole, flamande et anglaise regagnaient, en effet, leurs logis respectifs, en appelant à eux, comme des hommes

pressés de transmettre les ordres qu'ils ont reçus, ceux des soldats de leur armée, ou des gens de leur maison qu'ils rencontraient sur leur chemin ; — tous paraissaient être d'assez mauvaise humeur.

Au bout d'un instant, Emmanuel Philibert reparut à son tour : il sortait comme les autres de la tente du roi d'Espagne; seulement, il paraissait être de plus mauvaise humeur encore que les autres.

— Gaëtano, cria-t-il à son majordome du plus loin qu'il l'aperçut, donne l'ordre que l'on plie les tentes, que l'on charge les bagages, et que l'on selle les chevaux.

Cette injonction indiquait un départ, mais laissait nos aventuriers dans le vague le plus complet sur la route que l'on allait suivre. Selon toute probabilité, Paris était menacé; mais par quelle route l'armée ennemie allait-elle marcher sur Paris? se dirigerait-elle par Ham, Noyon et la Picardie, en suivant la rivière de Somme, ou par Laon, Soissons et l'Ile-de-France, ou, enfin, par Châlons et la Champagne? Ces trois chemins, on le sait, — à part les quelques troupes groupées à Laon autour du duc de Nevers, et les forteresses de Ham et de la Fère, que l'on pouvait facilement tourner, — n'offraient aucun obstacle à l'armée espagnole.

Savoir laquelle de ces trois routes l'armée espagnole allait suivre, c'était là l'important pour Yvonnet.

Pille-Trousse comprit l'urgence de la situation; il saisit le pot de vin, vide aux deux tiers à peu près, et, buvant à même pour ne point perdre de temps, il acheva de le vider, puis se prit à courir vers la tente du connétable, espérant y apprendre quelque nouvelle.

Le faux paysan et la fausse paysanne, sous prétexte de tirer leur baudet de la bagarre, pendant laquelle il pouvait être considéré comme faisant partie des bêtes de somme de l'armée princière, rentrèrent dans la cour, et attendirent — Maldent tenant Cadet par la bride, et Yvonnet un pied dans chaque panier, et assis à califourchon sur son bât — que quelque indiscrétion des domestiques leur apprît ce qu'ils voulaient savoir.

L'indiscrétion ne se fit point attendre.

Gaëtano sortit tout effaré pour transmettre aux muletiers, aux palefreniers et aux valets d'écurie l'ordre qu'il avait reçu ; puis, apercevant le paysan et sa fille :

— Ah ! vous êtes encore là, mes braves gens? fit-il.

— Oui, répondit Yvonnette, la seule qui fût censée entendre le français, mon père attend pour

savoir où il devra désormais porter ses légumes.

— Oui-da, il trouve la pratique bonne, à ce qu'il paraît! Eh bien, qu'il vienne au Catelet, dont nous allons faire le siége.

— Marci, mein garchon! seulement, y aura à gambillonner pour le bourrique; mais, n'importe, on ira tout de même au Catelet.

— Au Catelet! répéta Yvonnet à demi-voix; mordieu! ils tournent le dos à Paris! Voilà une riche nouvelle à annoncer au roi Henry II!

Cinq minutes après, les deux aventuriers gagnaient, à l'aide de la chaussée, la rive gauche de la Somme; une heure après, Yvonnet, débarrassé de sa robe de paysanne, et sous le costume que nous lui connaissons, galopait sur la route de la Fère.

A trois heures de l'après-midi, il entrait au château de Compiègne en secouant sa toque, et en criant :

— Bonne nouvelle, riche nouvelle! Paris est sauvé!

IX

Dieu protége la France.

En effet, du moment que Philippe II et Emmanuel Philibert ne marchaient pas immédiatement sur Paris, — Paris était sauvé.

Comment une pareille faute avait-elle été commise? Par suite du caractère irrésolu et ombrageux du roi d'Espagne, ou plutôt par un effet de cette faveur spéciale que, dans les situations extrêmes, Dieu accorde toujours à la France.

On se rappelle cette lettre que tenait à la main le roi Philippe II au moment où don Luis de Vargas, secrétaire du duc d'Albe, arrivait de Rome. Cette lettre était de l'évêque d'Arras, un

des conseillers de Philippe II dans lequel ce prince, si peu confiant, avait le plus de confiance.

Philippe II lui avait envoyé un courrier pour le consulter sur ce qu'il y avait à faire après la bataille de la Saint-Laurent, et sur ce qu'il y aurait à faire après la prise de Saint-Quentin, si Saint-Quentin, comme la chose était probable, tombait aux mains des Espagnols. L'évêque, ainsi qu'on devait s'y attendre, avait répondu en homme d'église, et non en soldat.

Le cardinal Granvelle, dans la collection de ses papiers d'État, nous a conservé cette lettre, qui fut d'un si grand poids dans les destinées de la France.

Nous nous contenterons d'en extraire le passage suivant, et c'était ce passage que Philippe II lisait avec tant d'attention lorsque entra don Luis de Vargas.

« Il ne serait pas prudent de rien tenter contre les Français pendant le reste de l'année, la saison s'y opposant aussi bien que la nature du pays : ce serait compromettre les avantages déjà obtenus, et la réputation des armes espagnoles. Le mieux serait de se borner à inquiéter l'ennemi en incendiant et en ravageant son territoire au delà de la Somme. »

C'était donc l'avis de l'évêque d'Arras, que, malgré la double victoire de la bataille de la Saint-

Laurent et de la prise de Saint-Quentin, le roi d'Espagne ne pénétrât point plus avant au cœur de la France.

Pour être plus obscur aux yeux des autres, l'avis du duc d'Albe n'en était pas moins clair aux yeux de Philippe II.

« Sire, rappelez-vous Tarquin, abattant de sa baguette les plus hauts pavots de son jardin! »

Tel était l'avis de ce capitaine-ministre, dont le sombre génie allait si bien au tempérament terrible du successeur de Charles V, que la colère céleste semble avoir fait Philippe II pour le duc d'Albe, et le duc d'Albe pour Philippe II.

Or, ce pavot dont la tête se levait si rapidement, n'était-ce point Emmanuel Philibert?

Il est vrai que, s'il grandissait si rapidement, c'est qu'il poussait sur les champs de bataille, et que la gloire arrosait sa fortune; mais plus grand était le prestige qui s'attachait au prince de Savoie, plus ce prestige était à craindre.

Si, après la victoire de la Saint-Laurent remportée, après Saint-Quentin prise, on marchait sur Paris, et que Paris à son tour tombât aux mains d'Emmanuel Philibert, quelle récompense serait digne d'un pareil service? serait-ce assez de rendre au fils du duc Charles les États qui lui avaient été enlevés? D'ailleurs, ces États, était-il bien de l'intérêt de Philippe II, qui en détenait

une partie, de les lui rendre? Une fois qu'on lui aurait rendu le Piémont, qui assurait qu'il ne prendrait pas le Milanais, et, après le Milanais, le royaume de Naples? — ces deux possessions de la couronne d'Espagne en Italie, lesquelles avaient déjà, par la double prétention que la France avait sur elles, coûté tant de sang à Louis XII et à François Ier, sans que ceux-ci eussent pu, nous ne dirons pas les prendre, mais les conserver. Pourquoi ni Louis XII, ni François Ier, l'un après avoir pris Naples, l'autre après avoir pris Milan, n'avaient-ils pas su les conserver? C'est qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre de racines en Italie; c'est qu'ils étaient forcés de tirer tous leurs secours d'au delà des monts. — Mais en serait-il de même pour un prince qui s'appuierait, au contraire, au versant oriental des Alpes, et qui parlerait la même langue que les Milanais et les Napolitains? Cet homme, au lieu d'être pour l'Italie un conquérant, ne serait-il pas pour elle un libérateur?

Voilà le gigantesque fantôme qui, pareil au géant du cap des Tempêtes, s'était levé entre Saint-Quentin et Paris.

En conséquence, contre l'avis général, et surtout contre celui d'Emmanuel Philibert, qui était de marcher directement sur la capitale sans laisser le temps à Henry II de respirer, Philippe avait

déclaré que l'armée victorieuse ne ferait pas un pas en avant, et que l'on se contenterait, pour cette campagne, d'assiéger le Catelet, Ham et Chauny, tandis qu'on relèverait les murailles de Saint-Quentin, et que l'on ferait de cette ville le boulevard des conquêtes de l'armée espagnole.

C'était cette nouvelle — non pas dans tous ses détails, mais dans toutes ses probabilités — qu'apportait Yvonnet au roi Henry II, et qui lui faisait crier avec tant d'assurance : « Paris est sauvé ! »

A cette nouvelle, à laquelle Henry ne pouvait pas croire, de nouveaux ordres se croisèrent dans tous les sens, de Compiègne à Laon, de Laon à Paris, de Paris aux Alpes.

Une ordonnance fut rendue, portant que tous soldats, gentilshommes ou autres ayant porté les armes, ou pouvant les porter, eussent à se retirer à Laon auprès de M. de Nevers, lieutenant général du roi, tant à peine de punition corporelle que d'abolition de noblesse.

Dandelot eut ordre de partir pour les petits cantons, et de presser la levée de quatre mille Suisses, dont on avait décrété l'enrôlement.

Deux colonels allemands, Rockrod et Reiffenberg, amenèrent, à travers l'Alsace et la Lorraine, quatre mille hommes levés par eux sur les bords du Rhin.

On savait que huit mille hommes de l'armée d'Italie venaient de repasser les Alpes, et arrivaient à marches forcées.

En même temps, — et comme pour achever de rassurer Henry, qui, quoique l'ennemi eût fait une pointe jusqu'à Noyon, n'avait pas quitté Compiègne, — on apprit que de graves dissentiments venaient de s'élever entre les Anglais et les Espagnols au siége du Catelet.

Les Anglais, blessés par les manières hautaines des Espagnols, qui s'attribuaient tout l'honneur de la bataille de la Saint-Laurent, et tout le succès du siége de Saint-Quentin, demandaient à se retirer ; au lieu de chercher à rapprocher les deux peuples, Philippe II, dans sa prédilection pour les Espagnols, donna raison à ceux-ci, et permit aux Anglais de se retirer ; ce qu'ils firent le jour même où la permission leur en fut accordée. Huit jours après, les Allemands se mutinèrent à leur tour, blessés de ce que le roi Philippe II et Emmanuel Philibert eussent seuls profité de la rançon des prisonniers de Saint-Quentin. Trois mille Allemands, à la suite de cette discussion, désertèrent l'armée espagnole, et, embauchés immédiatement par le duc de Nevers, passèrent du service du roi d'Espagne à celui du roi de France.

Le rendez-vous de toutes ces troupes était la ville de Compiègne, que M. de Nevers fit fortifier

avec un soin extrême, et sous le canon de laquelle il fit tracer un camp retranché si spacieux, qu'il pouvait contenir cent mille hommes.

Enfin, pendant les derniers jours du mois de septembre, le bruit se répandit tout à coup dans Paris que le duc François de Guise était arrivé en poste d'Italie.

Le lendemain, une magnifique cavalcade conduite par le duc lui-même, ayant M. le cardinal de Lorraine à sa droite, M. de Nemours à sa gauche, et derrière lui deux cents gentilshommes à ses couleurs, sortit de l'hôtel de Guise, gagna les boulevards, et, revenant par les quais et l'hôtel de ville, excita l'enthousiasme des Parisiens, qui crurent qu'ils n'avaient plus rien à craindre puisque leur duc bien-aimé était de retour.

Le même soir, on proclama à son de trompe, dans tous les carrefours de Paris, que M. le duc François de Guise était nommé lieutenant général du royaume.

Peut-être y avait-il là, de la part du roi Henry II, un grave oubli de la recommandation que lui avait faite son père au lit de mort, d'avoir pour premier principe surtout de ne pas trop élever la maison de Guise; mais la position était extrême, et ce sage conseil fut négligé.

Le lendemain, qui était le 29 septembre, le duc partit pour Compiègne, et, le même jour,

commença l'exercice de sa charge par la revue qu'il fit des troupes rassemblées comme par miracle au camp retranché.

Le 10 août, au soir, il ne restait peut-être pas dans tout le royaume — les garnisons des villes comprises — dix mille hommes en état de porter les armes; et encore, ces dix mille hommes étaient si découragés, qu'au premier coup de canon, ils étaient prêts, ceux qui tenaient la campagne à fuir, ceux qui tenaient les villes à en ouvrir les portes; — le 30 septembre, le duc de Guise passait en revue une armée de cinquante mille hommes, à peu près, c'est-à-dire d'un tiers plus forte que ne l'était l'armée du roi d'Espagne depuis sa rupture avec les Anglais et sa séparation d'avec les Allemands. Cette armée était belle, pleine d'enthousiasme, et demandait à grands cris à marcher à l'ennemi.

Heureuse terre que celle où l'on n'a qu'à frapper le sol du pied, au nom de la monarchie ou au nom de la nation, pour en faire jaillir des armées!

Enfin, le 26 octobre, on apprit que le roi Philippe, suivi du duc de Savoie et de toute la cour, venait de quitter Cambray pour retourner à Bruxelles, regardant la campagne comme terminée.

Alors, chacun put dire, non-seulement comme

l'avait dit Yvonnet en entrant dans la cour de Compiègne : « Riche nouvelle ! Paris est sauvé! » mais encore : « Riche nouvelle ! la France est sauvée ! »

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

I

Un souvenir et une promesse.

Un an s'était écoulé depuis que le roi Philippe II, en se retirant de Cambray à Bruxelles, et en déclarant la campagne de 1557 terminée, avait fait pousser à vingt-cinq millions d'hommes ce cri de joie : « La France est sauvée ! »

Nous avons dit quelles misérables considérations l'avaient, selon toute probabilité, empêché de poursuivre ses conquêtes ; nous ne tarderons pas à trouver, à la cour du roi Henry II, un pendant fatal à cette égoïste détermination, qui avait, nous l'avons vu, si fort affligé Emmanuel Philibert.

Le chagrin qu'avait éprouvé le duc de Savoie, en se voyant ainsi arrêté sur la rive droite de la Somme, avait été d'autant plus grand, qu'il ne lui avait point été difficile de soupçonner la cause de cette étrange décision, restée aussi inexplicable pour quelques historiens modernes que le fut, pour les historiens antiques, la fameuse halte d'Annibal à Capoue.

Au reste, de grands événements, au courant desquels nous sommes forcé de mettre le lecteur, s'étaient accomplis pendant cette année.

Le plus considérable, sans contredit, de ces événements avait été la reprise de Calais sur les Anglais, par le duc François de Guise. Après cette fatale bataille de Crécy, qui avait mis la France aussi près de sa perte que celle de Saint-Quentin, Édouard III était venu attaquer Calais par mer et par terre : par mer, avec une flotte de quatre-vingts voiles, et, par terre, avec une armée de trente mille hommes. Quoique défendue par une garnison peu nombreuse, mais placée sous les ordres de Jean de Vienne, un des plus braves capitaines de son temps, Calais ne s'était rendue qu'après un an de siége, et lorsque ses habitants avaient eu mangé jusqu'au dernier morceau de cuir qui se trouvait dans la ville.

Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis deux cent dix ans, les Anglais, comme ils font aujourd'hui

de Gibraltar, ne s'étaient préoccupés que d'une chose : c'était de rendre Calais imprenable, et ils croyaient y avoir si bien réussi, qu'ils avaient, vers la fin du siècle précédent, fait graver, au-dessus de la principale porte de la ville, une inscription qui pouvait se traduire par les quatre vers suivants :

Calais, après trois cent quatre-vingts jours de siége,
Fut, sur Valois vaincu, prise par les Anglais.
Quand le plomb nagera sur l'eau comme le liége,
Les Valois reprendront sur les Anglais Calais !

Or, cette ville, que les Anglais avaient mis trois cent quatre-vingts jours à prendre sur Philippe de Valois, et que les successeurs du vainqueur de Cassel, du vaincu de Crécy, ne devaient reprendre que lorsque le plomb nagerait sur l'eau comme le liége, le duc de Guise l'avait — non pas même par un siége en règle, mais par une espèce de coup de main — emportée en huit jours.

Puis, après Calais, le duc de Guise avait repris Guines et Ham, tandis que le duc de Nevers reprenait Herbeumont; et, dans ces quatre places, Calais comprise, les Anglais et les Espagnols avaient laissé trois cents canons de fonte et deux cent quatre-vingt-dix canons de fer.

Peut-être nos lecteurs, quand nous parlons de tous ces vaillants qui combattaient de leur mieux pour réparer les échecs de l'année précédente, s'étonneront-ils de ne point entendre prononcer, nous ne dirons pas les noms du connétable et de Coligny, — on sait que tous deux étaient prisonniers, — mais celui de Dandelot, non moins illustre, non moins français surtout.

Le nom de Dandelot était le seul, en effet, qui pût porter ombrage à celui du duc de Guise, en rivalisant de génie et de courage avec le sien.

C'était ce qu'avait compris le cardinal de Lorraine, si préoccupé de la fortune de sa famille, reposant tout entière en ce moment sur la tête de son frère, qu'il était capable de tout, même d'un crime, pour écarter un homme pouvant mettre obstacle à cette fortune.

Or, partager l'amitié du roi et la reconnaissance de la France avec le duc de Guise, c'était, selon le cardinal de Lorraine, mettre obstacle à la fortune de la hautaine maison dont les représentants allaient bientôt avoir la prétention de marcher les égaux des rois de France, et qui, peut-être, ne se fussent pas même contentés de cette égalité, si, trente ans plus tard, Henry III n'avait fait, sous le poignard des Quarante-Cinq, crouler cette fortune, imprudemment élevée par Henry II.

Le connétable et l'amiral prisonniers, un seul homme, nous l'avons dit, inquiétait donc le cardinal de Lorraine : cet homme, c'était Dandelot ; dès lors, Dandelot devait disparaître.

Dandelot appartenait à la religion réformée, et, comme il voulait attirer son frère, encore chancelant, à cette opinion, il lui avait envoyé à Anvers, où le roi d'Espagne le retenait prisonnier, quelques *livres de Genève,* avec une lettre où il le pressait d'abandonner l'hérésie papale pour la lumière de Calvin.

Cette lettre de Dandelot tomba, par malheur, aux mains du cardinal de Lorraine.

C'était l'époque où Henry II sévissait avec la plus grande rigueur contre les protestants. Plusieurs fois déjà on lui avait dénoncé Dandelot comme entaché d'hérésie ; mais il n'avait pas cru à cette accusation, ou avait feint de n'y pas croire, tant il lui en coûtait d'éloigner de lui un homme élevé dans sa maison depuis l'âge de sept ans, et qui venait de payer par de si grands et de si réels services l'amitié que lui portait son roi.

Mais, à cette preuve d'hérésie, il n'y avait plus moyen de faire semblant de douter.

Cependant, Henry déclara que, sur ce point, aucune preuve, fût-elle de l'écriture de Dandelot, ne serait convaincante pour lui, et qu'il ne s'en rapporterait qu'aux aveux mêmes de l'accusé.

En conséquence, il résolut d'interroger, en présence de toute la cour, Dandelot sur sa nouvelle croyance.

Mais, ne voulant point le prendre par surprise, il invita le cardinal de Châtillon, son frère, et François de Montmorency, son cousin, à faire venir Dandelot à la maison de plaisance de la reine, qu'il habitait alors, près de Meaux, en le disposant à répondre de manière à se disculper publiquement.

Dandelot fut donc invité, par François de Montmorency et le cardinal de Châtillon, à se rendre à Monceaux, — c'était le nom de cette maison de campagne de la reine, — et à préparer sa défense, s'il ne jugeait pas au-dessous de sa dignité de se défendre.

Le roi était à dîner, lorsqu'on lui annonça que Dandelot venait d'arriver.

Le roi le reçut à merveille, commençant par l'assurer qu'il n'oublierait jamais les signalés services qu'il venait de lui rendre ; ensuite, abordant la question des bruits qui couraient sur son compte, il lui dit qu'il était accusé non-seulement de penser, mais encore de parler mal des saints mystères de notre religion ; puis, formulant encore plus nettement sa pensée :

— Dandelot, je vous ordonne de dire ici votre opinion sur le saint sacrifice de la messe.

Dandelot savait d'avance quelle douleur il allait causer au roi, et, comme il avait pour Henry un grand respect, en même temps qu'une amitié profonde :

— Sire, dit-il humblement, ne pourriez-vous dispenser un sujet aussi profondément dévoué à son roi que je le suis de répondre à une question de pure croyance, devant laquelle, si grand et si puissant que vous soyez, vous n'êtes qu'un homme de la taille et de la force des autres hommes?

Mais Henry II n'en était point venu là pour reculer; il ordonna donc à Dandelot de répondre catégoriquement.

Alors, voyant qu'il n'y avait pas moyen d'éluder la question :

— Sire, répondit Dandelot, pénétré des sentiments de la plus vive reconnaissance pour tous les bienfaits dont il a plu à Votre Majesté de me combler, je suis prêt à exposer ma vie, et à sacrifier mes biens pour son service ; mais, puisque vous me forcez de vous en faire l'aveu, sire, en matière de religion, je ne reconnais d'autre maître que Dieu, et ma conscience ne me permet pas de vous déguiser mes sentiments. En conséquence, sire, je ne crains pas de proclamer que la messe est non-seulement une chose qui n'est recommandée ni par Notre Seigneur Jésus, ni par

ses apôtres, mais encore une détestable invention des hommes.

A cet horrible blasphème, que les huguenots rigides regardaient comme une vérité que l'on ne pouvait confesser trop haut, le roi tressaillit d'étonnement, et, passant de l'étonnement à la colère :

— Dandelot! s'écria-t-il, jusqu'à présent, je vous ai défendu contre ceux qui vous attaquaient; mais, après une si abominable hérésie, je vous ordonne de sortir de ma présence, vous déclarant que, si vous n'étiez en quelque sorte mon élève, je vous passerais mon épée au travers du corps!

Dandelot demeura parfaitement calme, salua respectueusement, sans répondre à cette terrible apostrophe du roi, et se retira.

Mais Henry II n'avait pas conservé le même sang-froid. A peine la tapisserie qui pendait à la porte de la salle à manger fut-elle retombée derrière Dandelot, qu'il donna ordre à son maître de la garde-robe, la Bordaisière, d'arrêter immédiatement le coupable, et de le conduire prisonnier à Meaux.

L'ordre fut exécuté; mais cela ne suffisait point au cardinal de Lorraine : il exigea du roi que la charge de colonel-général de l'infanterie française, qui était à Dandelot, lui fût ôtée, et fût donnée à Blaise de Montluc, lequel était tout dé-

voué à la maison de Guise, ayant été page de René II, duc de Lorraine.

Telle fut la récompense de Dandelot pour les immenses services qu'il venait de rendre au roi, et que le roi avait promis de ne jamais oublier!

On sait celle qui attendait plus tard son frère l'amiral de Coligny.

Voilà pourquoi le nom de Dandelot n'était point prononcé au milieu de tous ces noms qui éclataient à chaque instant, éclairés par la lueur de quelque victoire.

De son côté, Emmanuel Philibert n'était pas resté dans l'inaction, et il avait vigoureusement lutté contre ce suprême effort de la France.

La bataille de Gravelines, gagnée, sur le maréchal de Termes, par le comte Lamoral d'Egmont, avait été une de ces journées que la France devait inscrire au nombre de ses jours malheureux.

Puis, comme dans ces combats singuliers où, après avoir lutté à armes égales, deux adversaires dignes l'un de l'autre, sans s'être rien dit, mais se sentant épuisés d'une égale fatigue, font un pas en arrière, et, sans se perdre de vue, se reposent appuyés sur la garde de leur épée, la France et l'Espagne, Guise et Emmanuel Philibert reprenaient haleine : le duc de Guise à Thionville, Emmanuel Philibert à Bruxelles.

Quant au roi Philippe II, il commandait en personne l'armée des Pays-Bas, forte de trente-cinq mille hommes et de quatorze mille chevaux, campée sur la rivière d'Anthée. — Ce fut là qu'il apprit la mort de la reine d'Angleterre, sa femme, qui venait de trépasser d'une hydropisie qu'elle s'était obstinée à prendre pour une grossesse.

Quant à l'armée principale de France, elle était, de son côté, retranchée derrière la Somme, et, comme l'armée espagnole et ses chefs, se tenait momentanément inactive. Elle se composait, outre seize mille Français, de dix-huit mille reîtres, de vingt-six mille fantassins allemands, et de six mille Suisses; rangée en bataille, — c'est ce que nous apprend Montluc, — elle tenait une lieue et demie de terrain, et il fallait trois heures pour en faire le tour.

Enfin, Charles-Quint, comme nous l'avons dit dans la première partie de cet ouvrage, était mort le 21 septembre 1558, au monastère de Saint-Just, dans les bras de l'archevêque de Tolède.

Et, comme les événements de la terre ne sont qu'un enchaînement de contrastes, la jeune reine Marie Stuart, âgée de quinze ans, venait d'épouser le dauphin François, âgé de dix-sept.

Voilà où en étaient les affaires politiques et

privées de la France, de l'Espagne, de l'Angleterre et, par conséquent, du monde, lorsque, par une matinée du mois d'octobre 1558, Emmanuel, — qui, vêtu de ce deuil dont parle Hamlet, lequel deuil s'étend des habits au cœur, donnait quelques ordres militaires à Scianca-Ferro, entièrement guéri de sa blessure, et qu'il s'apprêtait à envoyer en courrier au roi Philippe, — vit entrer dans son cabinet Leona, toujours belle et souriante sous son costume habituel, mais ne pouvant voiler une teinte profonde de mélancolie perçant sous son sourire.

Au milieu de la terrible campagne de France, qui s'était accomplie l'année précédente, nous avons vu disparaître la belle jeune fille. En effet, pour ne point l'exposer aux fatigues des camps, des batailles et des siéges, Emmanuel Philibert avait exigé qu'elle restât à Cambray; puis, la campagne achevée, avec un bonheur plus grand, avec un amour plus profond que jamais, les deux amants s'étaient retrouvés, et, comme, soit par lassitude, soit par dégoût, Emmanuel Philibert avait pris peu de part à la campagne de 1558, dont il avait dirigé les opérations de Bruxelles, les deux amants ne s'étaient plus quittés.

Habitué à lire jusqu'aux plus secrètes pensées du cœur de Leona sur son visage, Emmanuel Philibert fut frappé de cette teinte de mélancolie,

qui éteignait le sourire presque forcé de la jeune fille.

Quant à Scianca-Ferro, moins habile que son ami à surprendre les mystérieux secrets du cœur, il ne vit, dans l'entrée de Leona, que son apparition quotidienne dans le cabinet du prince, et, après avoir échangé avec le beau page, — dont, depuis longtemps, le sexe n'était plus un secret pour lui, — une poignée de main, moitié respectueuse, moitié amicale, il prit des mains d'Emmanuel Philibert la dépêche préparée, et s'éloigna en fredonnant insoucieusement une chanson picarde, et en faisant sonner bruyamment ses éperons.

Emmanuel Philibert le suivit des yeux jusqu'à la porte, et, quand le jeune homme eut disparu, il reporta son regard inquiet sur Leona.

Leona souriait toujours; elle était debout, appuyée à un fauteuil, comme si, sans appui, ses jambes faiblissantes eussent refusé de la porter. Ses joues étaient pâles, et son œil brillait d'une dernière larme mal essuyée.

— Qu'a donc, ce matin, mon enfant bien-aimée? demanda Emmanuel Philibert avec ce ton de tendre paternité que donne à l'amour le passage, chez l'homme, du jeune âge à l'âge viril.

En effet, le 8 juillet 1558, Emmanuel Philibert venait d'accomplir sa trentième année. Pro-

tégé par le malheur, qui l'avait forcé de devenir un grand homme, — ce qu'il n'eût peut-être pas été s'il eût tranquillement hérité des États du duc son père, et régné sans conteste, — Emmanuel Philibert avait, à cet âge si peu avancé de trente ans, acquis une réputation militaire qui rivalisait avec les premières de l'époque, c'est-à-dire avec celles du connétable, du duc de Guise, de l'amiral et du vieux maréchal de Strozzi, qui venait de mourir si glorieusement au siége de Thionville.

— J'ai, dit Leona de sa voix harmonieuse, tout à la fois un souvenir à te rappeler, et une demande à te faire.

— Leona sait que, si ma mémoire est ingrate, mon cœur est fidèle. Voyons le souvenir d'abord, puis nous verrons la demande.

Et, en même temps qu'il sonnait pour donner à un huissier l'ordre de ne laisser entrer personne, il faisait signe à Leona de venir prendre place sur une pile de coussins entassés près de lui, et qui étaient le siége ordinaire de la jeune fille dans ses tête-à-tête avec son amant.

Leona vint prendre sa place accoutumée, et, appuyant ses deux coudes sur la cuisse d'Emmanuel, et sa tête sur ses deux mains, elle plongea dans les yeux du duc un regard d'une douceur infinie, où l'on pouvait lire un amour, mieux que cela encore, un dévouement sans bornes.

— Eh bien? demanda le duc avec un sourire qui, de son côté, trahissait l'inquiétude, comme celui de Leona trahissait la mélancolie.

— Dans quel jour du mois sommes-nous, aujourd'hui, Emmanuel? demanda Leona.

— Le 17 novembre, si je ne me trompe, répondit le duc.

— Cette date ne rappelle-t-elle à mon bien-aimé prince aucun anniversaire qui mérite d'être fêté?

Emmanuel sourit plus franchement que la première fois; car sa mémoire, meilleure qu'il ne l'avait faite, venait de se reporter en arrière, et de lui représenter, dans tous ses détails, l'événement auquel Leona faisait allusion.

— Il y a aujourd'hui vingt-quatre ans, dit-il, qu'à l'heure à peu près où nous sommes, emporté par mon cheval, qui s'était effrayé à la vue d'un taureau furieux, je trouvai, à quelques centaines de pas du village d'Oleggio, au bord d'un ruisseau affluent du Tessin, une femme morte et un enfant presque mort. Cet enfant que j'ai eu le bonheur de rendre à la vie, c'était ma bien-aimée Leona!

— As-tu un instant, depuis ce jour, Emmanuel, eu l'occasion de regretter cette rencontre?

— J'ai, au contraire, béni le ciel, chaque fois que le souvenir de cet événement s'est présenté

à ma mémoire, répondit le prince; car cet enfant est devenu l'ange gardien de mon bonheur!

— Et si, dans ce jour solennel, pour la première fois de ma vie, je te demandais de me faire une promesse, Emmanuel, trouverais-tu que je suis trop exigeante, et me refuserais-tu ma demande?

— Tu m'inquiètes, Leona! dit Emmanuel. Quelle demande peux-tu avoir à me faire, que tu ne sois pas sûre d'obtenir à l'instant même?

Leona pâlit, et, d'une voix tremblante, en même temps qu'elle paraissait prêter l'oreille à un bruit lointain :

— Par la gloire de ton nom, Emmanuel; par la devise de ta famille : *Dieu reste à qui tout manque*, par les promesses solennelles faites à ton père mourant, jure-moi, Emmanuel, de m'accorder ce que je vais te demander!

Le duc de Savoie secoua la tête en homme qui sent qu'il s'engage à accomplir quelque grand sacrifice inconnu, mais qui, en même temps, est convaincu que ce sacrifice sera fait au profit de son honneur et de sa fortune.

Levant donc solennellement la main :

— Tout ce que tu me demanderas, Leona, dit-il, excepté de ne plus te voir, je te l'accorderai.

— Oh ! murmura Leona, je me doutais que tu

ne jurerais pas sans restriction. Merci, Emmanuel ! — Maintenant, ce que je demande, ce que j'exige même, en vertu du serment que tu viens de faire, c'est que tu ne mettes aucune opposition personnelle à la paix entre la France et l'Espagne, dont mon frère vient, au nom du roi Philippe et du roi Henry, te soumettre les propositions.

— La paix ! ton frère !... Comment sais-tu ce que j'ignore, Leona ?

— Un puissant prince a cru qu'il avait besoin près de toi de son humble servante, Emmanuel ; et voilà comment je sais ce que tu ne connais pas encore, mais ce que tu vas savoir.

Alors, comme un grand bruit de chevaux se faisait sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et sous la fenêtre même du cabinet du prince, Leona se leva et alla, au nom du duc de Savoie, donner l'ordre à l'huissier de laisser entrer le chef de la cavalcade.

Un instant après, tandis qu'Emmanuel Philibert retenait par le bras Leona, qui voulait s'éloigner, l'huissier annonçait :

— Son Excellence le comte Odoardo Maraviglia, envoyé de Leurs Majestés les rois d'Espagne et de France.

— Qu'il entre, répondit Emmanuel Philibert d'une voix presque aussi tremblante que l'était, un instant auparavant, celle de Leona.

II

L'Envoyé de Leurs Majestés les rois de France et d'Espagne.

Au nom qu'ils viennent d'entendre prononcer, nos lecteurs ont reconnu le frère de Leona, ce jeune homme condamné à mort pour avoir tenté d'assassiner le meurtrier de son père, et, enfin, le gentilhomme recommandé à son fils Philippe II par Charles-Quint, le jour même de son abdication.

Nos lecteurs se rappelleront, en outre, que, quoique, dans Odoardo Maraviglia, Leona reconnaisse son frère, celui-ci est loin de se douter que Leona, qu'il a à peine entrevue sous la tente

d'Emmanuel Philibert au camp d'Hesdin, soit sa sœur.

Le duc de Savoie sait donc seul, avec son page, le secret qui a sauvé la vie à Odoardo.

Maintenant, comment Odoardo se trouve-t-il à la fois le mandataire de Philippe et de Henry? C'est ce que nous allons expliquer en quelques mots.

Fils d'un ambassadeur du roi François Ier, élevé parmi les pages dans l'intimité du dauphin Henry II, adopté publiquement par l'empereur Charles-Quint, le jour de son abdication, Odoardo jouissait d'une faveur égale à la cour du roi d'Espagne.

On savait, de plus, sans connaître les détails de cet événement, que c'était à Emmanuel Philibert qu'il devait la vie.

Il était donc tout simple qu'une personne intéressée à la paix eût l'idée d'en faire la double ouverture par l'homme qui avait à la fois l'oreille du roi de France et celle du roi d'Espagne, et que, les principaux articles de cette paix arrêtés entre les deux souverains, le même homme fût envoyé à Emmanuel Philibert pour lui faire adopter ces mêmes articles ; surtout, comme nous l'avons dit, d'après le bruit qui s'était répandu, que c'était à l'intercession du duc de Savoie qu'Odoardo Maraviglia avait dû non-seulement d'avoir

la vie sauve, mais encore d'avoir été comblé d'honneurs, et recommandé au roi Philippe II par l'empereur Charles-Quint.

L'homme qui avait eu l'idée de mettre en avant Odoardo Maraviglia ne s'était trompé sur aucun point.

La paix, également désirée par Philippe II et par Henry de Valois, avait vu ses préliminaires plus promptement posés que l'on n'eût dû s'y attendre dans une affaire de cette importance ; et, comme on l'avait pensé encore, quoiqu'on ne connût pas les causes de la sympathie d'Emmanuel Philibert pour le fils de l'ambassadeur du roi François Ier, celui-ci était un des plus agréables messagers que l'on pût lui envoyer.

Il se leva donc, et, malgré cette arrière-pensée qu'il y avait une douleur privée cachée pour lui au fond de ce grand événement politique, il tendit à Odoardo une main que l'envoyé extraordinaire baisa respectueusement.

— Monseigneur, dit-il, vous voyez en moi un homme bien heureux, car peut-être ai-je déjà prouvé dans le passé, et vais-je prouver dans l'avenir à Votre Altesse que vous avez sauvé la vie à un homme reconnaissant.

— Ce qui vous a d'abord sauvé la vie, mon cher Odoardo, c'est la générosité du noble empereur dont nous portons tous le deuil. Je n'ai été,

moi, vis-à-vis de vous, que l'humble intermédiaire de sa clémence.

— Soit, monseigneur; mais vous avez été pour moi le messager visible de la faveur céleste. C'est donc vous que j'adore, comme les anciens patriarches faisaient des anges qui leur apportaient la volonté de Dieu. À mon tour, au reste, monseigneur, vous voyez en moi un ambassadeur de paix.

— C'est comme tel que vous m'êtes annoncé, Odoardo; c'est comme tel que vous étiez attendu; c'est comme tel que je vous reçois.

— Je vous étais annoncé? vous m'attendiez?... Pardon, monseigneur, mais je croyais être le premier à vous annoncer ma présence par ma présence même; et, quant aux propositions que j'étais chargé de vous transmettre, elles étaient si secrètes...

— Ne vous inquiétez point, monsieur l'ambassadeur, reprit, en s'efforçant de sourire, le duc de Savoie. N'avez-vous point entendu dire que certains hommes ont leur démon familier, qui les avertit d'avance des choses les plus inconnues? Je suis un de ces hommes-là.

— Alors, dit Odoardo, vous savez le motif de ma visite?

— Oui, mais le motif seulement. Restent les détails.

— Quand Votre Altesse le désirera, je serai prêt à lui transmettre ces détails.

Et Odoardo, en s'inclinant, fit à Emmanuel un signe indiquant qu'ils n'étaient pas seuls.

Leona vit ce signe, et fit un pas pour se retirer ; mais le prince la retint par la main.

— Je suis toujours seul quand je suis avec ce jeune homme, Odoardo, dit-il ; car, ce jeune homme, c'est le démon familier dont je vous parlais tout à l'heure. — Reste, Leone, reste ! ajouta le duc. *Nous* devons savoir tout ce que l'on me propose. — J'écoute : parlez, monsieur l'ambassadeur.

— Que diriez-vous, monseigneur, demanda en souriant Odoardo, si j'annonçais à Votre Altesse qu'en échange de Ham, du Catelet et de Saint-Quentin, la France vous rend cent quatre-vingt-dix-huit villes ?

— Je dirais, répondit Emmanuel, que c'est impossible.

— Il en est pourtant ainsi, monseigneur.

— Et, au nombre des villes qu'elle rend, la France met-elle Calais ?

— Non. La nouvelle reine d'Angleterre, Élisabeth, qui, sous prétexte de conscience religieuse, vient de refuser d'épouser le roi Philippe II, veuf de sa sœur Marie, a été un peu sacrifiée dans tout cela. Cependant, ce n'est qu'à certaines conditions

que la France garde Calais et les autres villes de Picardie reprises par M. de Guise sur les Anglais.

— Et à quelles conditions?

— Au bout de huit ans, le roi de France sera obligé de les restituer, si mieux il n'aime payer cinquante mille écus à l'Angleterre.

— Il les donnera, à moins qu'il ne soit aussi pauvre que Baudouin, qui mettait en gage la couronne de Notre Seigneur!

— Oui, mais c'est une espèce de satisfaction que l'on a voulu donner à la reine Élisabeth, et dont, par bonheur, elle s'est contentée, ayant beaucoup à faire dans ce moment-ci avec le pape.

— Ne l'a-t-il pas déclarée bâtarde? demanda Emmanuel.

— Oui, mais il y perdra sa suzeraineté sur l'Angleterre. Élisabeth, de son côté, vient de déclarer que tous les édits publiés par la feue reine Marie en faveur de la religion catholique étaient abolis, et qu'au contraire, elle rétablissait tous les actes faits contre le pape sous Édouard et Henry VIII, et que, comme ces deux rois, elle joignait à ses prérogatives royales le titre de chef suprême de l'Église anglicane.

— Et que fait la France de sa petite reine d'Écosse, au milieu de ce grand conflit?

— Henry II a déclaré Marie Stuart reine d'Écosse et d'Angleterre, comme héritière de la

feue reine Marie Tudor, comme unique descendante de Jacques V, petit-fils de Henri VII, roi d'Angleterre, et en vertu de l'illégitimité d'Élisabeth, déclarée bâtarde par un acte qui n'a jamais été révoqué.

— Oui, dit Emmanuel Philibert; toutefois, il y a un testament de Henri VIII qui déclare Élisabeth héritière de la couronne au défaut d'Édouard et de Marie, et c'est sur cet acte que le parlement s'est appuyé pour proclamer Élisabeth reine. Mais, s'il vous plaît, revenons à nos affaires, monsieur l'ambassadeur.

— Eh bien, monseigneur, voici les principales conditions du traité, les bases sur lesquelles on propose de l'établir :

« Les deux rois — le roi d'Espagne et le roi de France — travailleront conjointement à rendre la paix à l'Église, en provoquant l'assemblée d'un concile général.

» Il y aura une amnistie pour ceux qui auront suivi le parti de l'un ou l'autre roi, à l'exception, cependant, des bannis de Naples, de Sicile et du Milanais, qui ne seront point compris dans le pardon général.

» Il est stipulé, ensuite, que toutes les villes et tous les châteaux pris par la France au roi d'Espagne, et particulièrement Thionville, Marienbourg, Ivoy, Montmédy, Damvilliers, Hesdin, le

comté de Charolais, Valence dans la Loménie, seront restitués audit roi d'Espagne;

» Qu'Ivoy sera démantelée, en compensation de Thérouanne détruite;

» Que le roi Philippe épousera la princesse Élisabeth de France, qu'il avait d'abord demandée pour son fils don Carlos, et qu'avec cette princesse, il lui sera donné une dot de quatre cent mille écus d'or;

» Que la forteresse de Bouillon sera restituée à l'évêque de Liége;

» Que l'infante de Portugal sera mise en possession des biens qui lui appartiennent du côté de la reine Éléonora, sa mère, veuve de François Ier;

» Enfin, que les deux rois rendront au duc de Mantoue ce qu'ils ont pris dans le Montferrat, sans pouvoir y démolir les citadelles qu'ils y ont bâties. »

— Et toutes ces conditions sont accordées par le roi de France? demanda Emmanuel.

— Toutes!... Qu'en dites-vous?

— Je dis que c'est à merveille, monsieur l'ambassadeur, et que, si c'est vous qui avez eu cette influence, l'empereur Charles-Quint, lorsqu'il descendit du trône, avait bien raison de vous recommander à son fils le roi d'Espagne.

— Hélas ! non, monseigneur, répondit Odoardo, les deux principaux agents de cette paix étrange

sont madame de Valentinois, qui s'inquiète de voir grandir la fortune des Guise et le crédit de la reine Catherine, et M. le connétable, qui sent que, pendant sa captivité, les Lorrains mettent le pied sur sa maison.

— Ah ! dit Emmanuel, voilà qui m'explique les fréquents congés sollicités par M. le connétable auprès du roi Philippe II, pour passer en France, et cette demande qu'il m'adresse, de racheter lui et l'amiral moyennant deux cent mille écus ; demande que je viens de soumettre au roi, par l'entremise de mon écuyer Scianca-Ferro, qui partait un moment avant que vous arrivassiez.

— Le roi ratifiera cette demande, à moins de profonde ingratitude, répondit l'ambassadeur.

Puis, après un moment de silence, et regardant le prince :

— Mais, vous, monseigneur, dit-il, vous ne me demandez point ce qui sera fait pour vous?

Emmanuel sentit frissonner la main de Leona, qu'il avait gardée dans la sienne.

— Pour moi? répondit le prince. Hélas ! j'espérais avoir été oublié.

— Il eût fallu, pour cela, que les rois Philippe et Henry eussent choisi un autre négociateur que celui qui vous doit la vie, monseigneur. Oh ! non, non, Dieu merci, la Providence a été juste, cette fois, et le vainqueur de Saint-Quen-

tin, sera, je l'espère, largement récompensé.

Emmanuel échangea avec son page un regard douloureux, et attendit.

— Monseigneur, dit Odoardo, toutes les places qui ont été prises au duc votre père et à vous, tant au delà qu'en deçà des Alpes, vous seront rendues, à l'exception de Turin, de Pignerol, de Chieri, de Chivas et de Villeneuve, dont la France demeurera en possession jusqu'au jour où Votre Altesse aura un héritier mâle. En outre, jusqu'au jour de la naissance de cet héritier, qui tranchera ce grand procès de Louise de Savoie et du Piémont, il sera permis au roi d'Espagne de mettre des garnisons dans les villes d'Asti et de Verceil.

— Alors, dit vivement Emmanuel Philibert, en ne me mariant pas...?

— Vous perdez cinq villes si magnifiques, monseigneur, qu'elles suffiraient à la couronne d'un prince!

— Mais, dit vivement Leona, monseigneur le duc de Savoie se mariera. Que Votre Excellence veuille donc bien terminer sa négociation, en disant au prince à quelle illustre alliance il est destiné.

Odoardo regarda le jeune homme avec étonnement; puis ses yeux se reportèrent sur le duc dont le visage exprimait la plus cruelle anxiété.

Le négociateur, si habile qu'il fût, se trompa à cette expression.

— Oh ! rassurez-vous, monseigneur, lui dit-il, la femme que l'on vous destine est digne d'un roi.

Et, comme les lèvres blêmissantes d'Emmanuel restaient fermées, au lieu de s'ouvrir à la question qu'attendait Odoardo :

— C'est, ajouta celui-ci, madame Marguerite de France, sœur du roi Henry II ; et, outre le duché de Savoie tout entier, elle apporte en dot à son heureux époux trois cent mille écus d'or.

— Madame Marguerite de France, murmura Emmanuel, est une grande princesse, je le sais ; mais je m'étais toujours dit, monsieur, que je reconquerrais mon duché par des victoires, et non par un mariage.

— Mais, dit Odoardo, madame Marguerite de France est digne, monseigneur, d'être la récompense de vos victoires ; et peu de princes ont payé le gain d'une bataille et la prise d'une ville avec une sœur de roi, fille de roi.

— Oh ! murmura Emmanuel, que n'ai-je brisé mon épée au commencement de cette campagne !

Puis, comme Odoardo le regardait avec étonnement :

— Votre Excellence, lui dit Leona, voudrait-elle me laisser seule un instant avec le prince ?

Odoardo demeurait muet, et continuait d'interroger du regard Emmanuel Philibert.

— Un quart d'heure, répéta Leona; et, dans un quart d'heure, Votre Excellence recevra du prince une réponse telle qu'elle la désire.

Le duc fit un mouvement négatif, comprimé à l'instant même par un geste muet et suppliant de Leona.

Odoardo s'inclina et sortit; il avait compris que le page mystérieux pouvait seul vaincre cette incompréhensible résistance que paraissait vouloir opposer le duc de Savoie aux désirs des rois de France et d'Espagne.

Un quart d'heure après, appelé par l'huissier, Odoardo Maraviglia rentra dans le cabinet du duc de Savoie.

Emmanuel Philibert était seul.

Triste, mais résigné, il tendit la main au négociateur.

— Odoardo, dit-il, vous pouvez retourner vers ceux qui vous envoient, et leur dire qu'Emmanuel Philibert accepte avec reconnaissance la part que les rois de France et d'Espagne ont bien voulu faire au duc de Savoie.

III

Chez la reine.

Grâce à l'habileté du négociateur, doué de toute la finesse diplomatique que l'on prétend être un des apanages de la race florentine ou milanaise; grâce surtout à l'intérêt que les deux rois avaient à ce que le secret fût religieusement gardé, rien — à part ces bruits vagues qui accompagnent les grands événements — n'avait encore transpiré à la cour des grands projets que venait d'exposer au duc de Savoie Odoardo Maraviglia, et dont la réalisation coûtait si cher à la France.

Ce fut donc avec un grand étonnement que

deux cavaliers, suivis chacun d'un écuyer, et qui arrivaient chacun par une route opposée, se rencontrèrent aux portes du Louvre, quatre jours après l'entrevue que nous venons de raconter, et se reconnurent, l'un pour le connétable de Montmorency, que l'on croyait prisonnier à Anvers, l'autre pour le duc de Guise, que l'on croyait au camp de Compiègne.

Entre ces deux ennemis acharnés, les compliments ne furent pas longs. — En sa qualité de prince impérial, le duc de Guise avait le pas sur toute la noblesse de France : M. de Montmorency fit donc faire un pas de retraite à son cheval, et M. de Guise un pas en avant au sien ; de sorte que l'on eût pu croire que le connétable était tout simplement l'écuyer de quelque gentilhomme de la suite du prince, si, en entrant dans la cour du Louvre, — où le roi était en résidence d'hiver, — l'un n'eût pas pris à droite, et l'autre à gauche.

L'un, le duc de Guise, se rendait chez la reine Catherine de Médicis ; l'autre, le connétable, se rendait chez la favorite Diane de Poitiers. Tous deux, par l'une et par l'autre, étaient attendus avec une égale impatience.

Que l'on nous permette d'accompagner le plus important de nos personnages chez la plus importante, en apparence du moins, des deux

femmes que nous venons de nommer, c'est-à-dire le duc de Guise chez la reine.

Catherine de Médicis était Florentine, les Guise étaient Lorrains; il n'y avait donc rien d'étonnant, à la rigueur, qu'au moment où la funeste nouvelle de la bataille de Saint-Quentin se répandit en France, Catherine et le cardinal de Lorraine, qui voyaient baisser leur crédit par l'influence que prenait naturellement le connétable comme chef de l'armée, n'eussent eu qu'une idée, — non pas que la perte de cette bataille mettait la France à deux doigts de sa perte, — mais qu'en faisant M. le connétable et l'un de ses fils prisonniers des Espagnols, elle ruinait le crédit des Montmorency. Or, le crédit des Montmorency ne pouvait s'abaisser que si l'on élevait, par un jeu naturel de bascule politique et militaire, le crédit des Guise.

Aussi, comme nous l'avons dit déjà, toute l'administration civile du royaume avait-elle été remise aux mains du cardinal de Lorraine, tandis que le duc François de Guise, attendu d'Italie comme un sauveur, avait, à son arrivée, concentré tout le pouvoir militaire entre ses mains, avec le titre de lieutenant général du royaume.

Nous avons vu, au reste, comment le duc de Guise avait usé de cette toute-puissance : l'armée réorganisée, Calais rendue à la France, Guines,

Ham et Thionville prises d'assaut, Arlon surprise; — tel avait été le résultat d'une seule campagne.

Le duc de Guise se berçait donc dans un immense rêve d'ambition près de s'accomplir, c'est-à-dire dans un des plus doux rêves que pût faire un Guise, lorsqu'une vague rumeur vint le réveiller. Il était question du retour du connétable à Paris; retour que l'on pourrait, s'il s'effectuait, regarder comme le préliminaire d'un traité de paix.

A cette simple rumeur, le duc de Guise était parti du camp de Compiègne, et, à moitié chemin, c'est-à-dire à Louvres, il avait rencontré un exprès que lui envoyait le cardinal de Lorraine, avec injonction d'arriver à Paris le plus tôt possible. Le messager n'avait pas d'autre instruction; mais, prévenu comme il l'était, le duc se doutait bien dans quel but il était mandé.

En rencontrant M. de Montmorency à la porte du Louvre, il ne lui resta plus aucun doute : M. de Montmorency était libre, et la paix, selon toute probabilité, allait être la conséquence de cette liberté inattendue.

M. de Guise avait cru la captivité du connétable une captivité éternelle, comme celle du roi Jean : le désappointement était cruel.

M. de Montmorency avait tout perdu, M. de

Guise avait tout sauvé, et, cependant, le vaincu allait reparaître à la cour sur le même pied que le victorieux. Et qui sait encore si, grâce à la protection de madame de Valentinois, ce n'était point au vaincu que la bonne part serait faite?

C'étaient toutes ces pensées qui assombrissaient le visage du duc de Guise au moment où il montait l'escalier conduisant chez la reine Catherine, tandis qu'au contraire, le visage joyeux, le connétable montait, de l'autre côté de la cour, l'escalier conduisant chez madame Diane.

Le duc était évidemment attendu, car, aussitôt que son nom eut été prononcé, il vit se soulever la portière de la chambre de la reine, et il entendit la voix de Catherine qui, avec son rauque accent florentin, lui criait :

— Entrez, monsieur le duc! entrez!

La reine était seule. Le duc François jeta les yeux autour de lui, comme s'il se fût attendu à trouver quelqu'un avec elle.

— Ah! oui, dit la reine, vous cherchez votre frère?

— Votre Majesté sait-elle, répondit le duc de Guise abrégeant tous les compliments d'usage, comme il convenait à une si grande situation, Votre Majesté sait-elle que mon frère m'a envoyé un courrier avec invitation de me rendre à l'instant même à Paris?

— Oui, dit Catherine; mais, comme le courrier est parti à une heure de l'après-midi seulement, nous ne vous attendions que ce soir, et même assez avant dans la nuit.

— Ah! c'est que le courrier m'a rencontré à moitié chemin.

— Et qui vous ramenait à Paris?

— Mon inquiétude.

— Duc, dit Catherine négligeant cette fois de ruser, vous avez raison d'être inquiet; car jamais inquiétude n'a été mieux fondée!

En ce moment, on entendit le bruit d'une clef qui grinçait dans une première serrure, puis dans une seconde; la porte d'une entrée particulière, donnant sur les corridors de la reine, s'ouvrit, et le cardinal parut.

Sans prendre le temps de saluer son frère, et comme s'il fût entré chez une princesse de son rang, ou même d'un rang inférieur, il marcha droit à Catherine et à François, et, avec une altération de voix qui indiquait l'importance qu'il attachait à cette nouvelle :

— Savez-vous qu'il vient d'arriver? dit-il; le savez-vous?

— Oui, répondit le duc François devinant de qui parlait le cardinal, je l'ai rencontré à la porte du Louvre.

— Qui cela? demanda Catherine.

— Le connétable, répondirent à la fois le duc et le cardinal de Guise.

— Ah! fit Catherine, comme si elle eût reçu un coup de couteau en pleine poitrine; mais peut-être, comme les autres fois, revient-il seulement avec un congé de quelques jours.

— Point! répondit le cardinal. Il revient définitivement : il a obtenu, par l'intermédiaire du duc de Savoie, d'être mis à rançon, lui et l'amiral, moyennant deux cent mille écus qu'il trouvera moyen, vous le verrez, de faire payer au roi. Par la croix de Lorraine! continua le cardinal mordant sa moustache de colère, la sottise, en effet, était trop forte pour être payée par un simple gentilhomme; et, si l'on y eût mis le prix qu'elle mérite, les Montmorency, les Damville, les Coligny et les Dandelot eussent été ruinés à la peine!

— En somme, demanda Catherine, qu'avez-vous appris de plus que ce que nous savons?

— Pas grand'chose; mais j'attends d'un moment à l'autre votre ancien messager, M. le duc de Nemours, dit Charles de Lorraine en se tournant vers son frère. — M. de Nemours est de la maison de Savoie; on ne se doute pas qu'il est à nous, et, comme le vent souffle en ce moment du côté du Piémont, peut-être pourra-t-il nous apprendre du nouveau.

En ce moment, on gratta respectueusement à la porte par laquelle, un instant auparavant, était entré le cardinal, et qu'il avait refermée à clef derrière lui.

— Ah! dit Charles de Lorraine, c'est lui, probablement.

— Ouvrez, alors, dit Catherine.

Et, sans s'inquiéter de ce que l'on pourrait penser en voyant la clef d'une porte donnant dans sa chambre entre les mains du cardinal de Lorraine, elle poussa le cardinal vers cette porte.

C'était, en effet, ce même duc de Nemours que nous avons déjà vu introduire dans l'appartement de Catherine par le cardinal Charles de Lorraine un an et demi auparavant, pendant cette matinée où le roi et une partie de la cour étaient en chasse dans la forêt de Saint-Germain.

Lui n'avait ni les inquiétudes du duc de Guise, ni les familiarités du cardinal : aussi voulut-il saluer Catherine selon les règles de la plus scrupuleuse étiquette; mais celle-ci ne lui en donna pas le temps.

— Monsieur le duc, dit-elle, voici notre cher cardinal, qui nous annonce que vous avez probablement du nouveau à nous apprendre. Parlez... Que savez-vous de cette misérable paix?

— Mais, répondit M. de Nemours, je puis vous mettre au courant, et de première main :

je quitte le négociateur, Odoardo Maraviglia, qui quitte lui-même le duc Emmanuel de Savoie.

— Alors, vous devez être bien renseigné, dit le cardinal de Lorraine, car le duc Emmanuel de Savoie est le principal intéressé dans cette affaire, puisque sa principauté est en jeu.

— Eh bien, chose étonnante! dit M. de Nemours, soit insouciance des grandeurs, soit — et la chose est bien plus probable — quelque cause mystérieuse comme le seraient un amour secret ou des engagements pris avec une autre, le prince Emmanuel Philibert a reçu les ouvertures qui lui ont été faites avec plus de tristesse que de joie.

— Peut-être aussi, dit le duc de Guise d'un ton d'amertume, a-t-il été mal payé par la reconnaissance royale. Il n'y aurait là rien d'étonnant : celui-là aussi est au nombre des vainqueurs.

— En ce cas, dit le duc de Nemours, il serait bien difficile, car on lui rend ses États à peu près intacts, sauf cinq villes, et encore ces cinq villes lui seront-elles rendues lorsqu'il aura un enfant mâle de sa femme.

— Et sa femme... quelle sera sa femme? demanda vivement le cardinal de Lorraine.

— Ah! c'est vrai, répondit Nemours, on ne sait point encore la nouvelle. Sa femme sera madame Marguerite de France.

— La sœur du roi ! s'écria Catherine.

— Elle sera arrivée à son but, dit le duc François ; elle ne voulait épouser qu'un prince souverain.

— Seulement, dit Catherine avec cette âcreté particulière aux femmes quand elles parlent les unes des autres, — seulement, elle aura attendu longtemps, la chère personne ! car, si je ne me trompe, elle a tantôt trente-six ans ; mais, enfin, selon toute probabilité, elle n'aura pas perdu pour attendre.

— Et comment Emmanuel Philibert a-t-il pris la nouvelle de cette alliance royale ?

— Très-froidement d'abord. Le comte Maraviglia prétend qu'il a vu le moment où le duc allait refuser ; puis, après un quart d'heure de réflexion, il a accepté. Enfin, le soir, en renvoyant l'ambassadeur, le prince lui a dit qu'il désirait n'être point trop positivement engagé à l'endroit du mariage, tant qu'il n'aurait pas vu la princesse Marguerite. Mais vous comprenez bien que l'ambassadeur n'a rien laissé entrevoir de cette hésitation, et a présenté, au contraire, au roi Henry II, Emmanuel Philibert comme le prince le plus joyeux et le plus reconnaissant du monde.

— Et, demanda le duc François de Guise, quelles sont les provinces qu'on lui rend ?

— Toutes, répondit le jeune homme, à l'exception des villes de Turin, de Pignerol, de Chieri, de Chivas et de Villeneuve d'Asti, qui lui seront rendues à son premier héritier mâle. D'ailleurs, le roi de France aurait eu tort de marchander sur les villes ou sur les châteaux, puisqu'il en rend, tant à la reine d'Angleterre qu'au roi d'Espagne, quelque chose comme cent quatre-vingt-dix-huit.

— Bon ! dit le duc de Guise pâlissant malgré lui ; et n'auriez-vous pas entendu dire, par hasard, qu'au nombre de ces villes et de ces châteaux, le roi rendait Calais ?

— Je n'en sais trop rien, dit le duc de Nemours.

— Mordieu ! dit alors le duc de Guise, c'est que, comme ce serait me dire que mon épée lui est inutile, j'irais l'offrir à quelque souverain qui l'utiliserait mieux... si toutefois, ajouta-t-il entre ses dents, je ne la gardais pas pour moi-même.

En ce moment, un valet du cardinal, placé en observation par Son Éminence, leva vivement la tapisserie en criant :

— Le roi !

— Où cela ? demanda Catherine.

— Au bout de la grande galerie, répondit le valet.

Catherine regarda le duc François, comme pour

l'interroger sur ce qu'il croyait devoir faire.

— Je l'attendrai, dit le duc.

— Attendez-le, monseigneur, dit le duc de Nemours : vous êtes un preneur de villes et un gagneur de batailles, et vous pouvez attendre tous les rois du monde le front levé. Mais croyez-vous que, lorsque Sa Majesté rencontrera ici le cardinal de Lorraine et le duc de Guise, elle ne trouvera point que c'est bien assez sans moi?

— En effet, dit Catherine, il est inutile qu'il vous voie ici. — La clef, mon cher cardinal.

Le cardinal, qui tenait la clef prête à tout hasard, la passa vivement à la reine. La porte s'ouvrait devant le duc de Nemours, et elle venait de se refermer discrètement derrière le donneur de nouvelles, lorsque, le visage sombre et le sourcil froncé, Henry de Valois parut dans l'encadrement de la porte opposée.

IV

Chez la favorite.

Si nous avons suivi d'abord le duc de Guise, au lieu de suivre le connétable, ce n'est point que ce qui devait se passer chez madame de Valentinois fût moins intéressant que ce que nous avons vu se passer chez Catherine de Médicis; — mais c'est, comme nous l'avons dit, que le duc de Guise était un plus grand sire que M. de Montmorency, et Catherine une plus grande dame que la duchesse de Valentinois. — A tout seigneur tout honneur.

Mais, maintenant que nous avons donné une marque de déférence à la suprématie royale,

voyons ce qui s'était passé chez la belle Diane de Poitiers, et sachons pourquoi le roi Henri se présentait chez sa femme le visage sombre et le sourcil froncé.

L'arrivée du connétable n'était pas plus un mystère pour la duchesse de Valentinois que le retour du duc de Guise n'était un secret pour la reine Catherine de Médicis ; sous le couvert de la France, et sous la rubrique de la royauté, chacune jouait son jeu, — Catherine criant : « Guise ! » et la duchesse de Valentinois : « Montmorency ! »

De même qu'on tenait de hardis propos sur la reine et le cardinal, de même les mauvaises langues s'exerçaient, nous croyons l'avoir déjà dit, sur la favorite et le connétable. Maintenant, comment un vieillard de soixante-huit ans, maussade, brutal et grognon, se serait-il trouvé le rival d'un roi de quarante ans, plein d'élégance et de galanterie? C'est là un de ces mystères dont nous laissons l'explication à ces habiles anatomistes qui prétendent qu'aucune fibre du cœur n'échappe à leur investigation.

Ce qu'il y avait de réel, d'incontestable, de visible à tous les yeux, — c'était l'obéissance presque passive de la belle Diane, cette favorite plus reine que la reine, non-seulement aux désirs, mais encore aux caprices du connétable.

Il est vrai que cela durait depuis vingt ans,

c'est-à-dire depuis l'âge où la belle Diane en avait trente, et où le connétable n'en avait que quarante-huit.

Ce fut donc avec un cri de joie que la duchesse accueillit cette annonce :

— Monseigneur le connétable de Montmorency.

Elle n'était cependant pas seule ; dans un coin de l'appartement, à demi couchés sur une pile de coussins, deux beaux enfants essayaient la vie, où ils venaient d'entrer par la porte de l'amour : c'étaient la jeune reine Marie Stuart et le petit dauphin François, mariés depuis six mois, et plus amants peut-être que la veille de leur mariage.

La jeune reine arrangeait sur la tête de son mari un toquet de velours un peu trop grand pour elle, et qu'elle soutenait n'être pas trop petit pour lui.

Ils étaient enfoncés si avant dans cette grave occupation, que, si importante, politiquement parlant, que fût cette annonce qui constatait à Paris le retour de l'illustre prisonnier, ils ne l'entendirent pas, ou, s'ils l'entendirent, n'y firent pas la moindre attention.

C'est une si belle chose que l'amour, à quinze et à dix-sept ans, qu'une année d'amour vaut vingt années d'existence! François II mourant à dix-neuf ans, après deux ans de bonheur avec la jeune et belle Marie, n'est-il pas plus heureux que celle-ci vivant trente ans de plus que lui, mais

passant, de ces trente années, trois ans en fuite, et dix-huit ans en prison?

Aussi, sans s'inquiéter du charmant groupe qui vivait dans un coin de sa vie exceptionnelle et favorisée, Diane alla-t-elle au connétable, les bras ouverts, et lui donnant son beau front à baiser.

Lui, plus prudent qu'elle, s'arrêta au moment d'y porter les lèvres.

— Holà! dit-il, il me semble que vous n'êtes pas seule, ma belle duchesse.

— Si fait, mon cher connétable, répondit-elle.

— Allons donc! si vieux que je sois, j'ai encore les yeux assez bons pour voir quelque chose qui grouille là-bas.

Diane se mit à rire.

— Ce quelque chose qui grouille là-bas, dit-elle, c'est la reine d'Écosse et d'Angleterre et l'héritier de la couronne de France. — Mais, soyez tranquille, ils sont tellement occupés de leurs affaires, qu'ils ne se mêlent pas des nôtres.

— Ouais! dit le connétable, les affaires vont-elles donc si mal de l'autre côté de la mer, que la manière dont elles vont préoccupe ces jeunes cerveaux?

— Mon cher connétable, les Écossais seraient à Londres, ou les Anglais à Édimbourg, — ce qui serait, dans l'un ou l'autre cas, une grande nouvelle; — on crierait cette nouvelle aussi haut que

l'on vient de crier votre arrivée, que je doute que l'un ou l'autre de ces deux enfants se retournât. Oh! non, Dieu merci! ils sont préoccupés de choses bien autrement importantes : ils s'aiment, mon cher connétable! qu'est-ce que le royaume d'Angleterre et d'Écosse à côté de ce mot *aimer,* qui donne le royaume du ciel à ceux qui le prononcent entre deux baisers!

— Oh! syrène que vous êtes! murmura le vieux connétable. — Mais, voyons, où en sommes-nous de nos affaires?

— Mais, dit Diane, il me semble que nos affaires vont à merveille, puisque vous voilà... La paix est faite ou à peu près; M. François de Guise va être forcé de remettre sa grande épée au fourreau; comme il n'y a point besoin de lieutenant général, mais comme il y a toujours besoin d'un connétable, mon cher connétable reparaîtra sur l'eau, et se retrouvera le premier du royaume, au lieu d'en être le second.

— Voilà qui n'est pas mal joué, tête Dieu! dit le connétable. Reste la question de rançon : vous savez, ma belle Diane, que je suis renvoyé sur parole, mais que je dois deux cent mille écus d'or.

— Eh bien? demanda la duchesse avec un sourire.

— Eh bien, mille diables! cette rançon, je compte bien ne pas la payer.

— Pour qui vous battiez-vous, mon cher connétable, quand vous avez été pris?

— Pardieu! c'était pour le roi, il me semble, quoique la blessure que j'ai reçue ait bel et bien été pour moi.

— Eh bien, alors, ce sera le roi qui payera; mais je croyais vous avoir entendu dire, mon cher connétable, que, si je menais les négociations de la paix à bonne fin, le duc Emmanuel, qui est un prince généreux, vous ferait probablement remise de ces deux cent mille écus.

— Ai-je dit cela? demanda le connétable.

— Vous ne me l'avez pas dit : vous me l'avez écrit.

— Diable, diable, diable! dit le connétable en riant, il faudra donc vous mettre pour quelque chose dans la spéculation. Eh bien, voyons, nous allons jouer cartes sur table. — Oui, M. le duc de Savoie me remet mes deux cent mille écus; mais, comme mon neveu l'amiral est un gaillard trop fier pour accepter une remise pareille, je ne lui en dirai pas un mot.

— Bon! de sorte qu'il vous comptera ses cent mille écus comme si vous deviez les payer au duc Emmanuel Philibert?

— Justement.

— De sorte, continua Diane, que le roi vous comptera vos deux cent mille écus comme si

vous deviez les payer au duc Emmanuel Philibert?

— Justement encore.

— De sorte que cela vous fait trois cent mille écus qui ne doivent rien à personne?

— Si fait! qui doivent le plaisir d'être entre mes mains à la belle duchesse de Valentinois... Mais, — comme toute peine mérite salaire, — voici ce que nous faisons de ces trois cent mille écus...

— D'abord, reprit la duchesse, nous en appliquons deux cent mille à indemniser le cher connétable de ses frais de campagne, et des pertes et préjudices que lui ont causés ses dix-huit mois de prison.

— Trouvez-vous que ce soit trop?

— Notre cher connétable est un lion, et il est juste qu'il se fasse la part du lion. — Et les cent mille restant?

— Voici comment nous les divisons : — moitié, c'est-à-dire cinquante mille, pour acheter des pompons et les épingles qui les attacheront à ma belle duchesse; — et cinquante mille pour doter nos pauvres enfants, qui se trouveront bien misérables si le roi n'ajoute pas quelque chose à la dot qu'un malheureux père donne à son fils en se saignant à blanc!

— Il est vrai que notre fille Diane a déjà son douaire comme duchesse de Castro, et que ce

douaire est de cent mille écus... Mais vous comprenez bien, mon cher connétable, que, si le roi, dans sa munificence, avise que ce n'est point assez pour la femme d'un Montmorency et la fille d'un roi, ce n'est pas moi qui, lorsqu'il tirera les cordons de sa bourse pour l'ouvrir, tirerai ces cordons pour la fermer.

Le connétable regarda la favorite avec une certaine admiration.

— Bon! dit-il, notre roi porte donc toujours la bague magique que vous lui avez passée au doigt?

— Toujours, répondit en souriant la duchesse; et, comme je crois entendre les pas de Sa Majesté, vous allez, je crois, en avoir la preuve.

— Ah! ah! dit le connétable, il vient donc toujours par ce corridor, et il a donc toujours la clef de cette porte, le roi?

En effet, le roi avait la clef de la porte secrète de Diane, comme le cardinal avait la clef de la porte secrète de Catherine.

Il y avait beaucoup de portes secrètes au Louvre, et toutes avaient une clef, quand elles n'en avaient pas deux.

— Bon! dit la duchesse en regardant son vieil adorateur avec une indéfinissable expression de raillerie, n'allez-vous pas être jaloux du roi, maintenant ?

— Je le devrais peut-être, grommela le vieux soudard.

— Ah ! prenez garde, dit la duchesse ne pouvant s'empêcher de faire allusion à la proverbiale avarice de Montmorency , ce serait de la jalousie placée à deux cents pour cent de perte, et ce n'est point à ce taux-là que vous avez l'habitude de placer...

Elle allait dire : « Votre amour, » mais elle fit faire un tour de plus à sa langue.

— Quoi ? demanda le connétable.

— Votre argent, dit la duchesse.

En ce moment, le roi entrait.

— Oh ! sire, s'écria Diane en s'élançant au-devant de lui, venez donc! car tout aussi bien allais-je vous envoyer chercher... Voici notre cher connétable, qui nous arrive, toujours jeune et fier comme le dieu Mars.

— Oui, dit le roi employant le langage mythologique du temps, et sa première visite a été pour la déesse Vénus... Il a raison ; je ne dis pas moi : «A tout seigneur tout honneur, » je dis : « A toute beauté toute majesté. » — Votre main, mon cher connétable.

— Mordieu ! sire, dit Montmorency en grommelant et en prenant sa figure refrognée , je ne sais pas si je devrais vous la donner, ma main.

— Bon ! et pourquoi cela ? dit en riant le roi.

— Mais, répondit le connétable se refrognant de plus en plus, parce qu'il me semble que vous m'aviez un peu oublié là-bas.

— Moi, vous oublier, mon cher connétable? s'écria le roi commençant à se défendre, quand il avait si beau jeu pour attaquer.

— Ah! il est vrai que M. de Guise sonnait tant de fanfares à vos oreilles! dit le connétable.

— Dame, fit Henry ne pouvant s'empêcher de riposter par un coup droit à l'espèce de feinte que lui faisait Montmorency, vous ne pouvez pas empêcher un victorieux de sonner ses clairons.

— Sire, dit Montmorency se dressant sur ses éperons comme eût fait un coq sur ses ergots, il y a telle défaite aussi illustre qu'une victoire!

— Oui, dit le roi, mais moins profitable, vous en conviendrez.

— Moins profitable... moins profitable, grommela le connétable, bien certainement! Mais la guerre est un jeu où le plus habile peut perdre la partie : le roi votre père en savait quelque chose!

Henry rougit légèrement.

— Et, quant à la ville de Saint-Quentin, il me semble, continua le connétable, que, si elle s'est rendue...

— D'abord, interrompit vivement Henry, la ville de Saint-Quentin ne s'est pas rendue : la ville de Saint-Quentin a été prise, et prise, vous

le savez, après une héroïque défense ! La ville de Saint-Quentin a sauvé la France, que...

Henry hésita.

— Oui, achevez : que la bataille de la Saint-Laurent avait perdue, n'est-ce pas? Voilà ce que vous voulez dire?... Faites-vous donc meurtrir, navrer et prendre pour un roi, afin que ce roi vous en remercie par un si doux compliment !

— Non, mon cher connétable, fit Henry, qu'un regard de Diane venait d'amener au repentir; non, je ne dis point cela, au contraire... je disais seulement que Saint-Quentin avait fait une admirable défense.

— Oui-da ! avec cela que Votre Majesté a bien traité son défenseur !

— Coligny? Que pouvais-je de plus, mon cher connétable, que de payer sa rançon avec la vôtre?

— Ne parlons pas de cela, sire... Il est bien question de la rançon de Coligny ! il est question de la captivité de Dandelot.

— Ah ! ah ! fit le roi, pardon, mon cher connétable, mais M. Dandelot est un hérétique !

— Comme si nous ne l'étions pas tous peu ou prou, hérétiques ! Auriez-vous, par hasard, la prétention d'aller en paradis, vous, sire?

— Pourquoi pas?

— Allons donc ! vous irez comme votre vieux maréchal Strozzi, qui est mort en renégat. De-

mandez un peu à votre ami M. de Vieilleville ce qu'il a dit en crachant son dernier soupir.

— Qu'a-t-il dit?

— Il a dit : « Je renie Dieu ; ma fête est finie ! » Et, comme M. de Guise lui répondait : « Prenez garde, maréchal ! car vous serez aujourd'hui même devant la face de ce Dieu que vous reniez ! — Bon ! reprit le mourant en faisant claquer son pouce, je serai aujourd'hui où sont tous les autres qui sont morts depuis six mille ans !... » Eh bien, soit; pourquoi ne le faites-vous pas déterrer, et pourquoi ne brûlez-vous pas son corps en Grève? Il y aurait une raison de plus : celui-là est mort pour vous, tandis que les autres n'ont été que blessés !

— Connétable, dit le roi, vous êtes injuste !

— Injuste? Bah ! où est donc M. Dandelot? A inspecter votre cavalerie, comme le veut sa charge, ou dans son château, à se reposer de ce fameux siége de Saint-Quentin où vous avouez vous-même qu'il a fait des miracles? Non ! il est en prison dans le château de Melun ; et pourquoi cela? parce qu'il a dit franchement son avis sur la messe !... Oh ! mordieu ! je ne sais ce qui me retient, sire, de me faire huguenot, et d'aller offrir mon épée à M. de Condé !

— Connétable !...

— Et quand je pense que, mon pauvre cher

Dandelot, c'est probablement encore à M. de Guise qu'il doit sa prison...

— Connétable, dit le roi, je vous jure que MM. de Guise ne sont pour rien dans toute cette affaire.

— Comment! vous allez me dire que ce n'est point une machination de votre cardinal d'enfer?

— Connétable, désirez-vous une chose? dit le roi éludant la question.

— Laquelle?

— C'est qu'en honneur et joie de votre bon retour, M. Dandelot soit mis en liberté.

— Mille diables! s'écria le connétable, je crois bien que je le désire! je dis plus : je le veux!

— Connétable, mon cousin, objecta le roi avec un sourire, tu sais que le roi lui-même dit : « Nous voulons? »

— Eh bien, sire, fit Diane, dites : « Nous voulons que notre bon serviteur Dandelot soit mis en liberté, pour qu'il puisse assister au mariage de notre bien-aimée fille Diane de Castro avec François de Montmorency, comte de Damville. »

— Oui, dit le connétable grommelant de plus en plus, si toutefois ce mariage se fait...

— Et pourquoi ne se ferait-il pas? demanda Diane; trouvez-vous les futurs époux trop pauvres pour risquer de se mettre en ménage?

— Oh! si la question est là seulement, dit le

roi, toujours enchanté de sortir d'un embarras à prix d'argent, nous trouverons bien cent mille écus dans quelque coin de la caisse de notre domaine.

— Il est bien question de cela ! dit le connétable. Mille diables ! qui parle d'argent ici ? Je doute que ce mariage se fasse, mais par une autre raison.

— Et par laquelle ? demanda le roi.

— Eh bien, parce que ce mariage gêne vos bons amis MM. de Guise.

— En vérité, connétable, vous vous mettez en campagne contre des fantômes.

— Contre des fantômes ! Et pourquoi donc croyez-vous que M. François de Guise soit à Paris, si ce n'est pour contrecarrer ce mariage, qui peut donner un nouveau lustre à ma maison... quoique, à tout prendre, ajouta insolemment le connétable, madame de Castro ne soit qu'une bâtarde.

Le roi se mordit les lèvres, et Diane rougit ; mais, ne voulant pas répondre à cette dernière phrase :

— D'abord, dit le roi, mon cher connétable, vous vous trompez : M. de Guise n'est pas à Paris.

— Et où est-il donc ?

— Au camp de Compiègne.

— Bon ! sire... Et vous allez me dire que vous ne lui avez pas donné congé?

— Pourquoi faire?

— Pour venir ici, donc!

— Moi? je n'ai donné aucun congé à M. de Guise.

— Eh bien, alors, sire, M. de Guise est venu à Paris sans congé, voilà tout.

— Vous êtes fou, connétable! M. de Guise sait trop ce qu'il me doit pour quitter le camp sans ma permission.

— Le fait est, sire, que le duc vous doit beaucoup, qu'il vous doit énormément; mais il a oublié ce qu'il vous devait.

— Enfin, connétable, dit Diane lançant son mot, êtes-vous sûr que M. de Guise ait commis... je ne sais comment dire... de quel nom appelle-t-on une faute de discipline?... ait commis cette inconvenance?

— Pardon, dit le connétable, je l'ai vu.

— Quand? demanda le roi.

— Tout à l'heure.

— Où?

— A la porte du Louvre; nous nous y sommes rencontrés.

— Comment ne l'ai-je pas vu, alors?

— Parce que, au lieu de tourner à gauche, il aura tourné à droite, et que, au lieu de se trouver

chez le roi, il se sera trouvé chez la reine.

— Vous dites que M. de Guise est chez la reine ?

— Oh ! que Votre Majesté se rassure, dit le connétable ; je parierais bien qu'il n'y est pas seul, et que M. le cardinal s'y trouve en tiers.

— Ah ! s'écria le roi, c'est ce que nous allons voir... Attendez-moi ici, connétable ; je ne vous demande qu'un instant.

Et le roi sortit furieux, tandis que le connétable et Diane de Poitiers échangeaient un regard de vengeance, et le dauphin François et la petite reine Marie, qui n'avaient rien vu ni rien entendu, un baiser d'amour.

Voilà pourquoi le roi Henry II se présentait chez la reine Catherine de Médicis le visage sombre et le sourcil froncé.

V

Où, après que le vaincu a été traité en vainqueur, le vainqueur est traité en vaincu.

L'attitude des trois personnages était différente, et exprimait assez bien la situation des âmes.

La reine Catherine était encore près de la porte particulière, le dos appuyé à la tapisserie, la main qui tenait la clef cachée derrière elle ; son visage était un peu pâle ; tout son corps frissonnait, tant l'ambition a de mystérieuses émotions qui ressemblent à celles de l'amour.

Le cardinal, debout, dans son petit costume de prélat, moitié ecclésiastique, moitié militaire, était près d'une table chargée à la fois de papiers

et de colifichets de femme; son poing fermé s'arc-boutait sur la table, et lui servait de soutien.

Le duc François était isolé en face de la porte; il semblait un champion tenant une lice, défiant chaque venant, et s'exposant à tous les coups. Sous son costume, presque militaire, — le casque et la cuirasse manquaient seuls à son armement, — avec ses longues bottes toutes couvertes de boue, sa grande épée ceinte à la taille, et se tenant collée à son côté comme une inflexible et fidèle amie, il avait ce même aspect qu'il savait prendre sur le champ de bataille quand les flots d'ennemis venaient se rompre au poitrail de son cheval, ainsi que, pendant une tempête, viennent se rompre à l'angle d'un rocher les flots tumultueux de la mer. Découvert devant la majesté royale, il tenait à la main son chapeau de feutre, ombragé d'une plume cerise; mais sa haute stature, rigide et droite comme celle du chêne, n'avait point, devant le roi, perdu une ligne de sa taille.

Henry vint se heurter à cette dignité victorieuse, qui faisait dire à je ne sais quelle grande dame du temps que, auprès du duc de Guise, tous les autres gentilshommes semblaient peuple.

Il s'arrêta comme s'arrête le caillou qui frappe la muraille, le plomb qui rebondit contre le fer.

— Ah ! c'est vous, mon cousin ! dit-il ; je suis

étonné de vous trouver ici : je vous croyais commandant le camp à Compiègne.

— C'est exactement comme moi, sire, répondit le duc de Guise, j'ai été on ne peut plus étonné de rencontrer le connétable à la porte du Louvre : je le croyais prisonnier à Anvers.

Henry se mordit les lèvres à cette rude réponse.

— C'est vrai, monsieur, dit-il ; mais j'ai payé sa rançon, et, pour deux cent mille écus, j'ai eu le plaisir de revoir un fidèle ami et un vieux serviteur.

— Votre Majesté n'estime-t-elle qu'à deux cent mille écus les villes qu'elle rend, assure-t-on, à l'Espagne, à l'Angleterre et au Piémont ? Comme elle en rend deux cents, à peu près, cela ne ferait que mille écus la ville !

— Je rends ces villes, monsieur, dit Henry, non point pour racheter M. de Montmorency, mais pour acheter la paix.

— J'avais cru jusqu'ici que — en France du moins — la paix s'achetait avec des victoires.

— C'est qu'en votre qualité de prince lorrain, monsieur, vous connaissez mal l'histoire de France... Avez-vous oublié, entre autres, les traités de Brétigny et de Madrid ?

— Non, sire ; mais je ne croyais pas qu'il y eût identité ni même ressemblance entre les posi-

tions. Après la bataille de Poitiers, le roi Jean était prisonnier à Londres; après la bataille de Pavie, le roi François Ier était prisonnier à Tolède. Aujourd'hui, le roi Henry II, à la tête d'une magnifique armée, est tout-puissant dans son Louvre! A quoi bon renouveler, en pleine prospérité, les désastres des époques fatales de la France?

— Monsieur de Guise, dit le roi avec hauteur, vous êtes-vous rendu compte des droits que je vous donnais en vous nommant lieutenant général du royaume?

— Oui, sire! Après la désastreuse bataille de la Saint-Laurent, après l'héroïque défense de Saint-Quentin, quand l'ennemi était à Noyon, quand M. de Nevers n'avait plus que deux ou trois cents gentilshommes autour de lui, quand Paris en rumeur fuyait par ses barrières brisées, quand le roi, au sommet de la plus haute tour du château de Compiègne, interrogeait la route de Picardie, afin d'être le dernier à se retirer devant l'ennemi, — non pas comme un roi, qui devrait ne point s'exposer aux coups, mais comme un général, comme un capitaine, comme un soldat qui soutient une retraite, — vous m'avez appelé, sire, et vous m'avez nommé lieutenant général du royaume. Mon droit, dès lors, était de sauver la France, que M. de Montmorency avait perdue. Qu'ai-je

fait, sire ? J'ai ramené en France l'armée d'Italie, j'ai délivré Bourg, j'ai arraché les clefs de votre royaume de la ceinture de la reine Marie Tudor en lui reprenant Calais, j'ai reconquis Guines, Ham et Thionville, j'ai surpris Arlon, j'ai réparé le désastre de Gravelines, et, après un an d'une guerre acharnée, j'ai réuni au camp de Compiègne une armée du double plus forte qu'elle n'était à l'heure où j'en avais pris le commandement. Était-ce dans mon droit, tout cela, sire ?

— Sans doute, sans doute, balbutia Henry embarrassé.

— Eh bien, alors, que Votre Majesté me permette de lui dire que je ne comprends rien à cette question qu'elle vient de me faire : « Vous êtes-vous rendu compte des droits que je vous donnais en vous nommant lieutenant général du royaume? »

— Je voulais vous dire, monsieur le duc, qu'au nombre des droits qu'un roi donne à l'un de ses sujets, il est rare qu'il y comprenne celui de remontrance.

— D'abord, répondit le duc François en s'inclinant avec une courtoisie si affectée, qu'elle devenait une impertinence, j'oserai faire observer à Votre Majesté que je n'ai pas précisément l'honneur d'être son sujet : après la mort du duc Al-

bert, l'empereur Henry III donna le duché de Haute-Lorraine à Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire, et tige de notre maison ; j'ai reçu ce duché de mon père, qui le tenait du sien... Par la grâce de Dieu, de même que je l'ai reçu de mon père, je le léguerai à mon fils ! C'est ce que, du grand au petit, vous faites pour le royaume de France, sire.

— Savez-vous, mon cousin, reprit Henry cherchant à introduire l'ironie dans la discussion, que ce que vous me dites là me donne une crainte?

— Laquelle, sire ? demanda le duc.

— C'est que la France n'ait, un jour, la guerre avec la Lorraine.

Le duc se mordit les lèvres.

-- Sire, reprit-il, la chose est plus qu'improbable ; mais, si, cependant, cela arrivait, et qu'en ma qualité de duc souverain, j'eusse à défendre mon patrimoine contre Votre Majesté, je vous jure que ce n'est que sur la brèche de ma dernière place forte que je signerais un traité aussi désastreux que celui que vous avez consenti !

— Monsieur le duc ! fit le roi en redressant la tête, et haussant le ton.

— Sire, répondit M. de Guise, laissez-moi dire à Votre Majesté ce que je pense et ce que nous pensons, tous tant que nous sommes de gens de noblesse. L'autorité d'un connétable est

telle, à ce que l'on prétend, que, dans une extrême nécessité, il peut engager le tiers du royaume. Eh bien, sans autre nécessité que celle de sortir d'une prison où il s'ennuie, M. le connétable vous coûte plus du tiers de votre royaume, sire !... Oui, de votre royaume, car je tiens comme étant de votre royaume toute cette conquête du Piémont qui a coûté à la couronne de France plus de quarante millions d'or, et à la terre de France plus de cent mille de ses enfants ! car je tiens comme étant de votre royaume ces beaux parlements de Turin et de Chambéry que le feu roi, votre seigneur et père, avec un grand nombre d'autres États,y avait institués à la française ! car je tiens comme étant de votre royaume toutes ces belles villes transalpines où tant de vos sujets avaient établi race et lignée, que peu à peu, les habitants quittaient leur italien corrompu, et commençaient à parler aussi bon français que celui que l'on parle à Lyon ou à Tours !

— Eh bien, demanda Henry, assez embarrassé de répondre à de pareilles raisons, pour qui aurai-je abandonné tout cela? Pour la fille de mon père, pour ma sœur Marguerite?

— Non, sire, vous l'aurez abandonné pour le duc Emmanuel Philibert, son mari, c'est-à-dire pour votre ennemi le plus cruel, pour votre antagoniste le plus acharné ! Une fois mariée, la

princesse Marguerite n'est plus la fille du roi votre père; la princesse Marguerite n'est plus votre sœur : la princesse Marguerite est duchesse de Savoie. Or, voulez-vous que je vous dise ce qui arrivera, sire? C'est qu'à peine rentré dans ses terres, le duc de Savoie en arrachera tout ce que le roi votre père et vous y avez planté; si bien que toute cette gloire que la France a acquise en Italie, dans l'espace de vingt-six ou trente ans, y sera complétement éteinte, et que cet espoir vous échappera à tout jamais de reconquérir un jour le duché de Milan. Et ce n'est point encore cela qui me trouble le plus l'esprit, et me déchire le plus l'âme : c'est que cet avantage, vous le faites au lieutenant général du roi Philippe, au représentant de cette maison d'Espagne, notre plus fatale ennemie! Par les Alpes, dont le duc de Piémont tient tous les passages, songez-y, sire, l'Espagne est aux portes de Lyon! de Lyon, qui, avant cette paix, était au centre de votre royaume, et qui, aujourd'hui, se trouve ville frontière!

— Oh! sous ce rapport, répondit Henry, vous vous effarouchez à tort, mon cousin! M. le duc de Savoie, par arrangements pris entre nous, passe, en réalité, du service de l'Espagne au nôtre. Que M. le connétable meure, et son épée est promise au duc Emmanuel Philibert.

— Et c'est sans doute pour cela, répliqua le

duc de Guise avec amertume, qu'il la lui a prise d'avance à Saint-Quentin?

Puis, comme le roi faisait un mouvement d'impatience :

— Pardon, sire, continua le duc, j'ai tort, et de pareilles questions doivent être traitées plus sérieusement... Ah! le duc Emmanuel Philibert a la survivance de M. de Montmorency? Ah! M. de Savoie tiendra dans sa main l'épée fleurdelysée? Eh bien, sire, le jour où vous lui remettrez cette épée, craignez qu'il n'en use à la manière du comte de Saint-Paul, qui était étranger comme M. le duc de Savoie, étant de la maison de Luxembourg. Le roi Louis le onzième et le duc de Bourgogne, eux aussi, firent un jour la paix, comme vous la voulez faire, ou comme vous la venez de faire avec le roi d'Espagne; une des conditions de cette paix était que le comte de Saint-Paul serait connétable de France, et il le fut; mais, à peine connétable, il favorisa sous main le duc de Bourgogne, son premier maître, et, comme on peut le voir aux *Mémoires de Philippe de Commines*, il ne marcha plus, dès lors, que de trahisons en trahisons.

— Eh bien, dit le roi, puisque vous me renvoyez aux *Mémoires de Philippe de Commines*, je vous répondrai par les *Mémoires de Philippe de Commines*. Quel fut le résultat de toutes les

trahisons du comte de Saint-Paul ? qu'il eut le cou tranché, n'est-ce pas ? Eh bien, écoutez ceci, mon cousin : à la première trahison du duc Emmanuel, je vous jure — et c'est moi qui vous le dis — qu'il en sera fait de lui par moi comme il en a été fait du comte de Saint-Paul par mon prédécesseur Louis le onzième... Mais il n'en sera point ainsi, s'il plaît à Dieu ! continua le roi. Le duc Emmanuel Philibert, loin d'oublier ce qu'il nous doit, aura toujours devant les yeux la position que nous lui avons faite ; aussi bien, gardons-nous, au milieu de ses terres, le marquisat de Saluces, comme une marque d'honneur pour la couronne de France, et afin que le duc de Savoie, ses enfants et sa postérité n'oublient jamais que nos rois ont autrefois conquis et possédé tout le Piémont et toute la Savoie, mais qu'en faveur d'une fille de France qui fut mariée en leur maison, on leur a restitué et même plutôt gratuitement donné tout ce qu'ils possédaient deçà et delà les monts, pour les rendre, par cette immense libéralité, plus obéissants et plus affectionnés à la couronne de France.

Puis, comme le roi voyait que le duc de Guise ne paraissait pas estimer à sa valeur cette possession du marquisat de Saluces que se réservait la France :

— D'ailleurs, ajouta-t-il, si vous vouliez bien

y réfléchir, monsieur le duc, vous diriez comme moi que c'était une fort tyrannique usurpation de la part du feu roi, mon seigneur et père, que celle qu'il avait faite sur le pauvre prince père du présent duc de Savoie; car il n'y avait aucun droit, et ce n'était point agir en bon chrétien que de chasser ainsi un fils hors du duché de son père, et de le dépouiller de tout; et, quand je n'aurais d'autre motif que de décharger de ce péché l'âme du roi mon père, je voudrais rendre à Emmanuel Philibert ce qui lui appartient.

Le duc s'inclina.

— Eh bien, demanda Henry, vous ne répondez rien, monsieur de Guise?

— Si fait, sire... seulement, dès lors que la passion du moment emporte Votre Majesté à ce point d'accuser le roi son père de tyrannie, ce n'est plus — moi qui tiens le roi François I[er] pour un grand roi, et non pour un tyran — ce n'est plus au roi Henry II, c'est au roi François I[er] que j'ai à rendre compte de ma conduite. De même que vous jugez votre père, sire, votre père me jugera; et, comme je crois le jugement des morts plus infaillible que celui des vivants, condamné par le vivant, c'est au mort que j'en appelle!

Alors, s'approchant de ce beau portrait de François I[er] peint par le Titien, et qui est au-

jourd'hui un des principaux ornements du musée du Louvre, mais qui était alors le principal ornement de la chambre dans laquelle avait lieu la discussion que nous venons de rapporter, — ne fût-ce que pour prouver à nos lecteurs que ce n'est pas la pointe de l'épée espagnole, mais que ce sont les beaux yeux d'une femme qui firent signer le fatal traité de Cateau-Cambresis :

— O roi François Ier! dit le duc, toi qui fus armé par Bayard, et qu'on appela le roi chevalier, voulant te donner un titre qui résumât toutes les honorables qualifications données aux rois tes prédécesseurs, tu aimais trop, de ton vivant, les siéges et les batailles, et tu étais trop affectionné à ton beau royaume de France pour ne pas avoir, de là-haut, regardé ce qui se passe chez nous ! Tu sais ce que j'ai fait et ce que je voulais faire encore; mais on m'arrête en chemin, ô mon roi! et l'on préfère une paix qui nous coûte, en la signant, plus que ne nous coûteraient trente ans de revers ! Mon épée de lieutenant général du royaume est donc inutile, et, comme je ne veux pas qu'on dise qu'une telle paix a été consentie tant que le duc de Guise avait son épée au côté, moi, François de Lorraine, qui n'ai jamais rendu mon épée, je te la rends, à toi, mon roi, le premier pour qui je l'ai tirée, et qui sais ce qu'elle valait !

A ces mots, détachant épée et ceinturon, le duc accrocha le tout, comme un trophée, au cadre du portrait, s'inclina et sortit, laissant le roi de France furieux, le cardinal atterré, Catherine triomphante.

En effet, la vindicative Florentine ne voyait qu'une chose en tout cela : c'était l'insulte faite par le duc de Guise à Diane de Valentinois, sa rivale, et au connétable, son ennemi.

VI

Le Colporteur.

Entre ces deux groupes d'ambitions opposées, qui, sous le prétexte de la dignité du roi ou de la grandeur de la France, faisaient les affaires de leurs maisons, et essayaient de ruiner celles des maisons rivales, s'élevait un troisième groupe tout poétique, tout artiste, tout dévoué au beau, au vrai, au bon ; ce groupe se composait de la jeune princesse Élisabeth, fille de Henry II, de la veuve d'Horace Farnèse, Diane d'Angoulême, duchesse de Castro, des deux jeunes époux que nous venons d'entrevoir chez madame de Valentinois, et, enfin, était dominé par la gracieuse et

sereine figure de madame Marguerite de France, fille de François Ier, et que la paix venait de fiancer à Emmanuel Philibert.

Autour de ces charmants visages, comme des papillons autour d'un massif de fleurs, voletaient tous les poëtes du temps : Ronsard, du Bellay, Jodelle, Daurat, Remy Belleau; puis, plus graves que ceux-là, quoique non moins lettrés, le bon Amyot, traducteur de *Plutarque*, et précepteur du prince Charles, et le chancelier de l'Hospital, secrétaire particulier de madame Marguerite.

C'étaient les intimes; ils avaient ce que, depuis, sous Louis XIV, on a appelé les grandes et les petites entrées : à toute heure du jour, ils se pouvaient faire annoncer chez madame Marguerite, leur protectrice; mais plus particulièrement étaient-ils reçus chez elle après le dîner, c'est-à-dire d'une heure à deux heures de l'après-midi.

La nouvelle de la paix, qui prenait de plus en plus de consistance, et dont on annonçait même déjà que les préliminaires étaient signés, avait, en passant avec ses grandes ailes blanches, laissé tomber sur le groupe que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, pour les uns des sourires, pour les autres des larmes.

On devine que, dans cette répartition de tristesse et de joie, Marie Stuart et François II n'a-

vaient rien eu à prétendre : le destin leur avait déjà fait leur part, et nous avons vu que, de cette part, ni l'un ni l'autre ne se plaignait.

La belle veuve d'Horace Farnèse non plus ne se plaignait point : elle épousait un beau et noble gentilhomme de trente à trente-deux ans, riche et portant un grand nom ; l'avenir n'avait donc pour elle que le mystère de ce plus ou moins de bonheur que donne aux époux l'harmonie des goûts ou l'opposition des caractères.

La princesse Marguerite était celle qui avait reçu de la corne d'abondance de cette belle déesse qu'on appelle la Paix la plus large part d'espérances. On sait le souvenir que, lors de son voyage à Nice, elle avait gardé d'un jeune prince de douze ou quatorze ans ; or, après seize années de désillusions, d'obstacles, d'impossibilités même, voilà que, tout à coup, le rêve de son cœur devenait une réalité, que le fantôme prenait une forme, et que l'espérance se changeait en un bonheur certain.

Une des conditions de cette paix, que l'on disait signée ou à peu près, était son mariage avec ce petit prince de Savoie, devenu, sous le nom d'Emmanuel Philibert, un des premiers capitaines de son époque.

Aussi, nous le répétons, madame Marguerite était bien heureuse.

Hélas ! il n'en était pas de même de la pauvre Élisabeth ! Fiancée d'abord au jeune prince don Carlos, qui lui avait envoyé son portrait, et qui avait reçu le sien, elle avait vu la mort inattendue de Marie Tudor ruiner tout à coup l'échafaudage de son bonheur, qu'elle croyait hors de toute atteinte. Veuf de Marie, repoussé par Élisabeth d'Angleterre, Philippe II s'était rabattu sur Élisabeth de France, et, dans les conditions du traité de paix, on n'avait eu à changer que deux mots, qui devaient faire le malheur de deux personnes, et même de trois.

Au lieu donc de ces deux mots : « Le *prince Carlos* épousera la princesse Élisabeth de France, » on avait mis ces deux autres mots : « Le *roi Philippe* épousera la princesse Élisabeth de France. »

Or, on comprend de quel coup terrible ces deux mots avaient frappé le cœur de la pauvre fiancée, qui, sans être consultée, changeait ainsi de fiancé. A quinze ans, au lieu d'épouser un jeune prince de seize, beau, chevaleresque, amoureux, elle était condamnée à épouser un roi jeune encore, mais vieux avant l'âge, sombre, défiant, fanatique, qui l'emprisonnerait dans les lois de l'étiquette espagnole, la plus sévère de toutes les étiquettes, et qui, à la place de joutes, de bals, de fêtes, de spectacles, de tournois, lui don-

nerait, de temps en temps, l'horrible distraction d'un auto-da-fé !

Les différents personnages que nous venons d'énumérer étaient, selon leur habitude, réunis après le dîner, c'est-à-dire d'une heure à deux heures, chez madame Marguerite, chacun rêvant à sa joie ou à sa douleur : madame Marguerite près de sa fenêtre entr'ouverte, par laquelle glissait un pâle rayon de soleil qui semblait se réchauffer à l'or de ses cheveux ; Élisabeth couchée à ses pieds, et la tête appuyée à ses genoux ; Diane de Castro lisant les poésies de maître Ronsard, étendue dans un grand fauteuil, et Marie Stuart jouant devant une espèce d'épinette, vénérable grand'mère du clavecin, et aïeule du piano, une mélodie italienne à laquelle elle avait adapté des paroles de sa composition.

Tout à coup, madame Marguerite, dont les yeux bleus paraissaient chercher dans le ciel un coin d'azur qui leur rappelât leur patrie, sortit de la vague rêverie où elle était plongée, et, daignant abaisser son regard de déesse vers la terre, sembla prêter quelque attention à une scène qui se passait dans une cour communiquant, par un guichet ou plutôt par une poterne, avec cette langue de terre qui alors descendait en talus jusqu'à la Seine, et que nous appellerons improprement le quai, ne sachant quel autre nom lui donner

— Qu'y a-t-il? demanda madame Marguerite de cette voix charmante que tous les poëtes du temps ont chantée, et qui affectait plus de douceur encore quand elle parlait à ses subordonnés que lorsqu'elle parlait à ses égaux.

Une autre voix répondit d'en bas quelques mots qui parvinrent à elle, penchée en dehors de la fenêtre, mais qui n'arrivèrent pas jusqu'aux oreilles des quatre autres personnes, si diversement occupées ou préoccupées, qui se trouvaient dans l'intérieur de l'appartement.

Cependant, tout en jetant à l'air la dernière note du couplet qu'elle venait de chanter, Marie Stuart se retourna vers la princesse Marguerite, comme pour lui demander l'explication de ce dialogue vertical dont elle n'avait entendu que quelques mots, c'est-à-dire ceux qui avaient été prononcés par la princesse elle-même.

— Ma chère petite reine, dit Marguerite répondant à cette interrogation muette, demandez pour moi pardon à mon bien-aimé neveu le dauphin de la grande inconvenance que je viens de commettre.

— Oh! belle tante, dit François avant que Marie Stuart eût eu le temps de placer un mot, nous connaissons vos inconvenances pour être toujours de charmantes fantaisies! aussi elles vous sont pardonnées d'avance, en supposant

que, chez vous, nous ayons le droit de réprimande ou de pardon.

— Qu'est-ce donc que vous avez fait, madame? demanda Diane de Castro en levant les yeux de dessus son livre avec une langueur qui indiquait que ses rêveries venaient tout autant de ses souvenirs ou de ses espérances que de sa lecture.

— J'ai autorisé deux colporteurs italiens, qui ne voulaient, disaient-ils, montrer qu'à nous les trésors que contiennent leurs balles, à être introduits en notre présence. L'un, à ce qu'il paraît, vend des bijoux, et l'autre des étoffes.

— Oh! s'écria la petite reine Marie en battant des mains comme un enfant, que vous avez bien fait, petite tante! Il vient de si beaux bijoux de Florence, et de si belles étoffes de Venise!

— Si nous allions chercher madame de Valentinois? demanda Diane de Castro en faisant un mouvement pour sortir.

La princesse Marguerite l'arrêta.

— Ne serait-il pas mieux, ma belle Diane, lui dit-elle, de faire une surprise à notre chère duchesse? Nous choisirons d'abord deux ou trois objets que nous lui enverrons comme cadeau, — en supposant que ces marchands soient aussi bien assortis qu'ils le prétendent; — puis, ensuite, nous lui enverrons les marchands eux-mêmes.

— Vous avez toujours raison, madame, reprit Diane de Castro en baisant la main de la princesse.

Celle-ci se retourna vers Élisabeth.

— Et, toi, ma chère enfant, dit-elle, voyons, ne souriras-tu pas un peu?

— A quoi sourirais-je? demanda la jeune princesse en tournant vers Marguerite ses beaux yeux noyés de larmes.

— Quand ce ne serait qu'aux gens qui t'aiment, mon enfant!

— Je souris en voyant que je suis encore au milieu de gens qui m'aiment; mais je pleure en songeant qu'il me va falloir les quitter...

— Bah! un peu de courage, sœur! dit le dauphin François. Que diable! le roi Philippe II n'est peut-être pas aussi terrible qu'on le dit; puis tu te fais, en pensant à lui, l'idée d'un vieillard; mais, songes-y donc, il est tout jeune : il n'a que trente-deux ans, juste l'âge de François de Montmorency, qui va épouser sœur Diane... et, tu le vois, sœur Diane ne se plaint pas, elle!

Élisabeth poussa un soupir.

— Je ne me plaindrais pas, dit-elle, d'épouser un des colporteurs qui vont entrer, et je me plains d'épouser le roi Philippe II.

— Bon! bon! dit la petite reine Marie, les belles étoffes que l'on va nous montrer te réjoui-

ront les yeux... Seulement, sœur chérie, essuie-les pour y mieux voir.

Et, s'approchant d'Élisabeth, elle lui essuya d'abord les yeux avec son mouchoir; puis, ensuite, les lui embrassant :

— Là ! dit-elle, j'entends les marchands.

Élisabeth essaya de sourire.

— Si, parmi toutes leurs étoffes, il en est une noire lamée d'argent, vous saurez d'avance que je la retiens pour ma robe de noce, et vous me la laisserez, n'est-ce pas, mes sœurs?

En ce moment, la porte s'ouvrit, et l'on aperçut dans l'antichambre deux hommes vêtus en colporteurs, et tenant chacun sur le dos une de ces grandes boîtes où les marchands forains mettent leurs marchandises, et qu'ils appellent des balles.

— Pardon, Altesse, dit l'huissier s'adressant à la princesse Marguerite, mais peut-être ceux d'en bas ont-ils mal entendu...

— Mal entendu?... pourquoi cela? demanda la princesse.

— Parce qu'ils disent que vous avez autorisé ces deux hommes à monter.

— Ils disent la vérité, répondit Marguerite.

— Alors, ces hommes peuvent entrer ?

— Parfaitement.

— Entrez, mes braves gens, dit l'huissier en

se retournant vers les deux colporteurs, et tâchez de vous souvenir où vous êtes !

— Oh ! choyez tranquille, mon brave homme! répondit celui qui paraissait le plus jeune des deux, beau garçon blond et rose avec des moustaches et une barbe rousses: cha n'est point la première fois qu'on entre chez des prinches et des princhèches.

— Bon ! dit le dauphin François, il ne faut pas demander d'où ils viennent!

Puis, à demi-voix :

— Tante Marguerite, dit-il en riant, ce sont probablement des ambassadeurs déguisés qui viennent voir si on n'a pas trompé leur duc, quand on lui a dit que vous étiez la plus charmante princesse du monde.

— En tout cas, répondit Marguerite, ce sont de mes futurs sujets, et vous ne trouverez pas mauvais que je les traite comme tels.

Puis, se retournant vers eux :

— Venez, mes amis, dit-elle.

— Allons, viens donc, toi! Êche que tu n'entends pas que chette belle dame, que le bon Dieu béniche, nous jinvite à entrer?

Et, pour donner l'exemple à son compagnon, le colporteur blond, à la peau rose, à la barbe rousse, entra.

Derrière lui venait son camarade.

C'était un homme de trente à trente-deux ans, vigoureusement bâti, avec des yeux noirs, une barbe noire, et qui conservait, sous ses grossiers habits de drap de couleur sombre, un air de singulière distinction.

En l'apercevant, la princesse Marguerite retint un cri prêt à s'échapper de sa bouche, et fit un mouvement si visible, que le colporteur blond s'en aperçut.

— Oh ! oh ! qu'avez-vous, ma belle dame? demanda-t-il en déposant sa boîte sur le parquet ; èche que le pied vous ja gliché?

— Non, dit en souriant Marguerite ; mais, en voyant la difficulté qu'éprouvait votre compagnon à se débarrasser de sa boîte, j'ai fait un mouvement pour l'y aider.

— Bon! dit le même interlocuteur, qui paraissait jusque-là s'être chargé de faire tous les frais de la conversation, cha cherait la première fois que des mains de princhèche auraient touché la boîte d'un pauvre colporteur! ch'est qu'il faut vous dire que le garchon est depuis quelques jours cheulement dans le métier, et il est encore maladroit... n'est-che pas, Beppo?

— Vous êtes Italien, mon ami? demanda Marguerite.

— *Si, signora,* répondit en italien le colporteur à la barbe noire.

— Et vous venez...?

— De Venise, par Florence, Milan et Turin... Or, en arrivant à Paris, comme nous avons appris qu'il allait y avoir de grandes fêtes dans la capitale, à l'occasion de la paix et du mariage de deux illustres princesses, nous nous sommes dit, mon camarade et moi, que, si nous pouvions arriver jusqu'à Leurs Altesses, notre fortune serait faite.

— Hein! vous voyez : quand il peut baragouiner le patois de chon pays, il ch'en tire prècheque auchi bien que moi!

— En effet, reprit le colporteur brun, on m'avait dit qu'il y avait ici deux ou trois princesses qui parlaient l'italien comme leur langue maternelle.

Marguerite sourit; elle paraissait prendre un plaisir infini à la conversation de cet homme, dans la bouche duquel le patois du Piémont, c'est-à-dire la langue des paysans, s'imprégnait d'une élégance parfaite.

— Il y a, dit-elle, ma chère petite nièce Marie, qui parle toutes les langues, et particulièrement la langue de Dante, de Pétrarque et de l'Arioste... Viens, Marie! viens! et demande à ce brave homme des nouvelles du beau pays où, comme dit le poëte de l'*Enfer*, résonne le *si*.

— Et, moi, demanda le colporteur blond, èche

que je ne trouverai pas auchi quelque belle princhèche qui parle chavoyard?

— Moi! dit Marguerite.

— Vous parlez chavoyard, vous?... Non, cha n'est pas vrai!

— Je ne le parle pas, dit Marguerite; mais je veux l'apprendre.

— Ah! vous javez raijon : ch'est une belle langue!

— Mais, dit la petite reine Marie, dans le plus pur toscan qui se soit jamais parlé de Pise à Arezzo, vous nous aviez promis des merveilles, et, quoique nous soyons princesses, nous sommes femmes... Ne nous faites donc pas trop attendre.

— Bon! dit le dauphin François, on voit bien que tu ne connais pas encore tous ces bavards qui nous arrivent de l'autre côté des monts! à les entendre, ils portent sur leur dos les sept merveilles du monde; mais, quand ils ouvrent leur boîte, tout cela se résume en bagues de cristal de roche, en diadèmes de filigrane, et en perles de Rome. — Dépêche-toi donc un peu, l'ami, ou sinon tu t'en trouveras mal, car plus tu nous feras attendre, plus nous deviendrons difficiles.

— Que dit le seigneur prince? demanda le colporteur brun, comme s'il n'eût pas entendu.

La princesse Marguerite répéta en italien les paroles du jeune dauphin en adoucissant celles

qui pouvaient être un peu dures pour le colporteur brun, que, comme Piémontais, elle semblait avoir pris sous sa protection.

— J'attends, répondit le colporteur, que la belle jeune dame qui est au balcon, et qui semble si triste, s'approche à son tour. J'ai toujours remarqué qu'il y a, dans les pierres précieuses, une magie puissante pour sécher dans de beaux yeux les larmes, si amères qu'elles soient.

— Vous entendez, ma chère Élisabeth? dit la princesse Marguerite. Voyons, levez-vous! venez! et prenez exemple sur votre sœur Diane, qui dévore déjà, à travers les volets de la boîte, les bijoux qu'elle contient.

Élisabeth se leva nonchalamment, et vint appuyer à l'épaule de son frère François sa tête pâle et languissante.

— Et, maintenant, dit François raillant, apprêtez-vous à fermer les yeux pour ne pas être éblouies de ce que vous allez voir!

Comme s'il n'eût attendu que cette invitation, le colporteur à la barbe brune ouvrit sa boîte, et, ainsi que l'avait dit le dauphin, les femmes, si habituées qu'elles fussent aux précieuses pierreries et aux riches bijoux, reculèrent éblouies, en jetant un cri de joie et d'admiration.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


H. DRESSEL.
Bogbinder,
Saxkjöbing.

